

The cover features a stylized illustration of a seascape. At the top, a red rectangle is positioned in the upper left corner. The sky is a gradient from light blue to a reddish-orange horizon, with several birds in flight. The sea is depicted with dark blue, swirling waves and white foam. In the foreground, a small white boat is caught in a whirlpool. The overall style is reminiscent of mid-20th-century pulp magazine covers.

Sakyo KOMATSU
**LA SUBMERSION
DU JAPON**

Roman

Picquie poche

KOMATSU Sakyo

La Submersion du Japon

Edition adaptée et traduite par M. et Mme Shibata Masumi



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : *Nihon Chimbotsu*

© 1973, Sakyō Komatsu

First published in 1973 in Japanese by Kobunsha, Tokyo French edition published by arrangement with IO Corporation, through Japan Foreign-Rights Centre

© 1977, Editions Albin Michel pour la traduction en langue française

© 1996, Editions Philippe Picquier

© 2000, Editions Philippe Picquier pour l'édition de poche

www.editions-picquier.fr

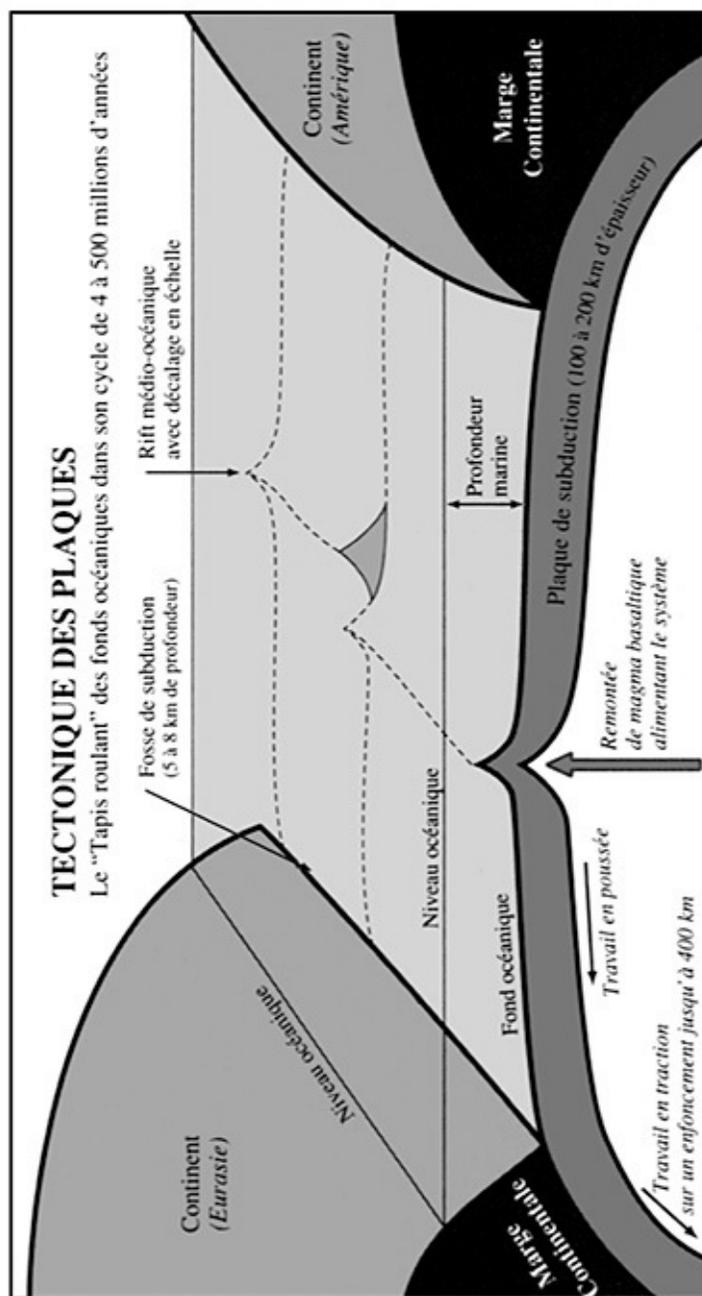
Mas de Vert

B.P. 20150 13631 Arles cedex

En couverture : Hokusai, *La grande vague à Kanagawa*.

ISBN (papier) : 978-2-87730-471-9

ISBN (ePub) : 9782809708417



Ce schéma est présenté au lecteur afin de souligner l'intensité et la nature profonde des mouvements qui affectent les fonds océaniques et les marges continentales.

Les grandes cassures médio-océaniques, appelées rifts, laissent monter en permanence du magma basaltique en provenance du manteau terrestre chaud. Ce magma se déverse de part et d'autre du rift et crée du plancher océanique. Lorsque ce « tapis roulant », refroidi, épaissi, parvient aux marges continentales, sa densité le fait plonger sous la plaque continentale rencontrée. C'est ce qu'on appelle le phénomène de subduction.

Ce phénomène est aggravé au large du Japon où trois plaques marines sont en mouvement ; dans cette zone, plusieurs énormes volcans sous-marins sont en cours de subduction.

La fosse du Japon

1

Comme d'habitude, la gare centrale de Tokyo était bondée. Sa climatisation ne suffisait pas à atténuer la chaleur et les groupes de jeunes qui partaient vers la mer ou la montagne offraient aux regards des visages souillés, tout comme ceux des gens qui se hâtaient en ce jour de la fête des morts pour aller assister aux cérémonies dans leur province d'origine.

Tout en essayant d'un revers de main la sueur de son menton, Onodera regardait alentour en grimaçant.

Il avait fait si froid à la saison des pluies qu'on se serait cru en mars mais, aussitôt après, une chaleur intense apparut soudain et, ces jours derniers, on avait invariablement plus de 35° C. Des gens tombaient malades à Tokyo et à Osaka, et même certains succombaient. A cette chaleur extraordinaire s'ajoutait l'habituelle pénurie d'eau jamais résolue.

Il disposait encore de sept à huit minutes jusqu'à l'arrivée de son train.

Le troquet où l'on servait du thé ne l'attirait pas.

Il marcha sans but, se frayant un passage dans la foule. Tous ces corps lui semblaient de véritables chaufferettes ! Les travailleurs en chemise à manches courtes, les paysannes d'âge mûr, massives, charriant d'énormes bagages, des adolescentes, fortes en poitrine et en postérieur, toutes entassées, portant des pantalons corsaires ou des bermudas et des rubans de couleurs vives dans leurs cheveux.

En passant auprès de ce groupe, il sentit l'odeur de sueur de leurs cheveux et de leurs aisselles.

Continuant de se faufiler parmi tout ce monde-là, il songea que lui-même devait laisser un sillage de mauvaise odeur de sueur ajoutée à celle du gin qu'il avait bu la veille au soir parce qu'il ne trouvait pas le sommeil. Il ne s'était même pas rendu compte qu'il était parvenu face au distributeur d'eau placé contre le mur. Il éprouva l'envie de boire de l'eau froide et s'inclina vers le robinet.

Sous la pression de son pied sur la pédale, l'eau froide jaillit faiblement.

Mais il ne but pas. Bouche ouverte, son regard demeurait fixé sur le mur derrière le distributeur.

Une fine lézarde s'y voyait. Presque imperceptible, elle allait en zigzag jusqu'au sommet. Sa base était cachée par le coffre du distributeur d'eau.

« Fini ? » De derrière lui, lui parvint une voix quelque peu sèche. L'homme était grand, large et portait un chapeau. En hâte, Onodera but une gorgée d'eau et s'écarta du distributeur.

« Excusez-moi, je vous prie. » Il s'apprêtait à céder la place, mais l'homme se déplaça dans le même sens devant lui comme s'il voulait lui barrer le passage.

Etonné, il se redressa. L'homme avait une tête de plus que lui.

« Eh ! » cria l'homme en le saisissant fortement par l'épaule de sa grosse main. Son visage bruni laissa apparaître des dents blanches sous le large rebord du chapeau.

« Quoi... » Onodera riait après son premier mouvement de stupeur. « C'était toi !

— Tu as la gueule de bois ? » L'homme, qui s'appelait Go, vint flairer son nez. « Je comprends pourquoi tu bois autant d'eau qu'une carpe !

— Ce n'est pas cela ! dit Onodera, mais il est certain tout de même que j'ai mal aux cheveux. »

Sans l'écouter, Go se plia en deux sur le distributeur d'eau froide. Il donnait l'impression de pouvoir

épuiser d'une seule gorgée toute l'eau du réservoir.

« Où vas-tu ? demanda Go en se retournant et en essuyant d'un geste de la main sa bouche toute mouillée.

— A Yaizu...

— Encore ça ? demanda Go en faisant le geste de plonger de sa main droite.

— A peu près ça. Et toi ?

— A Hamamatsu. Tu prends le prochain train ?

— C'est le même train. » Onodera lui montra son ticket.

« Il va arriver, dit Go en consultant sa montre.

— Alors... Que veux-tu dire par "ce n'est pas cela" ?

— Hein ? » Onodera ne l'avait pas suivi dans sa conversation.

« Je disais que tu bois de l'eau à longs traits pour faire passer ton mal aux cheveux. Alors tu m'as répondu que ce n'était pas à cause de cela.

— Ah ! Ça ! » Onodera se mit à rire. « Je n'ai bu qu'une gorgée, parce que tu m'as surpris.

— Alors, qu'est-ce que tu faisais ? Tu es resté penché longtemps sur le distributeur d'eau froide. J'ai failli te botter le train.

— Cela ! dit Onodera en indiquant le mur. J'étais en train de regarder cela. C'est ton domaine.

— Hum ! » Go pointa l'index vers la fente. « Ça ?

C'est pas encore grand-chose.

— C'est vrai ? N'étant pas spécialiste, je ne comprends pas bien. C'est causé par les tremblements de terre ?

— J'ai dit simplement que ce n'était pas grand-chose. Allons-y. Le train arrive », répondit Go en grimaçant.

« A Hamamatsu... c'est pour ton travail ? demanda Onodera dans le wagon-restaurant bien climatisé en face d'un verre de bière.

— Construction, comme d'habitude. » Le visage hâlé de Go se plissa d'une multitude de rides pendant qu'il vidait deux bouteilles de bière d'affilée.

« Il s'agit du moteur linéaire du train super-express ?

— Oui. Plusieurs problèmes ont surgi successivement et les travaux de base n'avancent pas.

— Quel genre de problèmes ? » Le train commença à s'ébranler. Onodera regarda un moment au travers des vitres. Comme les voies poussiéreuses et les visages chauffés lui paraissaient beaux en cet instant de départ !

« Quel genre de problèmes ? » répéta-t-il en se tournant vers Go. L'autre avait les yeux fixés sur les bulles de sa bière dans le verre qu'il serrait dans sa main.

« En tous genres. Mais n'en dis rien à personne. Si les journalistes flairaient quelque chose, ça serait ennuyeux. En tout cas, toutes sortes de problèmes. »

Go s'interrompit et versa de la bière dans son verre. « Je ne crois pas qu'on ait commis tellement d'erreurs au moment de l'arpentage et pourtant il faut le refaire dans la région de Hamamatsu et ailleurs. Ce qui est pire, c'est qu'au fur et à mesure que l'on procède à cet arpentage, tout bouge déjà.

— C'est-à-dire...

— Ce n'est pas encore grand-chose. Mais je dirais que le Japon d'aujourd'hui tremble comme un tas de gelée.

— Ah oui ! acquiesça Onodera. On te doit au moins la construction d'un appareil d'arpentage précis.

— Encore une bouteille ? Ou bien préfères-tu que nous regagnions nos places ? dit Go en promenant ses regards dans le wagon qui commençait à s'encombrer. Et toi ? Un navire échoué au large de Yaizu ? J'envie ton boulot par cette chaleur !

— Ce n'est pas enviable, dit Onodera en se forçant à rire. Je me dirigerai vers le sud sur un bateau de la Sécurité nationale. Je m'y consacrerai à la recherche sous-marine en grande profondeur à bord du bathyscaphe *Océan*.

— Jusqu'où iras-tu ? demanda Go en se levant. Très loin ?

— Au sud-est de l'île Tori et au nord des îles Ogasawara. Une île a disparu. »

Parvenu à la porte, Go lui demanda : « Éruption ?

— Ce n'est pas à cause d'une éruption, dit Onodera en secouant la tête et en poussant le vaste dos de Go. Sans aucune raison apparente elle a été submergée. »

Onodera quitta Go à Shizuoka et, de là, prit un train pour Yaizu. Bien que ce train fût à traction électrique, les wagons étaient mal éclairés. Un vieillard assis en face de lui et une femme au teint mat installée à son côté entamèrent immédiatement la conversation. Elle lui offrit de son thé en disant que Shizuoka était une ville réputée pour le goût de son thé et que, pour elle, le thé vendu dans la gare était imbuvable. Une adolescente accompagnait le vieillard. Elle lui parlait d'un site archéologique découvert récemment aux environs. Au milieu de ces propos enjoués, le train parvint à la gare où Onodera devait descendre. Tous le saluèrent et lui souhaitèrent bon voyage.

Dès la gare, il sentit le vent de la mer. Il se retourna vers le train et aperçut la fillette qui agitait son bras par la fenêtre du wagon. Tout en lui répondant d'un geste, Onodera gardait encore l'impression de l'atmosphère familière du vieux wagon.

En lui-même, il poursuivait sa conversation avec Go : « Je comprends que tu sois complètement absorbé par la construction du super-express Tokyo-Osaka qui reliera en une heure dix les deux cités mais, je t'en prie, songe aussi à la valeur de ce vieux train aux joyeuses conversations ! »

Tous les bateaux de pêche à la bonite avaient quitté le port de Yaizu. Un bathyscaphe recouvert d'une toile était déjà chargé sur le gaillard d'arrière de la *Grande Ourse*, patrouilleur de la Marine nationale.

« Hé... » M. Yukinaga, professeur adjoint de géologie océanique à l'université M., agitait un bras en apercevant Onodera. « Merci de vous être dérangé.

J'ai appris que vous étiez normalement en vacances en ce moment.

— C'est déjà le départ ? » Onodera regarda sa montre, étonné par le bruit des chaînes remontées rapidement et des coups de sifflet sur le pont.

« Nous partons plus tôt que prévu, dit Yukinaga en regardant le quai... parce qu'il serait embarrassant que des journalistes flairent le départ de l'*Océan*.

— Ils sont sûrement déjà allés au bateau de la météorologie, dit Onodera en riant. Le journal *Asahi* a beaucoup de flair dans ce domaine. J'ai entendu dire qu'il avait loué un hydravion à une société privée.

— Ils exagèrent ! Inutile de faire tant de bruit ! Même sur place, rien ne sera très clair. » Yukinaga n'était pas bronzé bien qu'il menât une carrière de géologue océanique sur un bateau.

« Rien de plus que les autres étés. Chaleur quotidienne, encombrement de la côte et de la montagne, pénurie d'eau... les lecteurs en sont rassasiés.

— Alors, si un journaliste apprend les difficultés rencontrées au cours des travaux pour le nouveau chemin de fer à moteur linéaire du super-express, il sera complètement excité, murmura Yukinaga en clignant ses yeux éblouis par un fort rayon de soleil.

— Tiens ! » Onodera, stupéfait, interrogeait la physionomie de Yukinaga. « Vous êtes au courant ?

— J'ai été informé par un ami géologue chargé d'aller y faire une enquête discrète. J'espère qu'une solution pourra être trouvée pour ce type de terrain.

Mais si la nouvelle se répand...

— Sûrement, acquiesça Onodera. Si on rapproche ces faits des prévisions d'éruption du mont Amagi sur la péninsule Izu, quel tapage ! »

Juste à ce moment, Yukinaga leva la main. Un homme tout en sueur, aux épaules larges et légèrement ventru, arrivait en courant. Le bagage qu'il tenait à la main heurta un pilier et l'homme faillit tomber à

terre en glissant sur un poisson. Il finit par parvenir au bateau.

« Dépêchez-vous ! lui dit Yukinaga en riant. Le bateau va partir.

— Vous voulez m’abandonner ? lui cria le gros homme. Je vous suivrai à la nage. »

Yukinaga saisit son bagage en lui disant : « Je vous présente M. Onodera, professeur Tadokoro !

— Je me souviens... vous êtes un spécialiste des volcans sous-marins, salua Onodera. J’appartiens à la Société d’exploitation des fonds marins.

— Ma spécialité est la physique du globe, dit Tadokoro. Tout m’intéresse... je suis connu maintenant par de drôles de choses. »

Impatient, il alla soulever la toile pour voir le sous-marin dont il frappa la tôle d’acier de sa main. « J’ai demandé plusieurs fois à votre P.D.G. de me permettre d’embarquer, mais il n’a jamais voulu.

— Nous avons trop de demandes... Bientôt *Océan II* sera construit. Alors...

— Celui-ci est construit sur le même plan que l’*Archimède*. Il pourra donc plonger jusqu’à dix mille mètres. N’est-ce pas ? » Onodera rencontra le regard incisif de Tadokoro. « Il est bien regrettable d’utiliser ça pour l’étude des courants marins et des atolls.

— Drôle de bateau ! La profondeur et le temps de plongée sont interdépendants, dit Onodera en caressant le sous-marin. S’il se trouve à moins de cinq cents mètres, il peut rester en plongée un jour. A plus de deux mille mètres, le temps de plongée raccourcit beaucoup. Le lestage ne marche pas normalement.

J’ai reçu l’ordre de ne pas plonger trop profondément avant tous les essais. Je pense qu’*Océan II* ne présentera aucun de ces inconvénients.

— Combien de fois avez-vous plongé en eau profonde ?

— Quatre fois jusqu’à neuf mille mètres et deux fois à plus de dix mille mètres. Je n’ai pas éprouvé de crainte...

— Pourra-t-on atteindre le grand fond du Vityaz¹?

— Oui, avec *Océan II*...

— Monsieur Yukinaga ! » Tadokoro s’était soudain éloigné. « J’ai quelque chose à vous dire. »

Tous deux entrèrent dans une cabine et Onodera demeura seul auprès d’*Océan*. Un officier circulait afin de vérifier si tous les chercheurs étaient bien à bord. La sirène de départ retentit. Les amarres furent larguées et de l’écume blanche apparut à l’arrière du patrouilleur de neuf cent cinquante tonnes qui quittait le quai. Seules quelques mains s’agitaient en geste d’adieu.

Demeuré seul sur le pont, Onodera sortit de la serviette le document concernant l’*Océan* et il le relut un moment. (Ce n’est pas difficile. Je ferai cela en haute mer ou ce soir, lorsqu’il fera plus frais.)

A ce moment de ses réflexions, un petit homme qui arrivait du pont avant s’approcha de lui. Il avait une pipe de corne éteinte au coin de la bouche.

« Tiens ! s’étonna Onodera. Toi aussi ? » Yuki, pilote lors de la dernière mission de l’*Océan*, souriait. « Je m’inquiétais de savoir si mes explications avaient été suffisantes pour le nouveau pilote et puis, aussi, il fait trop chaud à terre. Je t’aiderai.

— Je pourrai en juger vers l’île de Hachijo, dit Onodera regardant l’*Océan*. De là, tu pourras rentrer par avion. Tu dois être fatigué.

— Pas tellement. Le bateau est rapide. On parviendra très vite à l’île de Hachijo. De plus, il faut démonter le réducteur commandant la seconde hélice.

L'inverseur ne marche pas bien.

— J'ai entendu dire que la gondole était éraflée, n'est-ce pas inquiétant ? demanda Onodera en regardant la lourde gondole d'acier au molybdène.

— Ce n'est pas ça ! C'est le côté qui a été éraflé.

Mais ce n'est pas grave. Le hublot latéral est endommagé, mais nous avons des pièces de rechange. »

L'Océan travaillait pour une coopérative de pêcheurs. A la nouvelle qu'une île située au sud venait d'être submergée, il avait changé de cap à la demande d'un océanologue qui était parti là-bas avec un groupe de météorologistes. Ce furent là toutes les explications de Yuki.

« As-tu des nouvelles ? demanda Onodera, appréciant agréablement le vent de la mer. La direction est très nerveuse ces derniers temps à cause de l'activité de la zone volcanique du mont Fuji. Ce n'était qu'une île déserte...

— Il paraît que l'île n'était pas du tout déserte, grimaça Yuki fatigué. Des pêcheurs polynésiens s'y trouvaient. Quelquefois, ils venaient s'y abriter du vent.

— Alors, ils ont plutôt vécu cette expérience qu'ils ne l'ont contemplée en spectateurs. » Etonné, Onodera questionna : « Ont-ils été sauvés ?

— Oui. Cette nuit-là un bateau de pêche japonais a accosté l'île, dit Yuki en s'asseyant sur un rouleau de cordes. Ils ont été sauvés et transférés à bord du bateau météorologique.

— Tu n'as pas bonne mine. » Onodera posa la main sur l'épaule de Yuki. « Va te reposer dans ta cabine. La réparation ne commencera que ce soir.

— Il vaudrait mieux commencer plus tôt. Ne sais-tu pas que ce bateau file en moyenne vingt-cinq nœuds ? Autant qu'un destroyer.

— En tout cas, on ne plongera que demain. » Onodera aida Yuki à se lever en lui prenant le bras.

« Repose-toi. »

[1](#) La fosse la plus profonde du monde : onze mille trente-quatre mètres, découverte par le bateau russe du même nom en 1957.

La *Grande Ourse* filait vers le sud. Suivant le conseil de Yuki, ils entamèrent les réparations de l'*Océan* sous les rayons du soleil, sans rencontrer de problèmes.

Rapidement, Yuki se livra à un calcul complexe à l'aide d'une petite règle. Il s'agissait de déterminer la quantité de billes d'acier formant lest et la quantité d'essence.

L'après-midi, le bateau s'était rapproché de l'île de Hachijo, mais on avait décidé de poursuivre la navigation sans accoster.

« C'est un peu expédié. Ça ne vous ennue pas ? demanda le capitaine dont le visage lisse ne révélait pas l'âge. Heureusement, la dépression tropicale s'en est allée vers l'est, mais la houle sera forte. Cela ne vous gênera pas pour réparer ?

— Ça ira, répondit Onodera. Il ne reste qu'à essayer à la mer.

— Eh ! Qu'est-ce que c'est ? dit Yuki en pointant le doigt vers le ciel.

— Message ! Un hélicoptère appartenant à l'*Asahi* arrive en provenance de l'île de Hachijo. Un homme désire monter à bord, dit le radio en arrivant près d'eux.

— Tant pis ! dit le capitaine à Onodera. On nous a découverts.

— On voit que les journalistes ont les moyens ! murmura Yuki en contemplant l'hélicoptère qui tournoyait bruyamment au-dessus de sa tête. Ils auraient pu utiliser une barque ! »

Le capitaine fit stopper le bateau. Un homme descendit de l'hélicoptère au bout d'une corde.

« Que vous êtes embêtant ! » Le capitaine était fâché.

« Si je vous avais demandé de me prendre à bord, vous vous seriez défilé, dit le jeune journaliste sans s'émouvoir. J'ai entendu dire qu'il y aurait des morts.

L'*Océan* s'y rend-il pour recueillir les corps ?

— Personne n'est mort. » Et le capitaine lui tourna le dos. « Je ne connais pas la mission de l'*Océan*. Mon devoir est de le conduire là-bas.

— Travaillez-vous à bord de l'*Océan* ? » Le journaliste s'adressait maintenant à Onodera et à Yuki. « Donnez-moi des renseignements. Savez-vous quelque chose ? Pourquoi l'île a-t-elle été submergée ?

— Je l'ignore, répondit Onodera. Nous ne nous occupons que de mener l'*Océan* à la profondeur voulue. Les recherches sont l'affaire des spécialistes. »

Yuki fit remarquer au journaliste que la sacoche de son appareil photo était tombée d'environ cinq mètres de haut lors de sa descente de l'hélicoptère. L'homme examina précipitamment son appareil et le trouva tordu.

« C'est bête ! dit Yuki. Vous aviez laissé l'objectif sur l'appareil ?

— Ça ne fait rien, dit le journaliste en riant sans montrer le moindre ennui. De toute façon, il appartient au journal. »

La *Grande Ourse* reprit sa marche droit au sud à la vitesse de vingt-cinq nœuds.

L'île de Hachijo disparaissait déjà à l'horizon septentrional, au-delà du sillage tracé par le navire, longue et blanche traînée. A l'horizon opposé, leur destination, on ne voyait aucune terre. Maintenant, il n'y avait plus qu'une vaste étendue d'eau, un peu courbe.

Pour se distraire, Onodera monta au nid de pie et promena ses regards dans toutes les directions. Au sud-ouest, il vit un petit nuage allongé. A part cela, tout le ciel était bleu et éblouissant ; le soleil, torride. Le bruit des vagues, du vent et celui, monotone, des machines l'assoupissaient.

Il lui sembla entendre quelqu'un crier. Il jeta un regard vers le bas. C'était Yukinaga.

« Vous étiez là ! cria-t-il avec force afin de couvrir le hurlement des vagues. Voyez-vous quelque chose ?

— Des poissons volants ! D'ici, vous pouvez les voir ! » cria Onodera également très fort.

Les poissons sautaient, semblables à de petits points d'exclamation argentés au milieu des vagues vertes et noires. Plus loin, d'autres poissons, plusieurs dizaines de fois plus grands, jetaient des éclairs rouge et vert en sautant et disparaissaient dans les vagues.

« Des coryphènes !

— Quoi ?

— Ce sont des coryphènes. Ils poursuivent les poissons volants.

— Des dauphins ? » Onodera secoua la tête, mais en la tournant vers le nord-ouest, il découvrit très loin des dauphins qui dansaient joyeusement en rond et plongeaient dans les vagues. Ils étincelaient en noir. Au nord, il vit une énorme baleine qui lançait des jets d'eau.

Devant le bateau il y avait les îles Mariannes et Carolines... des îles tropicales. Le Pacifique est le plus vaste océan du monde. Sa profondeur est de quatre mille trois cents mètres en moyenne. A lui seul, il représente la moitié de toutes les mers, un tiers de la superficie totale du globe. Il occupe vingt millions de kilomètres carrés de plus que l'ensemble de tous les continents.

« Descendez ! » Yukinaga agitait une canette de bière. « Elle est fraîche ! Buvons un coup ! »

Onodera descendit. Yukinaga, sa canette à la bouche, s'appuyait au bastingage.

« Que fait Yuki ? demanda Onodera en buvant sa propre bière.

— Il est couché dans sa cabine. Le journaliste arrivé tout à l'heure y est couché aussi. Il n'est pas très bien.

— Et le professeur Tadokoro ?

— Il est dans la cabine-radio et fait souffrir les opérateurs. Il veut avoir des nouvelles de l'île où nous allons.

— Des plongées ont déjà eu lieu là-bas, non ?

— Pas encore. On procède à des recherches en surface avec pour base l'île Tori.

— A l'île Tori, il y a des météorologues, n'est-ce pas ? » Onodera lança sa canette vide dans les flots.

« Est-ce l'île Ao que l'on aperçoit là-bas ? » se demanda Yukinaga en se protégeant d'une main des rayons du soleil afin de regarder à l'est les nuages à l'horizon. « Nous allons vite ! Si ça continue, nous pourrions arriver à l'île Tori avant le coucher de soleil.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Onodera en pointant le doigt au loin devant l'étrave. Un bateau ? »

Vers le sud, une mince fumée noire montait tout droit, mais le vent en poussait la partie supérieure vers le nord-est.

« Non, ce n'est pas un bateau, répondit Yukinaga en clignant des yeux. C'est une fumée volcanique... Cela provient des environs des Rochers de la Bayonnaise.

— Est-ce le récif Myojin ?

— Non. Le récif Myojin est calme en ce moment.

En revanche, le récif Smith présente des signes d'éruption après un repos d'un demi-siècle. Mais les Rochers de la Bayonnaise sont récemment devenus actifs et il est possible qu'une grande île surgisse là-bas. »

Onodera se souvint de l'éruption du récif Myojin qui avait eu lieu à l'époque de son enfance. C'était en 1952 (si loin déjà !). Tout à coup du feu, de la fumée et de la lave avait jailli du fond de l'océan. Les flammes et la fumée s'échappaient directement à la surface de la mer. Quelle forte impression il avait eue en regardant la photo ! Et cette éruption avait projeté en l'air un navire météorologique. Les trente et un hommes qui se trouvaient à bord avaient péri. Qu'en un point de la surface de l'océan Pacifique aient pu surgir brusquement de la fumée et des cendres chaudes !

Aujourd'hui encore son cœur se serrait en songeant à ce phénomène incompréhensible et tellement extraordinaire. Que se passait-il ? Chaque fois qu'il y pensait, son cœur battait comme celui d'un enfant et il murmura : « Comme la nature est bizarre ! L'homme ne sait rien ! »

« En 1886, l'île Tori a explosé en une grande éruption et la montagne située au cœur de l'île s'est littéralement envolée. En un instant, cent vingt-cinq habitants sont morts. La forme de l'île a complètement changé, murmura Yukinaga.

— Récemment les volcans de cette zone ont semblé reprendre leur activité.

— L'île O, l'île Miyake, l'île Ao... et il y a aussi des bruits qui courent sur une éruption du mont Amagi. On dit que ces réveils n'ont aucune relation entre eux. Mais...

— Mais... quoi ?

— Peut-être sont-ils le signe d'un mouvement tectonique plus général... »

Silencieux, tous deux fixèrent un moment l'étendue marine.

Le bateau poursuivait à présent son chemin directement au-dessus de la zone volcanique du mont Fuji, s'étendant du centre du Japon presque jusqu'au Tropique du Capricorne. C'est un arc de feu long de mille sept cents kilomètres. Un grand nombre de volcans se trouvant sur cette ligne sont reliés entre eux au fond de la mer à une profondeur de quatre mille mètres. Un courant noir et rapide va du sud au nord le long de cet arc et apporte à ces îles des coraux, des poissons, des algues, des oiseaux et des plantes.

« Curieux ! s'écria Onodera sans s'en rendre compte.

— Quoi ? lui demanda Yukinaga qui avait des difficultés à allumer sa cigarette dans le vent.

— Quand j'y réfléchis, il y a des tas de choses qui se passent sous nos yeux dans cette mer.

— Oui... acquiesça Yukinaga en crachant du tabac rendu complètement humide par les embruns. C'est vrai. J'y ai pensé aussi.

— M. Yanagida Kunio en parle dans son livre *Chemin de la mer*, dit Onodera en allumant habilement la cigarette que Yukinaga avait gardée aux lèvres. C'est en quelque sorte l'autoroute des volcans. Des récits anciens évoquent les *démons* des îles Izu. Il s'agit certainement d'indigènes micronésiens poussés là par le courant des mers du Sud.

— Sûrement, dit Yukinaga en rejetant la fumée.

C'est l'arête faîtière de la chaîne de montagnes du fond de l'océan Pacifique. »

Tous deux éclatèrent de rire.

« Il n'y a pas de quoi rire ! » cria soudain quelqu'un.

C'était Tadokoro. Il continua. « Je pense qu'hommes, végétaux et coraux sont tout pareils. Quand ils trouvent un point d'appui, ils s'y accrochent. Monsieur Onodera, qu'en pensez-vous ? Quelle différence y a-t-il entre une barrière de corail qui fabrique son ossature commune en fixant du carbonate de chaux et un homme qui construit une cité moderne en béton ?

— En effet, acquiesça avec sérieux Onodera. De ce point de vue, l'évolution et le destin futur de l'humanité étaient déjà inscrits à travers les quatre milliards d'années d'histoire de la vie du globe.

— Revenons à nos problèmes. Ce qui se passe ici au fond de la mer, est-ce le signe d'une reprise d'un mouvement tectonique qui était achevé ou bien est-ce le symptôme d'un mouvement à venir ?

— Je ne comprends pas bien, dit Yukinaga en secouant la tête. Je manque de données. Mais s'il y avait un nouveau mouvement tectonique de formation de montagnes, il pourrait se situer à l'arc Ogasawara-Mariannes. Il y a vingt-cinq millions d'années, il y en a eu un à la périphérie du continent.

— La théorie de la migration vers l'est du mouvement de formation des montagnes ? plaisanta Tadokoro. Si vous persistez devant votre professeur, vous serez vite renvoyé.

— Je plaisantais. Mes pensées sont vagues, reprit Yukinaga en hâte. Oubliez-les ! En tout cas, avant d'avoir terminé les recherches sur la nature du sol du fond de l'océan Pacifique ouest, on ne peut rien dire.

— Alors, nous parions ? Un grand mouvement de formation de montagnes aura lieu sur la ligne Ogasawara-Mariannes et un grand archipel apparaîtra là-bas. La mer à l'est des Philippines deviendra une mer intérieure. La mer d'Okhotsk, la mer du Japon et la mer de Chine du Sud deviendront des lacs et la plaine de Chine centrale deviendra un désert.

— Mais qui sera juge du résultat de ce pari ?

— L'humanité après dix millions d'années. Si le mouvement s'accélère, ce délai sera suffisant, dit Tadokoro en riant. Seulement, pourvu que l'humanité existe encore dans dix millions d'années.

— Mais avant... » Comme Yukinaga s'apprêtait à ajouter quelque chose, une secousse agita le fond du bateau.

« Quoi ? » Tadokoro jeta un coup d'œil sur la mer.

« A-t-on heurté quelque chose ?

— Pas l'ombre d'un récif aux alentours ! » A ce moment-là, le vent frappa leur visage et ils entendirent un bruit lointain, comme celui d'un canon.

« Une éruption ! » cria Yuki du pont supérieur.

Le journaliste vint à lui en courant : « Où ? Sommes-nous en danger ? Merde ! Si mon appareil n'était pas cassé !

— Utilisez le mien ! » cria Onodera.

Tout le monde se rassembla sur le pont. Les Rochers de la Bayonnaise que l'on venait de longer crachaient bruyamment une fumée grise. On pouvait distinguer des flammes rouges.

« Monsieur Tadokoro, cria le capitaine de la passerelle de commandement, qu'en pensez-vous ? Pas de danger ?

— Ce n'est pas dangereux, dit Tadokoro, portant ses jumelles à ses yeux. C'est loin. Vous n'avez qu'à

donner l'alarme aux bateaux des environs et forcer l'allure.

— Regardez la vapeur au-dessus du récif Myojin ! murmura Yukinaga en utilisant les jumelles de Tadokoro. Ce n'est pas grand-chose, vraiment. Cette éruption ne fera pas naître une nouvelle île.

— Le choc subi tout à l'heure, était-ce une vague de fond causée par l'éruption ? demanda Onodera.

— Oui. Mais c'était peu de chose », lui répondit Tadokoro.

Onodera emprunta les jumelles. Des flammes orange jaillissaient de la mer et le sommet des rochers était projeté en l'air. Bientôt l'eau bouillonna tout autour. Une fumée brune et de la vapeur blanche remplacèrent les flammes. La fumée montait très haut dans le ciel, cependant qu'une partie stagnait à la surface de la mer.

« C'est vraiment peu de chose, répéta Tadokoro. C'est déjà presque fini ! »

En effet, tandis qu'il prononçait ces mots, la fumée diminua à la base.

La *Grande Ourse* prit de la vitesse. Les embruns leur giflaient le visage, si fort qu'ils en avaient mal. Les marins avaient déjà disparu du pont. Le bruit des moteurs s'accrut comme si le vent passait au travers d'une grotte souterraine.

« Nous arriverons plus tôt que prévu, dit le capitaine qui descendait de la passerelle. Le lieu du rendez-vous aussi est changé. Nous devons aller à l'île Tori pour y prendre à bord les météorologistes.

— A l'île Tori ? répliqua Yukinaga, haussant le ton.

Présente-t-elle des signes d'éruption ?

— Ça, c'est en dehors de ma spécialité. Mais le directeur de la météorologie nous a demandé de les évacuer de l'île... Vous allez vous faire tremper. La proue va être secouée. Entrez dans vos cabines, répondit le capitaine en retournant vers la passerelle. La vague de fond de tout à l'heure n'a pas de relation avec l'éruption sous-marine. Nous avons été avertis d'un séisme à l'est de la fosse Ogasawara. »

En l'écoutant, Tadokoro grimaça sans raison apparente.

« Monsieur Onodera... » Le journaliste arrivait de l'arrière, trempé de la tête aux pieds. « Excusez-nous. Lorsque le bateau a été secoué, une haute vague a emporté votre appareil photo...

— Remboursez-moi », lui répondit Onodera en riant.

19 heures...

La *Grande Ourse* venait d'arriver au lieu du rendez-vous près de l'île Tori. Là, le bathyscaphe *Océan* fut transféré sur le *Daito-Maru III* à bord duquel embarquèrent Onodera et les autres.

« Qu'est-ce qui se passe à l'île Tori ? » Dans l'obscurité, Onodera entendit Tadokoro interroger quelqu'un qui se trouvait sur le gaillard d'arrière du *Daito-Maru*.

« La température au sol montait et la fumée augmentait. Vous avez vu l'éruption des Rochers de la Bayonnaise, n'est-ce pas ? » répondit une voix âgée.

— Et le séisme à l'est de la fosse Ogasawara ?

— Ce n'était pas grave. Cela ne se sentira pas dans le Hondo. »

Le *Daito-Maru* jaugeait mille huit cents tonnes et était aménagé pour une expédition de longue durée. Les cabines étaient aussi propres et larges que celles d'un paquebot.

Onodera marchait dans la coursive lorsque la tête de Yukinaga apparut à la porte du carré des officiers subalternes.

« Monsieur Onodera ! Venez à la conférence. » Une dizaine de spécialistes y étaient rassemblés. Quelques-uns étaient assez âgés et avaient l'air d'universitaires.

« Je vous présente M. Onodera de la Société d'exploitation des fonds marins. Il est le pilote de l'*Océan* », dit Yukinaga.

Tout le monde salua brièvement et il poursuivit.

« Les pêcheurs polynésiens qui se trouvaient sur l'île au moment où elle a été submergée sont-ils à bord ? » demanda Tadokoro à haute voix.

— Quelqu'un est allé les appeler. Demain, ils partiront sur un navire de la Marine américaine, lui répondit un vieux professeur.

— Mais il ne s'agit que de la submersion d'une petite île du Pacifique. Que toute cette affaire est exagérée ! Le Centre météorologique, le Bureau des pêches et le Bureau technologique envoient un bateau d'observation exprès ! continua Tadokoro.

— Nous sommes en vacances d'été, dit en riant un jeune ingénieur. Il fait très chaud à Tokyo. C'est pourquoi les chercheurs sont si nombreux ici.

— A vrai dire... dit un météorologiste, cette île a été découverte il y a quatre ou cinq ans. Voilà trois ans seulement qu'elle a été reconnue comme territoire japonais. Elle n'a pas encore de nom.

— Pourquoi cette île n'a-t-elle pas été découverte plus tôt à notre époque d'incessants déplacements ?

— Simplement parce qu'elle n'existait pas, répondit le météorologiste. Quelques pêcheurs la connaissaient en tant que récif, mais personne n'y prêtait attention, parce qu'elle est à l'écart des routes maritimes. Au moment de sa découverte par un bateau météo japonais, elle avait mille cinq cents mètres de long du sud au nord, huit cents mètres de large d'est en ouest et soixante-dix mètres de haut. Elle était déjà couverte d'herbe et avait une source d'eau potable.

— Sur une île si petite ? » Tadokoro était étonné.

« Bizarre. Et au milieu de l'océan, en plus... »

— Ce phénomène se présente rarement sur une île volcanique, expliqua Yukinaga. Je ne sais pourquoi. On prétend que c'est parce que cette île a quelque chose qui ressemblerait à un distillateur d'eau dans le

sous-sol...

— Alors ?... » Tadokoro poussait le météorologiste à poursuivre.

« Il y a un an et demi, le Centre météorologique et le Bureau des pêches ont commencé à s'intéresser à cette île. Car l'armée américaine en Extrême-Orient avait eu l'idée de l'utiliser pour ses exercices de bombardement et le gouvernement des Etats-Unis voulait l'acheter. »

Un autre météorologiste continua : « Le Bureau des pêches, lui, voulait l'utiliser comme refuge pour les pêcheurs en haute mer et le Centre météorologique projetait d'y déménager l'observatoire de l'île Tori, l'île étant moins dangereuse que Tori qui a un volcan en activité. Sa baie qui devait être certainement à l'origine un cratère convient bien à l'aménagement d'un port. Elle a une source d'eau potable. A tous points de vue, elle offre de meilleures conditions que l'île Tori.

— Les travaux ont-ils déjà commencé ?

— Le budget nécessaire a été attribué l'année dernière et on a effectué les travaux préliminaires. Cette année, le projet a été accepté et l'année prochaine, on commencera le gros des travaux. »

La porte s'ouvrit. Un pêcheur japonais d'une cinquantaine d'années entra. Il était trapu et hâlé, avec des bras musclés. Tout son corps dégageait une odeur de poisson et d'huile de machine.

Trois Polynésiens le suivaient. L'un d'eux, le plus âgé, était tatoué au visage, aux bras et à la poitrine.

Tous trois étaient souriants.

« Je vous présente M. Yamamoto du *SuitenMaru IX* qui a recueilli les pêcheurs polynésiens.

Comme il parle un peu leur langue, je l'ai prié de rester avec eux.

— Expliquez-moi... dit Tadokoro en les invitant à s'asseoir. Vous en avez déjà certainement parlé aux autres, mais expliquez-moi encore une fois.

— Oui... répondit Yamamoto tête baissée, sans s'asseoir. Je ne parle pas bien le polynésien. Avant la guerre, je circulais pour le compte de mon père à travers les îles : Saipan, Palao, Yappe et Angaur. J'ai passé là toute mon enfance... Les trois hommes parlent un peu d'anglais et le plus âgé un peu de japonais.

— *Konnichiwa* (Bonjour)... dit en japonais le vieux Polynésien tatoué.

— Bonjour... » Tadokoro offrit des cigarettes aux trois Polynésiens qui les allumèrent et fumèrent, l'air tout à fait satisfaits.

Ces courtoisies terminées, Tadokoro pria Yamamoto de commencer.

« Le jour qui a précédé la submersion de l'île, notre bateau se trouvait au nord-ouest d'Ogasawara. Vers midi, la radio a annoncé l'arrivée d'une dépression tropicale. De plus, notre moteur n'était pas en bon état, et le bateau ne pouvait pas avancer rapidement. Alors nous avons pensé nous diriger sur l'île Tori pour nous mettre à l'abri du vent. Mais le pilote n'était pas d'accord. "L'île Tori ne nous abritera pas du vent. Je connais une nouvelle île au nord-est de Tori. Elle a une falaise qui protège contre le vent." Nous y sommes parvenus au crépuscule. Au lieu de pénétrer dans la baie que nous ne connaissions pas bien, nous avons jeté l'ancre à sept cents mètres de la côte.

— Quelle était la profondeur à l'endroit où l'on a jeté l'ancre ? demanda Yukinaga.

— Je pense qu'elle était d'environ quinze mètres.

Tout le monde a bien dormi. Un peu avant 3 heures, je suis allé aux toilettes. J'ai eu l'impression que le bateau était tiré par le fond. J'ai entendu le capitaine crier : "Que se passe-t-il ?" L'homme de quart a répondu : "Rien de spécial !" Je suis retourné au lit. Puis, vers 4 heures, on m'a réveillé. Tout le monde criait : "Pas possible ! L'île a disparu !" Et en effet, je n'ai même pas vu l'ombre d'une île. Tout le monde s'est demandé si la chaîne de l'ancre n'avait pas été cassée et si le bateau ne dérivait pas dans l'océan. A

ce moment-là, la vigie, en haut du mât, a crié : “Des hommes à la mer !” Ils nageaient près du bateau en hurlant. Immédiatement nous les avons sortis de l’eau.

C’étaient eux.

— Oui, je vois... » Tadokoro poussa un grand soupir. « Ils se trouvaient sur l’île cette nuit-là ?

— Il me semble. Mais, quand nous les avons sauvés, ils étaient complètement terrifiés, affolés et hors d’eux. Mais c’était compréhensible : leur voile avait été déchirée par le grain et comme leur canot dérivait vers le nord, ils ont ramé jusqu’à la baie de l’île pour réparer la voile et sont allés dormir sur une colline.

Pendant leur sommeil, l’île a été submergée et ils ont été engloutis dans le tourbillon, leur canot a été emporté par le courant dans la mer obscure et ils ont nagé en priant leurs dieux à grands cris sans savoir où ils allaient... jusqu’à l’aurore.

— Je vous le demande de nouveau... Avez-vous mesuré la profondeur à ce moment-là ? demanda Yukinaga.

— Oui, sept cents mètres. Mais plus tard, nous avons compris que nous avons dérivé à environ deux kilomètres au nord du point d’ancrage. »

Yamamoto demanda timidement : « Euh... je peux m’asseoir ?

— S’il vous plaît, et tout le monde aussi », dit un jeune ingénieur.

Onodera à son tour offrit des cigarettes aux Polynésiens.

Yamamoto en sortit une du paquet et avança la main pour saisir les allumettes sur la table. Un jeune ingénieur tendit son briquet. « Merci. Puis... le capitaine a déclaré qu’il n’avait jamais rien entendu de pareil. Le pilote voulait absolument en savoir plus. Nous avons alors avancé vers le sud en mesurant la profondeur. Quinze minutes plus tard, le pilote a crié : “Ça y est ! La mer devient de moins en moins profonde. Maintenant la profondeur est de cinquante mètres.” Puis le pilote a modifié le cap un peu vers l’ouest et manœuvré attentivement avec une grande lenteur. Soudain, j’ai vu de mes yeux la mer changer de couleur. Le pilote a crié : “Capitaine ! Nous passons sur l’île !” puis : “Tout à l’heure nous avons traversé le cratère. La profondeur était de cent mètres. Maintenant nous sommes au-dessus du pic sud de l’île. Quand même, il y a encore dix mètres de profondeur.” »

Yamamoto resta bouche close un moment. Tous gardaient le silence, entièrement absorbés par la description animée de ce pêcheur pourtant lent à s’exprimer.

« Avez-vous noté la profondeur à ce moment-là ? demanda Yukinaga.

— Oui, fit Yamamoto. Je l’ai donnée au bateau... Nous avons déterminé notre position au sextant.

Quelques plongeurs ont reconnu le sommet de l’île sous l’eau. Tout de suite nous avons envoyé un message radio à l’île Tori qui l’a transmis au Hondo. Et il a été répondu de Hondo que les Polynésiens et moi-même qui parle leur langue resteraient. Mon bateau, le *Suiten-Maru IX*, a été obligé de partir, car son frigorifique n’est pas suffisant pour garder longtemps les poissons au froid.

— Les météorologistes de l’île Tori sont très nerveux en ce moment. Ils nous ont demandé instamment d’envoyer un bateau pour enquêter. Aussi nous sommes venus précipitamment. Notre départ a eu lieu trois jours plus tôt que prévu. Cette île anonyme a été submergée et en même temps l’île Tori, éloignée de trente kilomètres, s’est enfoncée dans les flots d’environ un mètre, dit un océanologue.

— Nous vous écoutons, dit Tadokoro en s’adressant aux Polynésiens. Monsieur Yamamoto, voulez-vous traduire ? »

Mais ni son polynésien ni le japonais du Polynésien âgé ni l’anglais des deux jeunes ne purent aider à

répondre en détail aux questions. Ce furent plutôt par gestes et onomatopées habiles que ces trois enfants de la nature évoquèrent éloquemment le déroulement de la submersion.

Ils avaient atteint l'île dans l'après-midi. Ils avaient procédé à la réparation du canot et de la voile déchirée.

La baie était profonde, quelques plantes poussaient le long de la haute falaise. Bref, c'était une bonne île. Ils avaient découvert une source d'eau potable, une grotte et même une hutte récemment construite. Mais ils avaient préféré dormir dans la grotte plutôt que dans cette hutte car de là, ils pouvaient voir la baie et le canot. Tous trois s'étaient endormis.

Soudain, le plus âgé a entendu un bruit de vagues dans l'obscurité. Il a réveillé ses deux compagnons. L'eau était déjà arrivée devant la grotte. Tout était calme.

« Avez-vous ressenti un tremblement ou entendu un grondement ?

— Non. Peut-être un peu, mais nous étions sous l'effet de la surprise, nous n'avons rien senti.

— A quelle vitesse, la submersion ?

— Comme ça. » Un jeune éleva sa main du sol à sa poitrine.

« La même que celle d'une submersion de sous-marin de type ancien par remplissage des waterballasts. Assez rapide ! » murmura quelqu'un.

Tous trois se sont enfuis jusqu'au sommet de l'île.

L'eau les suivait sur leurs talons. Au sommet, ils ont trouvé une terrasse de pierre sur laquelle ils sont montés. Mais, très vite, les vagues ont commencé à la balayer et elle est devenue comme un récif entouré par une mer noire. L'eau atteignait déjà leurs pieds. Ils priaient les divinités de la mer et leurs ancêtres protecteurs. L'obscurité était totale, aucune étoile. L'eau leur est montée jusqu'au ventre, à la poitrine et enfin au cou. Plusieurs tourbillons se sont formés çà et là dans lesquels ils ont failli être entraînés. Une mer d'encre, les vagues et le ciel obscur... Ils ont nagé pour retrouver le canot, mais impossible. Quand ils songeaient aux requins, ils ne se voyaient plus vivants. Tous s'agrippaient au même morceau de bois. Enfin l'aurore est arrivée. L'horizon a blanchi... Ils ont aperçu au loin un bateau. Sauvés ! Ils ont crié, nagé. Quelle horrible histoire ! Ils connaissaient des légendes racontant la submersion d'une île. Mais, cette fois ils en ont été témoins. Ils ont hâte de rentrer chez eux. Ils veulent remercier toutes leurs divinités. Leurs amis seront étonnés. Le chef organisera une fête. Les femmes aimeront écouter leur histoire. Les courageux pêcheurs polynésiens se souviendront longtemps d'eux...

« *Tabako kudasai* (Donnez-moi une cigarette) », dit le vieux qui venait de terminer son récit dans un japonais correct. Onodera lui offrit du feu et le vieux rejeta un long trait de fumée avec toute la dignité d'un vétéran de la mer.

« Nous connaissons beaucoup d'histoires de submersion d'îles, dit Tadokoro en croisant les bras. Des rapports assez précis ont aussi été faits sur des submersions sans éruption ni phénomènes volcaniques. Certaines îles ont apparu puis disparu en mer à plusieurs reprises. Mais il est rare d'y avoir assisté réellement et qu'une île aussi grande soit submergée aussi rapidement.

— De plus, dit l'océanologue, avant votre arrivée, nous avons déterminé au sonar la position de l'île sous la mer. Son sommet est actuellement à quatre-vingt dix mètres de fond. Qu'en pensez-vous, monsieur Tadokoro ? Quand on songe à quelle hauteur le sommet de l'île se trouve par rapport à la surface de la mer, il apparaît qu'elle a été submergée de cent soixante mètres en deux jours et demi seulement ! »

Un matelot dont le visage était encore celui d'un enfant vint présenter ses excuses à Onodera, parce qu'il était obligé de le loger au poste d'équipage, à cause de l'occupation des cabines par de grands personnages.

Yuki était déjà allongé.

« As-tu encore mal ? demanda Onodera.

— Non, lui répondit Yuki sans se lever. Simplement, je suis fatigué. J'ai tout préparé. Demain, dès le matin tu pourras plonger.

— Merci ! » dit Onodera en posant son bagage sur le plancher.

Tatsuno, le journaliste, entra bruyamment, tenant à la main les papiers destinés à son journal.

« Magnifique ! Magnifique, monsieur Onodera ! Notre journal seul connaît la mission de l'*Océan*. J'ai déjà envoyé un premier télégramme. Les autres journaux ne parlent que de l'éruption des Rochers de la Bayonnaise. Quelle nouvelle à sensation ! Les aventures du *Suiten-Maru IX* et des Polynésiens ! Plongez-vous demain ? Pouvez-vous me donner l'autorisation de monter à bord de l'*Océan* ?

— Pas possible ! dit Onodera en secouant la tête.

Voyez-vous, les scientifiques, les fonctionnaires, tous veulent monter. La gondole n'a que trois places. Et nous ne savons pas combien de fois nous pourrions plonger. Cela dépendra du temps.

— Nouvelle à sensation ? J'en doute, dit au journaliste Yuki toujours allongé. Si des habitants mouraient à cause de l'éruption de leur île, la nouvelle attirerait tout le monde, mais le journal accordera-t-il une place importante à la nouvelle de la submersion d'une île anonyme et isolée loin dans le Sud ?... De plus, tout à l'heure j'ai entendu à la radio qu'un grave accident s'était produit sur l'autoroute entre Tokyo et Nagoya.

— Quel genre d'accident ? demanda le journaliste, les yeux ronds.

— Un pont s'est écroulé, dit Yuki sans bouger, provoquant la chute dans la vallée d'un camion-citerne d'essence. Quelle catastrophe ! Le feu a pris et les morts sont nombreux. L'armée est sur place.

— Vrai ? C'est un désastre. » Le journaliste était déçu. « Alors, dans ce cas, il y a trop d'articles dramatiques et le mien a moins de valeur. »

Yuki reprit : « Vous n'avez qu'à écrire cet article scientifiquement au lieu de le traiter comme un fait divers.

— Avez-vous eu des nouvelles du raz de marée qu'on a ressenti en cours de route ? demanda Onodera.

— Oui, dit Yuki. Il y a quelques dégâts à la péninsule Boso, mais pas grand-chose.

— Quelle malchance !... » Le journaliste découragé se laissa tomber sur le banc. « Mon appareil photo m'a échappé dans la mer et j'avais pris des photos de l'éruption... Maintenant, il me faut absolument monter à bord de l'*Océan*.

— Ne vous plaignez pas tant, dit Onodera en frappant l'épaule du journaliste. J'ai vu un officier de navigation de la *Grande Ourse* prendre des photos et un film en huit millimètres. Vous n'avez qu'à les lui emprunter. Vous pouvez vous recommander de moi.

— Je peux ? » Les yeux du journaliste s'éclairèrent. « Merci beaucoup.

— Il y a un télex à bord de la *Grande Ourse*, ajouta Yuki. Si vous voulez, vous pouvez utiliser le satellite de télécommunication au-dessus de l'océan Pacifique. Ainsi votre article arrivera à temps pour

l'édition du matin de votre journal.

— Bravo ! » Le journaliste se leva. « Mais la *Grande Ourse* appartient à la Sécurité nationale. Me prendra-t-elle en charge ?

— Ça, je ne sais pas. Cela dépendra de vous. » Yuki se retourna dans son lit. « Demain matin, très tôt, un hélicoptère décollera d'ici jusqu'à la *Grande Ourse*.

Vous pourriez le prendre pour embarquer...

— Je vais essayer. » Le journaliste se précipita.

« Merci pour tout. »

Tandis qu'il bondissait au-dehors, Yuki se tordit de rire à en avoir mal au ventre.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Onodera.

— Euh... dit Yuki qui suffoquait de rire. Cet apprenti ne s'est pas aperçu que je voulais me débarrasser de lui. »

Onodera se mit à rire à son tour. Yuki en avait, quant à lui, le visage trempé de larmes.

« Il fait chaud ici, dit Onodera. Ce n'est pas suffisamment climatisé. Allons sur le pont. »

Le *Daito-Maru* avait stoppé ses machines au milieu de la mer calme du soir. Aucun vent. Tous deux ne sentirent pas la fraîcheur, mais ils se trouvèrent mieux que dans le poste. C'est par des nuits aussi calmes que l'on parvient au sommeil. L'océan Pacifique... Il était incroyable que cette mer tranquille et sombre cache en son sein une force monstrueuse, capable d'avaler en une nuit une île longue de mille cinq cents mètres. Mais dans la sombre profondeur de cette mer, « un arc de feu » de trois mille kilomètres du sud au nord, allongé comme un boa, se dissimulait, continuant de ronger furieusement la roche dure. Quelquefois, ses éclaboussures jaillissaient au-dessus de la terre et de la mer et étonnaient les regards humains. En contemplant la surface de la mer, Onodera se demanda ce qui s'était passé dans ces profondeurs obscures. (Des changements d'état allaient-ils s'ajouter au combat entre la roche et le boa de feu ?)

« Hé... vous êtes là ? » C'était Yukinaga.

« Demain matin, on commence les opérations à 7 heures. Le chef vous avertira.

— Si nous commençons à nous préparer à 7 heures, à quelle heure pourrions-nous plonger ?

— Une heure et demie plus tard.

— Utiliserez-vous un appareillage particulier ? demanda Onodera.

— Non, pas pour le moment, répondit Yukinaga en secouant la tête. On a apporté deux ou trois nouveaux appareils pour mesurer l'écorce terrestre au fond de la mer. Mais cela ne concerne pas l'*Océan*.

— L'île Tori entrera-t-elle en éruption ?

— Pour le moment, aucun changement. Tous les gens seront recueillis sur la *Grande Ourse*. L'éruption des Rochers de la Bayonnaise est terminée. Il semble qu'une petite île soit née.

— Ici, une île est submergée ; là, une île est née », murmura Yuki.

Le journaliste qui sortait de la cabine de radio leur cria en passant : « J'ai suivi vos conseils. Merci ! J'ai vu les actualités à la télé. L'accident de l'autoroute de Tokyo à Nagoya est grave. Ça brûle encore ! »

Onodera se représenta un violent incendie dans une vallée du Hondo à cinq cents kilomètres de là. Il était inquiet aussi pour son ami Go qu'il avait rencontré par hasard à la gare ce jour-là.

« C'est effrayant ! dit Onodera à Yukinaga. En un jour cela fait beaucoup d'événements qui se succèdent.

— Il y a des jours comme ça. Les désastres s'enchaînent. C'est ce qu'on appelle les mauvais jours, dit

Yukinaga pour se consoler lui-même.

— Croyez-vous que ces phénomènes n'aient aucune relation entre eux ? demanda Onodera, obstiné.

— Euh... je ne peux pas dire qu'il n'y en ait pas.

Mais nous n'avons aucune preuve qui vérifie une relation quelconque entre eux. Dans ce cas, le scientifique est obligé de dire qu'il ne semble pas y avoir de relation pour le moment.

— Mais... » Onodera, impatient, allait l'interrompre.

« On poursuit le sondage au sonar, dit Yukinaga les yeux fixés sur la mer sombre et houleuse. Le fond marin était environ deux cents mètres plus bas que la carte marine l'indiquait.

— Que se passe-t-il dans ces flots ?

— Je ne sais pas, dit Yukinaga. En tout cas, il est certain que quelque chose s'est passé hier et aujourd'hui. Mais avec les seules données actuelles, nous ne pouvons comprendre ni ce qui se passe ni les causes. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais nous ne savons même pas ce qui provoque un tremblement de terre. Nous avons fait plusieurs hypothèses pour l'expliquer, mais nous n'avons aucun indice. Nous ne savons presque rien de ce qui se passe sous terre.

— Mais... reprit encore Onodera. Il est certain que l'écorce terrestre bouge dans des proportions énormes entre l'archipel nippon et la fosse du Japon. Ne croyez-vous pas qu'une force s'active à présent sous les îles japonaises ?

— Je ne sais pas... » Yukinaga quitta le bastingage en hochant la tête. « Pour le moment, on ne sait pas du tout si l'abaissement du fond marin de l'île Tori et l'accident de l'autoroute de Tokyo à Nagoya peuvent avoir des rapports, même indirects, entre eux. Tout cela n'est qu'imagination et roman et il est interdit aux scientifiques de juger en imaginant ce qu'ils ne peuvent prouver.

— Mais, même s'ils ne constituent pas des indices, le séisme a réellement eu lieu et le volcan est entré en éruption, murmura cette fois Yuki.

— On ne sait pas. On ne peut pas comprendre. On ne peut pas prouver. On manque de preuves... » Onodera quitta à son tour le bastingage, irrité par tous ces mots.

Le lendemain matin à 7 heures, le *Daito-Marû*, recommençant le sondage sonore, s'arrêta juste audessus de l'île submergée.

Il faisait beau temps comme la veille et la mer était calme.

Le bathyscaphe *Océan* avait été soulevé par le mât de charge et posé précautionneusement sur la mer.

Trois personnes seulement pouvaient prendre place à son bord. Pour la première plongée, le pilote désigné était Onodera et les deux autres : Tadokoro et un jeune ingénieur du Bureau des pêches. La durée d'une plongée était fixée à deux heures trente.

En s'apprêtant pour la plongée, Onodera demanda à Tadokoro : « Bien que le fond marin soit abaissé d'environ deux cents mètres depuis deux jours, pourquoi un raz de marée n'a-t-il pas eu lieu ?

— Je ne comprends pas ! rugit Tadokoro. Quelque chose a dû contrebalancer les effets, mais je ne peux rien imaginer. Je n'y comprends rien du tout ! » (Onodera pensa : « Je n'y comprends rien du tout »... Depuis hier, j'ai sans cesse entendu prononcer ces mots...)

Même à quatre-vingt-dix mètres de profondeur, le fond marin était assez clair. L'*Océan* évoluait autour de l'île submergée à la vitesse de trois nœuds, observant une distance de cinquante mètres du sommet de l'île.

Plongeant plus avant, ils virent la laisse de mer marquée par le flux et le reflux sur le rivage. Tadokoro appuya un niveau sur la fenêtre pour mesurer l'inclinaison de la trace.

Il conclut : « Si cette laisse date de trois jours, l'île entière est aujourd'hui inclinée vers l'est de quatre à cinq degrés. »

L'*Océan* continua sa descente : deux cents mètres... deux cent cinquante mètres... trois cents mètres. La température de l'eau était de 15°... trois cent cinquante mètres...

L'*Océan* stoppa à deux mètres au-dessus du fond marin. A première vue, Onodera ne vit rien de spécial, mais les deux autres s'animèrent.

« Voilà ! Les traces ondulées... dit tout bas l'ingénieur.

— La lave et les pierres volcaniques projetées sont là, à découvert ! s'écria Tadokoro avec excitation.

— Voyez ! La boue du fond a beaucoup bougé récemment. Regardez, là ! dit l'ingénieur en indiquant un endroit.

— Mmm... dit Tadokoro, le fond, à cet endroit, mord sur la pente...

— Je pense plutôt à un glissement de terrain. »

La deuxième plongée fut exécutée par Onodera,

Yukinaga et un volcanologue. Cette fois, ils plongèrent jusqu'à mille huit cent cinquante mètres. Ils firent plusieurs découvertes étonnantes.

Le lendemain...

L'*Océan* plongea avec Onodera, Tadokoro et Yukinaga à bord. Ils voulaient atteindre le fond de la fosse du Japon. Le bathyscaphe commença à s'enfoncer doucement à la vitesse de quatre kilomètres à l'heure.

A cent mètres au-dessous du niveau de la mer, l'eau ne bougeait presque plus.

A sept cents mètres, la clarté près des hublots, vaguement bleue, disparut.

A mille mètres, c'était déjà un monde parfaitement obscur, l'intérieur du bathyscaphe se refroidit.

A mille cinq cents mètres, Onodera alluma les phares. Parfois des poissons de forme bizarre défilaient devant leurs yeux.

« Trois mille mètres, dit Onodera. A notre gauche commence la pente de la fosse. Distance, onze kilomètres. Inclinaison, vingt-cinq degrés. »

A quatre mille cinq cents mètres, la température intérieure était de 16° ; celle de l'eau, de 3°. Le manomètre indiquait 420 de pression atmosphérique.

A cinq mille mètres, en entendant de petits bruits, Yukinaga promena des regards inquiets autour de lui.

« Ce n'est rien, dit Onodera en devinant les pensées de Yukinaga. Les éléments de nos appareils qui sont fixés aux parois se contractent à basse température.

Dois-je allumer le chauffage ?

— Non, répondit Tadokoro. Atteindrons-nous bientôt le fond ?

— Profondeur : cinq mille sept cents mètres, annonça Onodera, à mille neuf cent cinquante mètres du fond... »

La température de l'eau était tombée à 1,8° et à 13° à l'intérieur. Depuis le début de l'opération, une heure et quarante-deux minutes s'étaient déjà écoulées.

A sept mille mètres, Onodera lâcha du lest pour diminuer la vitesse de plongée. Mais au même moment, l'*Océan* fut fortement secoué sous l'effet de chocs contre ses flancs. La proue fut déplacée de plus de vingt degrés sur la gauche, puis de trente degrés sur la droite.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda vivement Yukinaga. Un accident ?

— Non, répondit Onodera calmement. Il me semble qu'il s'agit d'un courant sous-marin...

— A un endroit aussi profond ? demanda Tadokoro. Comment a-t-il pu être aussi violent ? Pour quelle raison ?

— Je ne comprends pas. J'ai déjà vu ça, mais c'est la première fois qu'il s'agit d'un courant d'une telle intensité. Il filait plus de trois nœuds et demi.

— Tant que ça... dit Yukinaga, comme s'il ne pouvait y croire. Existe-t-il des courants aussi rapides à une profondeur de sept mille mètres ?

— Je l'ignore... Mais c'est déjà fini. Cela s'est déroulé sur une dénivellation d'environ cent cinquante mètres. Quatre cents mètres du fond... cinquante mètres... Maintenant, nous avons atteint le fond de la fosse... Profondeur, sept mille six cent quarante mètres, ajouta Onodera d'une voix rauque.

— Regardez ! » dit Tadokoro en montrant un endroit.

Yukinaga regarda à son tour. Ils aperçurent de nombreuses traces ondulées. « Je pense qu'un courant très violent a récemment parcouru le fond d'ouest en est, dit Yukinaga. Les anciennes marques vont du sud au

nord et elles se voient encore là-bas... »

De plus, ils virent des fossés larges de sept à huit mètres qui s'étendaient à perte de vue d'ouest en est. Quelque chose d'inconnu et de gigantesque avait bougé en ce fond marin...

Ils avancèrent d'environ deux kilomètres en suivant un fossé à la vitesse de trois nœuds. La largeur du fossé avait doublé.

« Nous sommes descendus jusqu'à sept mille neuf cents mètres, dit Onodera. Le fond est plus incliné.

— L'eau est trouble », fit Tadokoro.

En effet, il devenait de plus en plus difficile d'y voir quelque chose, surtout le fond.

L'*Océan* a vança encore de trois kilomètres. Il restait toujours à soixante mètres du fond, mais on ne voyait pas à plus de dix mètres. Trois heures s'étaient déjà écoulées depuis le début de la plongée. Ils lancèrent une fusée éclairante.

« !... » Ils étaient trop surpris pour prononcer un seul mot.

A leurs yeux était apparue une chaîne de montagnes de boue jaune et grise, comme une masse de nuages.

Onodera lança une deuxième fusée éclairante et actionna la détection sonore. A sa grande stupéfaction, il constata que le fond qu'il imaginait à soixante mètres au-dessous du bathyscaphe n'était qu'une masse de boue, et découvrit le vrai fond, bien plus bas, à cent mètres au-dessous. Plongeant encore de cinquante mètres, ils recueillirent un peu d'eau de mer.

Onodera lança une troisième fusée éclairante.

L'*Océan* reçut un choc formidable sur le côté.

(Tremblement de terre ? songea Onodera. Ce serait ma première expérience à cette profondeur...)

Contrairement à son habitude, Tadokoro s'écria vivement : « C'est un courant mêlé de boue !

— Mais... fit Yukinaga, à un niveau aussi profond ?

— Remontons, dit Onodera. La surface de la mer aussi commence à s'agiter... »

Pour alléger l'*Océan*, il lança les trois fusées éclairantes qui restaient. Il se sentit glacé jusqu'aux os en comparant ce mur d'eau énorme, noir et monstrueux, à l'infime existence de l'homme et à ses connaissances minuscules. Les deux autres, saisis par la même pensée, fixaient le hublot, suffoqués, immobiles dans l'obscurité.

Que se passait-il là-haut ?

Tokyo

1

Onodera était sur le point de sortir du bureau de son chef lorsque celui-ci l'appela soudain.

« Monsieur Onodera... » Il s'arrêta alors pour tourner la tête dans la direction de celui qui l'interpellait, Yoshimura, qui était plongé dans ses pensées et se frappait la bouche avec un crayon.

« Qu'est-ce que c'est ? »

— Euh... vous alliez partir ?

— Oui. C'est-à-dire... répondit vaguement Onodera, à partir d'après-demain, je prendrai les vacances qui me restent. »

Le directeur quitta sa table, prit un chapeau de paille et dit à sa secrétaire : « Je sors. Je ne reviendrai pas. Vous pourrez envoyer les dossiers du service des travaux à la section sous-marine.

Onodera ouvrit la porte.

« Allons boire une bière, dit le directeur. A Ginza² ? »

D'accord ?

— Si nous buvons de la bière maintenant, tout partira en sueur. Je préfère un café froid.

— Bon. Prenons tout notre temps pour boire, dit gaiement le directeur en appuyant sur le bouton de l'ascenseur. Allons dans un bar où il y a de jolies filles. »

(De quoi veut-il bien me parler ? se demandait Onodera. Et si je lui disais que je préfère aller dormir chez moi plutôt que de boire ?)

Dans l'ascenseur, des hommes d'affaires avaient parlé à haute voix durant les vingt étages de la descente. Ils étaient correctement vêtus de leur veston malgré la chaleur.

« Depuis le tremblement de terre, le prix du terrain à Karuizawa est beaucoup tombé.

— S'il tombe, j'en achèterai. Le séisme ne durera pas longtemps.

— Arrête ! T'emballe pas ! Il vaut mieux ne pas spéculer. On dit qu'il y a des symptômes d'éruption dans cette région-là. »

En entendant leur conversation superficielle, Onodera se rappela son ami Go. Pouvait-il actuellement poursuivre les travaux du nouveau chemin de fer ? Ne se trouvait-il pas près du pont écroulé sur l'autoroute de Tokyo à Nagoya ? Mais sa tête était très fatiguée. Cette fatigue, il l'avait rapportée de huit mille mètres de profondeur marine, de la fosse du Japon où il était obligé de maintenir sans cesse une vigilance extrême.

(Je voudrais aller dormir chez moi, pensa Onodera en sortant de l'ascenseur. J'écouterais bien de la musique... Franck ou Debussy... ou bien boirai-je à satiété ?)

Aussitôt qu'ils sortirent de l'immeuble, la chaleur les envahit par tous les pores de la peau.

«Pff...

— Insupportable ! Prenons un taxi. » Au moment où Onodera montait dans le taxi, il sentit sous la plante de ses pieds un léger tremblement. Ses mâchoires se serrèrent. Il leva la tête vers le ciel et promena son regard autour de lui. Il ne put déceler aucun changement dans le courant de la foule bouillante de chaleur.

« Entrez vite ! cria le directeur Yoshimura de l'intérieur de la voiture. Si vous laissez la porte ouverte, la climatisation ne servira plus à rien !

— C'est un tremblement de terre, dit Onodera.

— Il me semble, répondit le directeur sans témoigner le moindre intérêt. Il y a combien de temps que vous habitez Tokyo ? Un tremblement de terre de cette amplitude n'a rien d'extraordinaire. »

(C'est vrai. Je suis devenu trop nerveux. Est-ce à cause de ce que j'ai vu ?) Il poursuivait ses pensées en regardant la forêt d'immeubles. (Cette ville s'élève de plus en plus. Les passants sont laissés dans la sombre vallée. Jusqu'à quand va-t-elle continuer à changer ?

Parviendra-t-elle un jour au calme ?)

Ils pénétrèrent dans le bar *Miruto*.

« Messieurs, demanda un garçon, vestiaire ?

— Merci. » Le directeur Yoshimura avança et prit place près d'un grand palmier.

« Comme vous êtes venus tôt ! » Une fille petite et mince apparut.

« Parce qu'il fait chaud. Etes-vous allée à Tateshina pour les vacances ?

— Non. Je n'y suis pas allée, tout le monde dit que cette région est dangereuse cette année.

— Tremblement de terre ?

— La voiture de mes amis a été endommagée par des chutes de pierres. Cet été, j'ai nagé le long de la côte, dans la banlieue de Tokyo.

— Gin-tonic, commanda le directeur au garçon en mettant une cigarette à sa bouche.

— Gin-Rickey, dit Onodera.

— Je vous présente M. Onodera... Elle s'appelle Yuri.

— Je suis contente de vous voir... Quel est votre travail ?

— Je pilote un bathyscaphe.

— Oh ! Un sous-marin ?

— Non, ce n'est pas un bâtiment militaire. Il peut plonger à plus de dix mille mètres.

— Magnifique !

— Mako est arrivée ? demanda la directeur Yoshimura.

— Elle vient d'arriver. Elle est en train de se refaire une beauté.

— Allez la chercher ! Je voudrais connaître le résultat de la compétition de golf à laquelle elle a participé avec Nakagawa.

— Elle n'en dit rien. Certainement qu'elle a perdu.

Si elle avait gagné, elle aurait paradé devant tout le monde. »

Yuri les quitta. Onodera vida son verre en deux gorgées.

« La même chose ? » demanda le garçon.

Onodera acquiesça.

Il commençait à s'ennuyer. Ici, toutes les filles étaient belles. Elles étaient minces et s'habillaient bien. Mais malgré leur jeunesse, vingt-trois ou vingt-quatre ans, elles portaient les marques de la fatigue. Elles se comportaient élégamment, mais leurs paroles étaient parfois choquantes. Quoiqu'elles dussent avoir un revenu trois ou quatre fois supérieur à celui d'Onodera, elles avaient toujours soif de quelque chose. La concurrence, l'envie et la jalousie entre elles étaient obsédantes.

(Même si elles parlent intelligemment, on ne sent aucune finesse... Il faut que je supporte cela encore un moment... C'est ça un bar de première classe à Ginza !... Qu'est-ce qui a pu transformer ces jeunes filles en femmes frivoles ? Les politiciens, les commerçants ou les industriels ? Il faut que je boive pour les supporter.)

Il vida son verre. Ses yeux se réchauffèrent et son cœur se gonfla.

« C'est que vous buvez drôlement bien ! admira la serveuse qui était près du directeur. On voit que vous êtes costaud.

— Alors... que voulez-vous me dire ? demanda Onodera à Yoshimura.

— Hein ? » Le directeur, perplexe, cligna des yeux.

« Ah oui... Je voulais parler plus tard, tranquillement...

— Si vous voulez, acquiesça Onodera. S'agit-il de travail ?

— Non... N'avez-vous pas l'intention de vous marier ?

— Bravo ! s'écria la serveuse d'une voix de fausset. Ça c'est amusant ! Il est encore célibataire !

— Ça va. Ça va. Laissez-nous un moment, dit le directeur comme s'il enjôlait un enfant.

— Vous me raconterez tout cela après. » Elle se leva.

« N'avez-vous pas une amie ou une fiancée ? Ou bien, votre famille arrange-t-elle quelque chose ?

— Non...

— Vous savez... Les capitaux de notre société vont être augmentés cette fois et le service d'exploitation des matières premières sera réorganisé à une plus grande échelle. Je pense que vous y occuperez un poste assez important. C'est moi qui vous ai recommandé à mes supérieurs. Donc, c'est le moment de vous marier pour gagner la confiance de la société.

— Alors je travaillerai à terre ? devina Onodera.

— Oui. Vous ne piloterez pas toujours un bathyscaphe. Je crois que vous êtes mieux adapté au métier de conseiller. »

Onodera garda le silence. Mais il sentait sa mauvaise humeur grandir. Il se dit qu'il ne fallait pas.

« Voulez-vous la voir ? dit le directeur avec une désinvolture feinte.

— Qui ?

— Elle !

— Euh...

— Si vous voulez, ce soir...

— Ce soir ? Mais je ne suis pas bien habillé. » Onodera écarquillait les yeux.

« Ça ne fait rien. Vous n'avez qu'à la voir discrètement. Elle a vingt-six ans. Très belle, un tantinet chipie peut-être. Mais elle ira bien avec vous... »

Onodera sentit qu'il s'agissait d'un mariage *politique*. Le directeur Yoshimura voulait-il faire de lui son homme de paille ?

« Comment est-elle ? demanda-t-il.

— Sa famille est riche et a un caractère libéral. Son père est sorti d'une université européenne et elle-même est allée dans une école étrangère, voilà deux ou trois ans. Mais ma publicité va vous déplaire... »

En riant, le directeur fit signe de la main à une serveuse qui s'approchait.

« Salut ! répondit la charmante petite serveuse en levant la main aussi. Il y a longtemps que je ne vous ai

pas vu.

— Avez-vous perdu ?

— Vous en avez entendu parler ? La chance ne me souriait pas... Je m'appelle Mako. Bonsoir. »

Tokyo Elle était bronzée. Elle vint s'asseoir à côté d'Onodera et le salua en baissant la tête comme un petit oiseau.

« Je vous présente M. Onodera, dit le directeur.

— Tiens... » Elle sentit le bras d'Onodera en le touchant de son petit nez. « Je sens la mer. Aimez-vous le yachting ?

— Les sous-marins ! dit le directeur.

— Ah ! C'est vous ! » Mako arrondit les yeux.

« M. Yoshimura m'a parlé de vous. Je lui avais demandé de me présenter à vous. Je suis contente de vous connaître.

— Merci, dit Onodera en souriant.

— Prenez-vous quelque chose ? Un cognac ? demanda le directeur Yoshimura à Mako.

— Il est encore trop tôt. Plutôt un *whiskey sour* ou autre chose... » répondit-elle.

L'orchestre commença à jouer une musique lente.

Le directeur s'absenta un moment. Demeurée seule avec Onodera, Mako se figea un peu et garda le silence. Elle avait certainement moins de vingt ans et était encore une petite fille. Lorsque ses yeux croisèrent ceux d'Onodera, elle sourit, gênée.

« Ne dansez-vous pas ?

— Non... je ne sais pas danser. » Deux ou trois couples dansaient. Onodera les regardait sans intérêt.

« Ce bar marche bien !

— Naturellement, il est de première classe à Ginza, dit Mako en riant. Les fonctionnaires, les P.D.G. ils ne boivent pas avec leur argent personnel. »

Il avait déjà vidé successivement trois verres de gin et commençait à être ivre.

« Prendrez-vous encore un autre verre ? demanda Mako.

— Oui... cette fois, un gin-tonic.

— Vous buvez l'alcool comme de l'eau. » Il voulait s'enivrer le plus vite possible. C'était une façon de résister au directeur qui le poussait à rencontrer une fille ce soir.

« Votre sous-marin est grand ?

— Non. Il n'y a que quatre places. En revanche, il peut plonger à plus de dix mille mètres...

— Dix mille mètres ! » Le regard de la serveuse eut une expression effrayée. « Je ne me rends pas compte de ce que cela signifie... Comment est le fond de la mer à une telle profondeur ?

— *Il n'y a rien du tout.*

— Pas de poissons ?

— Si... Même à cette profondeur où aucune lumière ne parvient, des êtres vivants sont là ! Des poissons... des vertébrés...

— Ah ! Peuvent-ils être heureux à cette profondeur, dans l'obscurité et le froid ? »

Onodera, étonné de sa voix, regarda le visage de Mako. Elle avait des larmes plein les yeux.

« Je ne sais pas... Mais ils vivent tout de même.

— Tiens... M. Yoshimura n'est pas là ? dit la serveuse qui était venue auparavant et s'approchait de nouveau.

— Il a disparu, répondit Onodera. C'est trop long pour qu'il soit allé aux toilettes...

— Non, il n'est pas aux toilettes... » Puis elle grommela : « C'est pas croyable !

— Quoi ? » Onodera se demanda si elle n'était pas hystérique tant son expression était égarée, mais cela ne dura qu'un instant.

« Tiens ! Déjà fini... fit-elle.

— Quoi ?

— Le tremblement de terre... Regardez ! »

L'eau dans le verre était agitée et la glace heurtait

la paroi avec un petit cliquetis.

« Je n'ai rien senti. Je suis ivre... — Je suis très sensible aux séismes. De plus, ces temps-ci, il y en a eu beaucoup.

— Surtout à Tokyo. On peut ressentir un tremblement de terre deux ou trois fois par jour.

— Mais récemment il y en a trop, grimaça-t-elle. Je suis inquiète. Je voudrais bien déménager dans un endroit où il y en aurait beaucoup moins. »

Puis elle vit le visage de Mako et cria, stupéfaite : « Tiens ! Elle pleurniche encore ! As-tu été rudoyée par M. Onodera ?

— Non ! se hâta de répondre Onodera. Je lui parlais du fond de la mer, et puis soudain...

— C'est la maladie de Mako, dit-elle en riant. Elle est infantine. Elle pleure tout d'un coup et se met à rire l'instant d'après... »

Le directeur Yoshimura était revenu.

« Partons ! Une voiture vous attend, monsieur Onodera.

— Où allons-nous ? » Onodera était indécis. « A Zushi. J'ai téléphoné. Elle nous attend.

— Tout de suite ? A cette heure-ci ?

— Il fait encore clair dehors, dit le directeur en l'entraînant. Nous y arriverons dans une heure et demie.

— Revenez ! » Mako serra la main d'Onodera.

« La prochaine fois, vous me raconterez tout sur le fond de la mer.

— Oh... fit le directeur. Vous en êtes déjà là ? »

Dans la voiture, Onodera demanda au directeur : « Est-ce que je dois rencontrer ses parents ?

— Non, elle ne vit pas avec eux. Elle est seule dans une villa.

— Toute seule ! murmura Onodera.

— Avec une servante. Ce soir, elle organise une partie.

— Une partie ? dit Onodera en se retenant de bâiller. Je n'aime pas ça.

— Ne vous inquiétez pas. Ce sont des gens bien élevés. »

Onodera s'endormit. Quand il se réveilla, la voiture roulait le long de la côte. C'était le crépuscule. Ils arrivèrent bientôt devant une maison à l'architecture d'avant-garde. Le directeur laissa la voiture dans le jardin, lui aussi à la dernière mode et, très à son aise, entra dans la maison. Dans le corridor, il rencontra une fille en pantalon, paraissant vingt-sept ou vingthuit ans.

Elle le salua comme si elle était légèrement ivre : « Bonsoir ! Tout le monde vous attend.

— Reiko est là ?

— Oui. Elle est un peu mélancolique ce soir. » Ils pénétrèrent dans une vaste pièce où le directeur le présenta à quatre ou cinq hommes et femmes. Tous étaient élégants, avaient l'air intelligents et raffinés. Onodera se sentit sauvage et rustre. Il n'était pas fait pour ce genre de réunion et était incapable de s'adapter rapidement.

Les présentations se terminaient et Onodera fut présenté en dernier à une fille qui se tenait debout devant le bar. C'était Reiko, la propriétaire de la villa, Tokyo que le directeur avait l'intention de faire épouser à Onodera. Celui-ci ne savait où poser son regard.

« Voulez-vous boire de cela ? C'est du Martini-cocktail. Je vous le conseille... » Elle lui montrait du doigt un liquide dans un shaker. Elle eut un rire nerveux.

« Excusez-moi. C'est ridicule de rire ainsi devant un visiteur que l'on rencontre pour la première fois. C'est parce que je n'ai plus de glaçons. C'est moi qui ai gâché toute la glace. »

Il but d'un trait et s'essuya la bouche.

« Merci... » Il tourna le dos et s'approcha de la table.

« Monsieur Onodera... » Un jeune homme vêtu d'une chemisette *aloha* entama la conversation sur un ton amical : « M. Yoshimura m'a parlé de vous. Pourriez-vous facilement piloter un sous-marin privé ?

— Oui, mais dans quel but ?

— Nous avons en projet la construction d'un jardin au fond de la mer.

— Ce ne sera pas grand-chose, fit un économiste qui se trouvait là, mais notre installation sera très amusante. Une société touristique nous aidera à exploiter cette idée.

— Nous y installerons une salle de musique sousmarine. » Il ajouta en désignant du menton un musicien d'avant-garde appuyé au piano. « Il expérimente actuellement un orchestre symphonique sous l'eau.

Très intéressant !

— Lorsque vous serez libre, pourrez-vous nous aider ? dit un tailleur. Vous pourriez entrer dans notre groupe. Tout le monde vient pour s'amuser. Si on faisait les choses sérieusement, cela coûterait trop cher en personnel.

— Alors, je n'aurais qu'à m'occuper d'inspecter en détail le fond marin ? demanda Onodera.

— Oui, vous faites ce que vous voulez. Nous, nous échangeons librement nos idées.

— Elle nous permet d'utiliser sa villa comme lieu de rencontre », dit le jeune en chemisette *aloha*.

Pendant un moment, tout le monde bavarda joyeusement devant les plans du jardin au fond de la mer. Grâce à l'alcool, la gaieté gagna aussi Onodera. Mais il faisait attention à la conversation entre Yoshimura et Reiko. Il leur jetait de temps en temps un regard. Elle riait comme une petite fille.

(Un jardin au fond de la mer fait uniquement pour se distraire ! pensa Onodera. Cette discussion aurait-elle été mise au programme pour m'accueillir ? C'est tout simplement dans le but de camoufler aux yeux de tous le sens de ma rencontre avec Reiko... Le directeur Yoshimura est toujours un calculateur !)

Abandonnant Yoshimura au bar, Reiko s'approcha d'Onodera. Elle semblait plutôt grise et dit à la cantonade : « Je forme un club de nudistes aquatiques. Vous réfléchirez à cette section que vous ferez figurer dans le plan général. Sinon, je ne vous prête plus cette villa pour vos réunions ! »

Tous les garçons se mirent à rire. Le jeune homme à la chemisette *aloha* aida Reiko chancelante à s'asseoir en soutenant son coude.

Le musicien d'avant-garde, qui était demeuré silencieux, désigna Yoshimura du menton.

« Ce bonhomme-là est-il votre supérieur ? »

— Oui, acquiesça Onodera.

— Je le déteste. Il est vulgaire, calculateur. Quelque chose manque en lui. Son désir de pouvoir est aussi instinctif que l'instinct sexuel. Il ne devrait pas venir ici. Il n'a qu'à jouer au golf, c'est plus flatteur, avec de hauts fonctionnaires ou de quelconques P.D.G.

— Je ne sais quelle sorte de rancune vous avez contre lui, mais il est mon directeur. Il vaudrait mieux ne pas parler aussi catégoriquement. Si vous continuiez, je serais obligé de vous corriger. »

Le musicien tapa sur l'épaule d'Onodera : « C'est ma faute. Oublions cela !... Vous êtes costaud. Je ne pourrais pas encaisser vos coups. »

— Je n'en ai que l'air. En vérité, je suis plus faible qu'une femme. »

Ils éclatèrent de rire.

« Yoshimura vient-il toujours ici ? demanda Onodera. — Non. Il vient seulement depuis quelque temps. »

— Quelle est la province d'origine des parents de Reiko ?

— La péninsule Izu. Ils ont des terrains là-bas et à Shizuoka. Ils possèdent aussi des îles. C'est ça, le but de votre directeur ! »

Onodera commençait à comprendre vaguement pourquoi Yoshimura voulait le marier à Reiko.

« Allons nager ! » cria Reiko en quittant sa robe.

Elle était déjà en maillot de bain.

« Encore ? dit le garçon en chemisette *aloha* qui haussa les épaules. Combien de fois allez-vous nager ? »

— Je ne veux pas ! dit l'architecte. Je viens de prendre une douche. De plus, je suis très fatigué.

— N'allez pas nager, dit le directeur Yoshimura à Reiko sur un ton sérieux et protecteur. Vous avez trop bu...

— Si personne ne m'accompagne, tant pis... » Reiko commença à se diriger vers la terrasse en faisant mine de chanceler. « Vous pouvez aller dormir sans m'attendre... »

— Et vous ? Vous ne nagez pas ? dit doucement le musicien à Onodera. Il vaut mieux que quelqu'un l'accompagne. Il fait nuit... »

Reiko s'arrêta un instant et lui jeta un coup d'œil.

« Vous... ne venez pas ? Monsieur Onoda... — Je viens... Pas Onoda. Je m'appelle Onodera. » Sans s'excuser d'avoir écorché son nom, elle avança en riant. Sur la terrasse, Onodera ôta son pantalon et le lança sur la table. De l'angle de la terrasse partait un funiculaire privé. Dans la petite cabine, son corps effleura celui de Reiko.

« Combien d'hommes, à votre avis, m'ont embrassée dans ce funiculaire ?

— Euh...

— Un seul homme ! » murmura Reiko comme si elle se moquait.

Avant qu'il pût répondre, le funiculaire s'arrêta.

Reiko entra tout de suite dans la mer. Onodera assouplit ses doigts et ses pieds avant d'entrer prudemment dans l'eau tiède, sans vagues.

« Vous prenez un canot hors-bord ? demanda Reiko.

— Non. » Il secoua la tête. Ils nagèrent quelque temps.

« Il vaut mieux rentrer... — Si nous faisons la course ? dit-elle.

— Ça ne marchera pas !

— Mon cœur est très solide.

— Vous avez trop bu ! dit-il en riant. Et moi aussi. »

Ils nagèrent en silence. Puis elle s'allongea à plat ventre sur la plage. Lui, un peu gêné, s'assit en gardant ses distances.

« Avez-vous l'intention de vous marier avec moi ? » demanda subitement Reiko.

Il ne sut que répondre et garda le silence.

« N'avez-vous pas envie de vous marier ? demanda une nouvelle fois Reiko.

— Je ne sais pas encore, murmura-t-il brièvement.

Nous venons tout juste de faire connaissance.

— M. Yoshimura le voudrait bien. Mon père l'a supplié à genoux... de me marier... Et il vous a amené...

— Je l'ai su seulement ce soir...

— Il est rusé. Il a su trouver le genre d'homme qui me plaît... De plus... n'est-ce pas une sorte de mariage politique ?

— De quel genre ? demanda-t-il d'un ton mordant.

— Je ne sais pas... Seulement, quand il m'y a poussée avec insistance, je l'ai supposé. »

Il réfléchit en silence quelque temps, puis, hésitant, lui demanda :

« J'ai entendu dire que votre père possède beaucoup d'îles.

— Oui... mais elles sont toutes petites et désertiques.

— Est-ce lui qui possède l'île de la péninsule Izu ?

— Oui. Pourquoi ? » Maintenant, il croyait pouvoir deviner la moitié des intentions du directeur Yoshimura. Mais il ne le dit pas à Reiko. Car c'était un secret de sa société : l'année précédente, elle avait procédé à des recherches sur le fond marin sur plusieurs kilomètres entre la péninsule Izu et l'île S. Elle avait découvert un gisement, peut-être aurifère.

« S'il s'agit d'un mariage politique, refuserez-vous ? demanda-t-elle.

— Pas spécialement...

— Que pensez-vous de moi ? Je vous plais ?

— Je ne sais pas. Il faut que je vous voie plus souvent.

— Faut-il se voir plus pour savoir si on se plaît ou non ? Moi, vous me plaisez. » Reiko se redressa et dit d'un ton décidé : « Mais cela ne signifie pas que je désire me marier. J'aime beaucoup l'amour, mais je n'ai pas encore envie de me marier. Je ne comprends pas pourquoi il faut se marier. Je peux profiter de l'amour autant que je veux... Alors pourquoi faut-il se marier ?... Envisagez-vous de vous marier un jour ?

— Oui.

— Pourquoi ? Dans quel but ?

— Pour avoir des enfants. » Il sentit le regard de Reiko sur lui dans le noir.

Quelque temps, elle demeura ainsi. Elle restait sans réaction face à la simplicité et la clarté de la réponse. Onodera était ennuyé par ce dialogue dans l'obscurité.

Elle se tourna vers lui et cette fois s'allongea sur le dos. Soudain, il entendit de la musique.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, stupéfait.

— Radio IC... Le poste est inséré dans mon bracelet et il est étanche. » Le sein de Reiko se levait et s'abaissait.

« Qu'est-ce que tu attends ? dit-elle d'une voix rauque. Prends-moi !

— Ici ?

— Oui... C'est trop tôt ? Comme je te l'ai dit, j'aime beaucoup l'amour... »

Onodera était encore dans ses réflexions en contemplant silencieusement la mer obscure... Le plan du directeur Yoshimura pour unir sa société à la famille de Reiko... et son désir de tirer profit du gisement du fond marin... peut-être même que le projet de jardin sous-marin était une affaire de Yoshimura... mais Onodera ne s'intéressait pas au pouvoir, à la richesse, aux manigances, à la concurrence... il préférait la nature : la mer vivante, les îles lointaines, les étoiles étincelantes.

« Prends-moi ! » répéta Reiko. Sa voix était ardente et sa poitrine houleuse. Ses bras entourèrent le cou d'Onodera.

A ce moment, il voulut crier mais resta sans voix.

Il avait aperçu à l'horizon un éclat de lumière blanche. (Il pensa : Tiens !... Bizarre... C'était très blanc... Le signe de quoi ?...)

Il entendit, toute proche, la musique. L'étreinte des bras de Reiko se resserra pour l'attirer. Il vit tout près sa bouche chaude dont il sentit le parfum d'alcool.

Elle était déjà nue.

« N'enlève pas ta bouche de la mienne... le pria-t-elle. Je crie toujours... »

Leurs corps se superposèrent et les bras de Reiko serrèrent plus fort le cou de l'homme quand il s'enfonça en elle.

Soudain quelque chose le ramena à la conscience. «... Le cadavre de... annonçait la radio de Reiko.

On vient de l'identifier. Il s'agit de M. Go, de la Société de construction N., âgé de trente et un ans, qui avait disparu depuis une semaine. Il procédait à des recherches géologiques pour la construction du nouveau super-express Tokyo-Osaka. Il était assez déprimé récemment et on a conclu à un suicide d'après l'état du cadavre.

— Un instant ! » Onodera tentait de se dégager des bras de Reiko.

« Non ! » Reiko, la respiration haletante, ne voulait pas et le serrait encore plus fort. « Pas encore...

— Lâche-moi, dit-il d'une voix sèche. Mon ami est mort !

— Les prochaines informations... » annonça la radio. A ce moment-là un grand choc se produisit au centre de la terre. La plage fut secouée et des pierres de la falaise tombèrent sur eux. Il regarda vers l'horizon. Des nuages noirs s'assemblaient au-dessus des montagnes de la péninsule Izu et des éclairs jaillirent entre la terre et le ciel.

« Debout ! Remets ton maillot ! Vite ! » Il vit une flamme s'échapper du sommet d'une montagne et perçut des grondements lointains ressemblant à des tirs de canon.

« Quoi ? demanda Reiko d'une voix rauque.

Qu'est-ce qui se passe ?

— Une éruption ! » (C'est certainement le mont Amagi. Mais pourquoi aussi subitement ?)

« Vite ! Peut-on aller à la villa par la falaise ?

— Oui, derrière ces rochers, répondit Reiko d'une voix tremblante. Mais pourquoi passer par là ? Il tombe trop de pierres et de rochers. C'est dangereux de passer par là. Allons-y par la mer ! »

Muet, il lui montra du doigt la mer. La plage lavée par les vagues était découverte quelques mètres plus loin et l'eau noire s'éloignait de plus en plus.

Cette éruption du mont Amagi et le tremblement de terre qui l'accompagna eurent lieu à 23 heures 26 le 26 juillet 197... Le séisme était de magnitude 6,5 et provoqua des éruptions de volcans « éteints » et un raz de marée le long des côtes de la péninsule Izu et de Sagami.

La villa de Reiko était située sur la falaise, à cinquante mètres d'altitude. Le funiculaire fut très endommagé par le raz de marée, mais la villa fut épargnée. Le directeur Yoshimura, feignant le calme, demeurait ébahi en voyant l'éruption enflammer l'horizon. Reiko reçut un coup de téléphone de son père qui était inquiet pour elle. Tous les hommes voulaient rentrer rapidement à Tokyo pour leurs affaires. Ils empruntèrent le bateau de Reiko qu'Onodera fut obligé de conduire, car lui seul connaissait la navigation. En avançant sur la mer nocturne, il ne pouvait se défendre de regarder le ciel rougeoier au-dessus du mont Amagi et d'en tirer un lien avec ses prémonitions concernant quelque chose d'énorme et d'indicible qui bougerait dans la fosse du Japon à une profondeur de huit mille mètres.

« Monsieur Onodera... » On venait de dépasser Aburatsubo lorsque quelqu'un l'appela de la cabineradio. « On appelle de Tokyo. C'est pour vous. »

Bien qu'il entendît distinctement, il restait encore plongé dans une peur qui lui donnait des frissons. Enfin, il revint à lui et murmura : « C'est pour moi personnellement ? Passez-moi la communication ici.

— Allô, allô... » Il reconnut la voix.

« M. Onodera à l'appareil.

— C'est moi : Tadokoro. Je vous ai cherché partout ! Comment cela va-t-il au mont Amagi ?

— L'éruption continue, dit-il en jetant un coup d'œil à travers le hublot délavé par la pluie. Le mont Mihara aussi crache de la fumée...

— Il paraît que c'est vous qui avez les dossiers des recherches menées sur le fond marin de la baie Sagami il y a deux semaines...

— Oui, j'en ai une copie chez moi. L'original est entre les mains de la société. La date de la présentation du rapport est encore lointaine.

— Y avez-vous mentionné les phénomènes extraordinaires du fond de la baie de Sagami ? »

Le cœur d'Onodera se mit à battre plus fort.

« Oui. J'ai découvert que la topographie du fond marin avait énormément changé çà et là par rapport à ce que j'avais observé il y a six mois. Mais cette impression était fondée sur mes souvenirs...

— Cette fois, vous avez dessiné la topographie du fond marin et dressé un rapport de vos observations, n'est-ce pas ?

— Oui, dans les grandes lignes... Je pense que ce changement du fond marin couvre une vaste superficie.

— A quelle heure arriverez-vous à Tokyo ? Vous êtes certainement fatigué, mais je voudrais avoir vos dossiers le plus tôt possible. En ce moment je suis au laboratoire dans le quartier Hongo. Où habitez-vous ?

— A Aoyama... » Onodera regarda sa montre. « Il est 1 heure 45. En me hâtant, vous pourrez les avoir à l'aube. Mais mes dossiers ont-ils un rapport quelconque avec le séisme d'aujourd'hui ?

— Le séisme d'aujourd'hui ? répliqua Tadokoro d'un ton fâché. Il s'agit d'un domaine plus vaste ! J'y consacre tous mes efforts en ce moment. J'ai rassemblé toutes les données, mais je ne puis encore parvenir à une conclusion... Mais... »

La voix de Tadokoro fut soudain coupée.

« Allô ! Allô !... » Onodera continua de l'appeler.

« Je suis un maniaque... » La voix de Tadokoro avait complètement changé, elle était découragée et fatiguée. « Je garde peut-être une illusion. Mais j'ai un souci qui me tracasse sans cesse. Je travaille sans prendre aucun repos. Je vous en prie, faites ce que je vous demande.

— Entendu », dit Onodera.

Onodera navigua avec la plus grande rapidité. Le jeune architecte, assis à son côté, ouvrit la radio. Aux nouvelles du tremblement de terre succéda immédiatement une musique bruyante.

Aussitôt qu'Onodera entendit la radio, il se rappela Go. (Ah, Go ! Il est mort, suicidé. Pourquoi ? Quelque chose lui est arrivé ? Suicide ? Non, je n'y crois pas.

Hors de question !)

« Est-il nécessaire d'aller aussi vite ? demanda son voisin visiblement inquiet.

— Attachez tous votre ceinture ! » venait d'annoncer Onodera au micro.

Ce séisme occupa toute la séance du conseil des ministres de la matinée du 27.

« Les spécialistes n'avaient-ils pas annoncé l'éruption et le séisme ? dit le Premier ministre, le visage fatigué, juste de retour de l'étranger. Le gouvernement a consacré une part importante du budget à la prévision des séismes. »

Le secrétaire d'Etat à la Technologie expliqua : « Il paraît qu'une éruption est facile à pressentir.

Mais pour ce qui est des séismes, même d'ici cinq ou dix ans, la science ne parviendra pas à les prévoir... D'ailleurs, on ne sait pas encore exactement pourquoi un séisme a lieu.

— Les travaux du nouveau chemin de fer super-express vont encore être retardés, intervint le ministre des Transports. De plus, l'arpentage doit être repris le long de la ligne. Cette année, les sociétés de chemin de fer, nationales ou privées, seront encore plus déficitaires qu'elles ne l'ont été jusqu'ici.

— En dehors des inondations de la saison des pluies, dit le ministre des Finances, nous avons déjà appliqué à trois reprises la loi d'urgence en faveur des sinistrés des séismes. Toutes ces circonstances nous obligent à ouvrir des budgets supplémentaires.

Les finances de l'année prochaine seront assez difficiles.

— Désormais, ajouta le ministre de l'Urbanisme, nous ne devons plus tenir compte des séismes et des catastrophes naturelles pour établir nos plans annuels. D'année en année, nous sommes de plus en plus obligés de corriger les plans à cause des sinistres.

— Le plus grave problème est l'inquiétude de la population... coupa le Premier ministre qui voyait la surface du thé trembler sur la table. Bref, jusqu'à quand ce séisme continuera-t-il ? » Il poursuivit en changeant de ton : « Depuis peu, nous avons trop de tremblements de terre et d'éruptions. Cela signifie-t-il que nous sommes entrés dans une ère de grands changements ? Je voudrais savoir si les séismes vont aller en augmentant ou en diminuant. Si ce problème était éclairci, nous pourrions ajouter à tous les plans les mesures appropriées contre les séismes et les raz de marée.

— Faut-il organiser une rencontre avec les spécialistes au sujet des séismes ? demanda le ministre de la Santé publique.

— Nous ne pourrons pas en tirer grand-chose, déclara le secrétaire d'Etat à la Technologie. Les recherches scientifiques sur la nature sont très différentes de celles sur la technique. Bien qu'elles demandent un budget énorme, le résultat est mince. Les certitudes des chercheurs sont infimes. Si l'un d'eux émet une conclusion inébranlable, c'est un charlatan. J'ai un ami au Centre météorologique. Je lui

demande souvent des nouvelles du séisme, mais il ne peut répondre que très vaguement à mes questions.

— Ça ne fait rien, dit le Premier ministre en regardant le directeur général de son cabinet. Simplement, je voudrais savoir où en sont les connaissances des Tokyo sismologues. Il faut organiser discrètement cette réunion et ne pas attirer l'attention des journalistes.

Vous choisirez quelques personnes seulement. »

A ce moment-là, la pièce fut soudain fortement ébranlée. De la poussière tomba du plafond. On entendit un grondement venant des entrailles de la terre et un bruit sourd ; le thé déborda des tasses.

Un employé entra et chuchota à l'oreille du secrétaire général qui s'adressa à tout le monde en fronçant les sourcils :

« Tout à l'heure, une éruption a eu lieu au mont Asama. »

A ce moment-là, Onodera se trouvait au laboratoire de M. Tadokoro. Il tombait de sommeil dans son fauteuil. Il entendit vaguement un bruit de pas. Il bâilla.

« Un incendie ? demanda-t-il à un jeune qui courait dans le couloir.

— Non. Une éruption du mont Asama ! » Onodera se leva rapidement de son fauteuil et courut jusqu'au toit de l'immeuble. Avec d'autres, il vit une fumée brune monter au nord-ouest. Onodera se sentit de plus en plus réveillé. A l'aube, il avait apporté à Tadokoro les dossiers et s'était affalé dans un fauteuil. La fatigue accumulée depuis la veille le poussait au sommeil. Il était 11 heures 30. Il voulut descendre pour téléphoner à sa société.

Il rencontra Tadokoro dans l'escalier, barbu et très amaigri depuis la semaine qu'il avait vécue à bord de l'*Océan*.

« Le mont Asama... ce n'est pas grand-chose ! murmura Tadokoro.

— Mais son éruption a succédé à celle d'hier au mont Amagi. Tout le monde va être inquiet, dit Onodera.

— Aucune importance ! Une fois terminée, on l'oubliera très vite. Plutôt...

— Maintenant je m'en vais. J'ai trop sommeil et je vais être en retard, dit Onodera en regardant sa montre.

— Monsieur Onodera... dit Tadokoro en bâillant sans arrêt. N'avez-vous pas le temps de parler avec moi ? J'ai fait attention de ne pas vous réveiller.

— Oui... je veux bien parler avec vous... Je prends des vacances à partir de demain. J'irai au siège de ma société cet après-midi pour les mettre au courant des affaires à mener pendant mes vacances. De quoi allons-nous parler ?

— Descendons au sous-sol. Je vous expliquerai en bas. » Il cria aux jeunes chercheurs encore tout agités : « Hé ! Jusqu'à quand vous agiterez-vous ? Occupezvous en détail des informations sur l'éruption du mont Asama !

— Je voudrais d'abord téléphoner », dit Onodera. Après son coup de fil, il descendit au sous-sol, où il ne trouva personne en dehors de Tadokoro. Celui-ci marmonnait tout seul, accoudé sur la table. Apercevant Onodera, Tadokoro leva ses yeux rouges et le regarda comme s'il ne le connaissait pas.

« Ah ! C'est vous ! dit-il en revenant à lui. Ah... oui... je viens de recevoir un coup de téléphone de Yukinaga. Il sera ici dans quelques minutes. Il voulait vous voir. Il habite tout près. Nous déjeunons ensemble ? Je ferai apporter les repas ici. »

Il rapprocha le téléphone de lui.

« De quoi vouliez-vous me parler ? demanda Onodera.

— Ah... dit Tadokoro en posant doucement le récepteur, et il retomba dans ses réflexions. Le bathyscaphe de votre société... » Il fit une pause avant de poursuivre. « Si je le loue pour longtemps, combien cela coûtera-t-il ?

— Euh... ça dépend... répondit Onodera embarrassé. Vous n'avez qu'à demander au service commercial... Le coût diffère selon la durée, l'usage, le lieu et la profondeur. Je ne peux pas le calculer. C'est trop difficile...

— Encore une chose importante... Si je fais la demande maintenant, pourrai-je l'utiliser immédiatement ?

— Impossible, répondit Onodera sans hésiter.

Depuis, l'*Océan* a été envoyé en vitesse au Kyushu, pour étudier la construction d'un tunnel reliant le Japon à la Corée. Cela prendra un mois. Puis il ira en Indonésie, etc. Votre tour arrivera quelques mois plus tard.

— Mon objectif est très important. Ne pourrais-je avoir la priorité ? dit Tadokoro en frappant la table.

— Je ne peux rien dire, répondit Onodera, revoyant l'expression du directeur Yoshimura qu'il avait rencontré la veille au soir. Cela dépend de la durée... Combien de temps voulez-vous en disposer ?

— Six mois... ou davantage, dit Tadokoro, l'air obstiné. Vous avez vu... nous avons vu ensemble... *un phénomène bizarre*... Je voudrais procéder à une étude complète du fond de toute la fosse du Japon.

— Six mois ? » Onodera secoua la tête. « Pas question. Impossible de vous accorder autant de temps avec nos missions. Votre tour n'arrivera que très tard...

— Pourquoi n'y a-t-il qu'un seul bathyscaphe capable de plonger à dix mille mètres au Japon ? Pour un pays océanique, c'est un comble ! »

Tadokoro était agacé.

« Notre société en possède un pour deux mille mètres. Il y en a cinq ou six dans le Japon entier. Mais quant à la classe des dix mille mètres, on a commencé à s'y intéresser seulement très récemment. L'*Océan II* sera prêt l'année prochaine. Si vous voulez en louer à des étrangers... Les Etats-Unis en possèdent six et la France trois.

— Je sais bien. » Il jeta devant Onodera la liste des bathyscaphes du monde entier. « Mais je ne veux pas louer un engin étranger. Il faut *absolument* utiliser un engin japonais. Pour quelle raison ? Cette recherche... comment dire... est étroitement et précisément liée à l'intérêt du Japon... »

Il se tut soudain.

« Monsieur Tadokoro, dites-moi, *que* cherchez vous ? *Que* se passe-t-il au fond de la fosse du Japon ?

— Ce qui se passe ? rugit Tadokoro. Je ne sais pas.

Je ne comprends pas du tout. C'est pourquoi je cherche. J'ai amassé toutes les données, mais toujours quelque chose manque. C'est pourquoi je ne peux rien dire pour le moment. Regardez ! »

Il tourna l'interrupteur. Deux cartes superposées du Japon apparurent sur le mur.

« J'y ai dessiné toutes les données sur le ciel, la terre et la mer. Je puis y déceler un signe, bien qu'il soit encore très mince. Il faut amasser encore beaucoup de données. Surtout très vite, du moins en ce qui concerne la fosse du Japon.

— Pourquoi êtes-vous si pressé ? demanda Onodera. Quel signe voyez-vous ?

— Je ne peux pas encore le dire. Mais j'ai un souci qui me harcèle. »

Tadokoro, languissant, resta les bras ballants, ce qui lui donnait l'allure d'un vieillard très fatigué.

« Excusez-moi... je me suis emporté. En tout cas il faut des données et de l'argent... beaucoup... très vite. J'espère que mon souci n'est qu'une illusion... »

Tokyo C'est très possible... Mais pour le savoir, il faut énormément d'argent.

— Je serais très content de vous aider, dit Onodera.

— Même une petite aide de la part de n'importe qui serait très utile. Lorsque je louerai l'*Océan*, je vous prendrai comme pilote, d'accord ?

— Avec plaisir, même pour un autre travail... » Ils entendirent quelqu'un descendre l'escalier derrière eux. C'était Yukinaga.

« Bonjour, dit-il en souriant à Onodera.

— Nous allons déjeuner ensemble. Mais avant, je vous apporte des boissons fraîches. »

Ils ne réussirent pas à arrêter Tadokoro qui s'était précipité dans les escaliers.

« C'est un bon professeur ! sourit Onodera.

— Oui. C'est un non-conformiste. Aujourd'hui, c'est rare. » Yukinaga soupira plutôt qu'il ne rit. « C'est un génie qui fonce tout droit. Voilà pourquoi il n'est guère admis dans le monde scientifique japonais, mais il est très estimé à l'étranger. »

Onodera pouvait bien le comprendre.

« Il a ici un très bon laboratoire. Même si son aspect extérieur n'est pas excellent... dit-il.

— Le professeur Tadokoro travaille beaucoup. Il élargit de plus en plus son domaine. Il faudra d'énormes capitaux.

— Qui a procuré les fonds pour ce laboratoire ? » Onodera posa enfin la question qu'il avait depuis longtemps sur le cœur.

« L'Océanisme mondial ! expliqua Yukinaga. C'est une nouvelle secte, à l'échelle mondiale. C'est une bonne idée. On connaissait l'adoration du Soleil et le fétichisme, mais l'adoration de la Mer est nouvelle. Ceux qui ont une relation quelconque avec la mer, des pêcheurs aux patrons de compagnies maritimes, y ont adhéré. Il y a des branches dans le monde entier. Leur siège central se trouve en Grèce, le pays des armateurs milliardaires. Ils sont très riches.

— Une nouvelle religion parraine un laboratoire !

C'est inattendu ! »

(L'Océanisme mondial ? Alors, ma société y a-t-elle également adhéré ?)

« M. Tadokoro est non conformiste, poursuivit Yukinaga. C'est un rebelle. Pour ses recherches, il accepterait de l'argent même du démon, car il pense que le démon ne parviendrait pas à le dominer. Le monde scientifique du Japon ne veut pas de lui... »

Tadokoro venait de reparaitre sur le palier.

« Comment avez-vous connu M. Tadokoro ? demanda Onodera à voix basse.

— Il est venu parfois pour faire un cours à mon université. De plus, il habite près de chez moi. Je l'aime beaucoup. Il est franc, génial... Autrefois il y avait des scientifiques de cette qualité, mais aujourd'hui ils ont disparu. Les scientifiques ne sont plus que des salariés ou des fonctionnaires.

— Que chuchotez-vous ? demanda Tadokoro en bas de l'escalier. Vous êtes certainement en train de dire du mal de moi.

— Au contraire, ce sont des louanges ! dit Onodera en riant.

— Bien ! Je vous crois sur parole, monsieur Onodera. Vous avez un caractère honnête.

— Je voudrais vous parler en particulier... » dit Yukinaga à Tadokoro.

Onodera s'éloigna doucement de Yukinaga en faisant semblant de regarder des appareils dans le laboratoire.

« Monsieur Onodera ! cria Tadokoro dans son dos.

Restez ici. Yukinaga ! on peut avoir confiance en lui.

Je viens de lui arracher sa collaboration.

— Euh... mais...

— Ne prenez pas tant de précautions ! Vous étiez ensemble dans le bathyscaphe, alors pourquoi doutez-vous encore de lui ? Il connaît la *nature*, la *mer*. C'est un homme qui ne connaît pas les faiblesses humaines : les secrets, les conspirations, l'ambition et la flatterie. »

Onodera se sentit très ému par les paroles de Tadokoro. Vraiment son intuition avait quelque chose de génial. Il pouvait lire au fond de quelqu'un au moindre contact. (Pourquoi était-il à l'écart des académiciens ? Était-ce parce qu'il était trop franc ?)

« J'ai compris, dit Yukinaga en rougissant. Monsieur Onodera, ne le prenez pas mal.

— Voilà, vous dites encore des choses inutiles. Ne comprenez-vous pas qu'il s'en fiche complètement ? »

Onodera pensa qu'il était trop franc. (Est-il toujours comme ça avec tout le monde ?)

« Vous êtes toujours sévère, dit Yukinaga en se grattant la tête. Bon ! Je vais résumer. Mon ami attaché au cabinet du Premier ministre vient de me téléphoner.

— Au cabinet du Premier ministre ? » Tadokoro fronça les sourcils. « Un fonctionnaire ?

— Oui. Certains ministres voudraient connaître l'opinion des spécialistes sur les récents séismes qui se font de plus en plus fréquents. Mon ami me demande de le conseiller dans le choix des personnes qui leur répondront.

— Vous a-t-il chargé exclusivement de ce choix ?

— Je ne crois pas. Le choix définitif sera fixé par son chef. Certainement, mon ami se renseigne un peu partout pour prendre conseil en vue de ce choix.

— Voilà bien les bureaucrates ! dit Tadokoro comme s'il crachait ces mots. Ils n'ont jamais confiance en personne. Ils ne croient ni les savants ni les gens ordinaires. Ils ne croient en personne. Bien qu'ils prétendent rassembler toutes les connaissances de tout le monde, en réalité, ils ne pensent qu'à un équilibre des forces satisfaisant chacun. Ils ne pensent qu'à éviter le danger. Ils n'osent jamais risquer l'aventure. Donc ils sont incapables de prévoir le vrai futur. Un petit fonctionnaire ignorant choisit des spécialistes en se servant de l'autorité de son ministère ! Ne vous préoccupez pas des fonctionnaires.

— Vous ne comprenez pas le principe du fonctionnariat. Son organisation est la mieux adaptée à la stabilité de l'Etat. Il est superficiel. Ainsi peut-il éviter tout risque. Il participe à la vie de la société en éparpillant les responsabilités.

— Je comprends ce que vous dites. Si tous les fonctionnaires en faisaient à leur fantaisie, le monde ne marcherait plus. Mais, une fois qu'un homme s'intègre dans le système du fonctionnariat, il devient un anormal. Il perd sa nature, son individualité. Surtout, je n'aime pas les hauts fonctionnaires. Ils se croient les plus intelligents, les plus grands. Ils voient tout à travers la hiérarchie de bureau.

— Ça va... ça va. En tout cas, je dois lui répondre aujourd'hui ou demain. Viendrez-vous à la réunion ?

— Moi ? Pff !... Il n'en est pas question ! Je peux deviner exactement qui sera là. Il y aura T., N., K., Y. et O.

— Vous... avez touché juste ! C'est exact. » Yukinaga avala sa salive sous l'effet de la surprise.

« Chacun d'eux est un savant digne de respect.

Leurs travaux sont excellents. Mais leurs points de vue sont limités à leur spécialité. Leur esprit est très étroit et surtout leurs paroles seront très modérées devant les ministres. Ils choisiront des mots prudents, car ils ne pensent qu'au résultat. Ils sont dominés et encadrés par l'organisation fonctionnaire. Ils apprennent à parler avec circonspection et seuls ceux qui sont bâtis pour être des cadres peuvent avancer. Et ils perdent peu à peu leur allant quand ils deviennent cadres...

— Voilà la raison pour laquelle j'insiste tellement sur votre présence. Vos plus récentes recherches...

— Mes recherches les plus récentes ? cria Tadokoro en quittant son siège. Mes... recherches les plus récentes ? A quoi cela sert-il d'en parler ? Une fois encore, tout le monde va se moquer de moi ! Je n'ai pas encore de preuve. Pour l'atteindre, je sue sang et eau. Si je parlais au point où j'en suis, on me traiterait de fou. De plus, si j'assistais à cette réunion, certains refuseraient d'y participer. Car ces gens-là me prennent pour un charlatan... Si vous continuez à m'appuyer, ce ne sera pas bon pour votre avenir. Même vos amis seront mal vus à cause de moi. Je n'irai pas ! Jamais !

— Je me fous de mon avenir, dit Yukinaga avec patience. Inutile de vous préoccuper des autres. Vos recherches sont très importantes pour le Japon.

— Japon... Japon... » Soudain, Tadokoro grimaça comme s'il allait sangloter. Même sa voix paraissait mouillée. « Je me fous du Japon, monsieur Yukinaga ! C'est le globe terrestre qui, pour moi, donne naissance à tous les êtres vivants. Il n'est qu'un grain de sable dans l'univers, mais il a engendré l'homme, enfant unique dans le système solaire. Pour moi, c'est le globe terrestre qui compte. Je me fous du Japon, cet archipel menu comme un bout de ficelle...

— Mais vous êtes japonais... dit Yukinaga d'un ton calme. Vous aimez le Japon comme vous aimez le globe terrestre. Sinon, pourquoi n'envoyez-vous pas toutes vos données au quartier général de l'Océanisme mondial ? Pourquoi ne publiez-vous pas vos idées dans les journaux à sensation ?

— Attendez ! interrompit Tadokoro d'une voix aiguë. Pourquoi dites-vous que je cache des données à l'Océanisme mondial ?

— J'ai dit ça comme ça. Je savais bien que j'avais tort. Je tournais autour du pot. » Yukinaga baissa les yeux lentement puis les releva. « Mais j'ai longtemps douté. Je n'ai jamais lu vos rapports au quartier général de l'Océanisme mondial, car je pouvais connaître vos idées de votre propre bouche. Mais, récemment, tout à fait par hasard, vos rapports sont tombés sous mes yeux. C'était bizarre. Votre anglais, dans ces rapports, était trop sommaire. Vous y exposiez en détail tout ce qui concerne les êtres vivants et les coraux du fond de la mer, ce qui n'est pas votre spécialité. J'ai pu déceler que vous vouliez dissimuler *quelque chose de très important*... Très prudemment et difficilement, vous y nuanciez le contexte afin de ne pas attirer l'attention sur cette *chose importante*...

— En effet. Autrefois, vous m'avez dit que vous aviez lu les œuvres complètes de Shakespeare en anglais. J'avais oublié vos connaissances en anglais.

— Voilà une preuve qu'un peu de votre cœur aime encore le Japon. Vous savez quelque chose concernant le Japon qu'il faut cacher aux étrangers. Vous voulez cacher quelque chose au quartier général de l'Océanisme mondial...

— Que savez-vous au juste de cet Océanisme mondial ?

— Presque rien... Le siège central est en Grèce, mais les branches de chaque pays sont indépendantes. Ils sont riches, mais ont du bon sens...

— Monsieur Yukinaga, j'assisterai à cette conférence. Quand aura-t-elle lieu ? » Tadokoro avait changé de ton.

« Ce n'est pas encore fixé. Mais dans trois ou quatre jours... »

La conférence réunissant des ministres et des scientifiques fut encore une fois retardée d'une semaine. Elle se déroula très discrètement afin d'éviter les journalistes toujours à l'affût de nouvelles à sensation. Elle débuta à 20 heures et dura deux heures. Le directeur du Centre antisismique expliqua les progrès réalisés à Tokyo dans la construction d'immeubles à l'épreuve des séismes et un ingénieur du Centre météorologique fit un exposé sur les réseaux d'observation volcanologiques et météorologiques. Il aborda ensuite l'activité volcanique, de plus en plus fréquente dans toutes les provinces du Japon, et insista sur l'importance de la protection des touristes. Les professeurs Yamashiro et Cizumi parlèrent des séismes au Japon. Le ministre de l'Urbanisme et le ministre des Finances voulurent surtout savoir si les tremblements de terre allaient en augmentant ou en diminuant et si un grave séisme s'apprêtait à frapper le pays. Les deux professeurs, circonspects, se gardèrent bien de tirer la moindre conclusion, mais ils étaient plutôt optimistes. Tadokoro était d'un avis totalement contraire.

« Tous les tremblements de terre, dit-il, enregistrés au Japon par les sismographes étaient en temps normal au nombre de sept mille cinq cents par an, alors qu'ils sont près de deux fois plus nombreux ces derniers temps, c'est-à-dire de l'ordre de treize mille... Récemment j'ai eu l'occasion d'aller au sud des îles Bonin où j'ai recueilli les témoignages de la submersion d'une petite île qui s'est enfoncée de deux cents mètres en une nuit. C'est-à-dire que le niveau du fond de la mer s'est abaissé d'autant en une seule nuit. »

Le professeur Yamashiro intervint : « Mais personne ne peut encore dire ce que signifient tous ces phénomènes. De plus, nous ne sommes pas ici ce soir pour des discussions scientifiques. Notre but consiste à présenter aux ministres les grandes lignes... »

— Justement, répliqua Tadokoro, je veux prévenir franchement notre Premier ministre qu'il faut que nous nous attendions à faire face au pire danger. L'homme d'Etat doit être inébranlable face à n'importe quel péril. Selon mon point de vue personnel, quelque chose de très grave va se passer, j'en ai le pressentiment. »

Tout le monde, soudain, resta figé sur place. Le Premier ministre, inquiet, regardait le professeur Yamashiro.

« Pouvez-vous nous expliquer les fondements de votre jugement, monsieur Tadokoro ? demanda Yamashiro avec calme. Vos paroles sont trop graves de la part d'un scientifique à un homme d'Etat... »

— Je ne sais pas encore ce qui va arriver. Mes raisons sont insuffisantes. Mais, monsieur Yamashiro, il faut observer le fond de la mer. On est trop ignorant. Là-bas, quelque chose de très bizarre est en train de se former. L'avenir de l'archipel du Japon dépend du fond de la mer. J'ajouterai encore une chose. Il est possible qu'un phénomène puisse avoir lieu *dans l'avenir* même si l'on n'en trouve pas d'exemple dans les observations faites *jusqu'à présent*. Notre histoire des observations scientifiques est très courte... Excusez-moi. Je dois travailler toute la nuit. »

Tadokoro se leva brusquement et sortit.

« Il est toujours comme ça, murmura quelqu'un. — Ne vous inquiétez pas, dit le professeur Yamashiro en riant. Il raisonne à très grande échelle. Ce n'est pas un problème immédiat ou pour demain... Des rumeurs courent à ce propos depuis quelque temps... »

La porte était ouverte. Tadokoro rentra. « J'ai oublié mon stylo. » Stylo en main, il était déjà sur le seuil de la porte.

« Monsieur Tadokoro... » C'était la voix du Premier ministre. « Vous m'avez dit qu'un homme d'Etat devait être résolu à faire face au pire danger. Que dois-je en penser ?

— Peut-être vaut-il mieux envisager le cas d'une destruction du Japon. Ou même... l'anéantissement du Japon. »

Quelques-uns ne purent s'empêcher de ricaner.

Tadokoro sortit.

La réunion se termina. Tout le monde partit. Un secrétaire du cabinet du Premier ministre appela, de sa voiture, quelqu'un par téléphone.

« La réunion est terminée. Aucun résultat important. Je vous donne dans les grandes lignes les exposés de chacun. »

Le secrétaire lut le mémorandum.

« Seul l'un des participants a exprimé des idées singulières. Il s'appelle Tadokoro. Il a évoqué l'éventualité d'une submersion du Japon... Vous connaissez son nom... Entendu... Je vais venir vous voir immédiatement si cela ne vous gêne pas. »

Il tourna encore une fois le cadran du téléphone pour appeler sa femme.

« C'est moi. Je vais voir le patron. Je rentrerai très tard. Tu peux te coucher sans m'attendre. »

Dans la nuit chaude de Tokyo, les amoureux s'embrassaient çà et là dans les jardins et des formes à peu près nues s'entrelaçaient dans des voitures arrêtées, vitres baissées.

Quelques jours avaient passé depuis la conférence. Les habitants de Tokyo bouillaient littéralement chaque jour par cette chaleur qui dépassait 35°. Cette année, la côte près de Kamakura et celle de la péninsule d'Izu étaient annoncées comme dangereuses. Les vacanciers préféraient donc aller dans des régions plus éloignées, vers l'île de Kyushu au sud, ou de Hokkaido au nord. Ainsi, tous les trains, toutes les routes, tous les avions étaient bondés. Les tremblements de terre n'avaient pas diminué. On pouvait aisément en compter cinq ou six très perceptibles par jour.

Mais, fatigués par la canicule quotidienne, les gens les oubliaient. Quand, au café, dans la rue ou au moment du repos chez soi, les secousses se suivent, les sens finissent par s'engourdir.

Mais les nouvelles de séismes, petits ou moyens, parvenaient à Tokyo, du Kyushu au Hokkaido, en provenance de toutes les provinces du Japon. Ainsi, on disait qu'au lac de Hakone, dans la grande banlieue ouest de Tokyo, tous les poissons flottaient à la surface à la suite de l'extraordinaire montée de la température de l'eau. Une inquiétude vague, imprécise commençait à naître au fond de la conscience des habitants tourmentés par les tracasseries quotidiennes.

Dix jours avaient passé depuis la conférence. Tadokoro reçut à son laboratoire un coup de téléphone de Yukinaga. Il désirait lui présenter quelqu'un au *Palace Hotel*.

« Me présenter qui ? » Tadokoro, pas rasé parce qu'il avait travaillé sans répit ni repos, ne cachait pas sa mauvaise humeur. « Je suis très occupé. De plus, si je vais à cet hôtel, il me faudra mettre une cravate.

— Je ne vous ferai pas perdre trop de temps. Juste trente minutes. Cette personne connaît bien votre père.

— Raison de plus pour que je vous demande qui c'est ! »

La communication fut coupée à ce moment précis.

Bizarre ! En même temps, l'interphone sonna.

« Monsieur Tadokoro... la voiture envoyée par M. Yukinaga est arrivée.

— Faites attendre ! » Tadokoro était toujours de mauvaise humeur.

Il arriva au *Palace Hotel*. Une fille en costume traditionnel et un garçon d'allure athlétique le conduisirent poliment devant un vieil homme qui semblait n'avoir que la peau sur les os. Il était assis dans un fauteuil roulant.

« Monsieur Tadokoro, j'ai bien connu votre père.

Vous lui ressemblez un peu.

— Mais puis-je vous...

— Asseyez-vous ! Je m'appelle Watari. J'aurai cent un ans en octobre de cette année. J'ai toujours été tyrannique, mais au fur et à mesure que j'avancais en âge, je le suis devenu encore plus. Au fur et à mesure que j'approche de ma fin, je ne crains plus rien. Vous demander de venir ici est également un caprice de vieux. Je voudrais vous poser une question. Consentirez-vous à me répondre ?

— C'est à quel sujet ?

— Ma question est naïve. J'ai un souci... Il s'agit des hirondelles.

— Des hirondelles ?

— Oui. Depuis vingt ans, chaque année, des hirondelles viennent faire leur nid sous l'auvent de ma maison. En mai de l'année dernière, elles sont donc venues faire leur nid, mais elles sont reparties en juillet. Elles avaient abandonné leurs œufs. Et cette année, elles ne sont pas revenues. Il en est de même partout dans les environs. Qu'en pensez-vous ?

— On peut constater le même phénomène dans tout le Japon. Depuis deux ou trois ans, le nombre des oiseaux migrateurs qui venaient au Japon a beaucoup diminué. Les hirondelles étaient cent vingt fois moins nombreuses cette année par rapport à l'année dernière.

— Hum ! Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce l'annonce de *quelque chose* ?

— Je ne peux rien dire. Vraiment je ne peux rien dire. Moi-même, je fais tous mes efforts pour saisir ce *quelque chose*. Je conserve en moi une vague crainte, mais je ne peux rien définir de clair.

— J'ai compris. J'ai encore une question. Quel est le plus important pour un homme de science ?

— L'intuition, répondit Tadokoro subitement.

— Comment ? » Le vieux porta ses deux mains à ses oreilles. « Que dites-vous ?

— J'ai dit l'intuition, répéta clairement Tadokoro.

L'intuition, grande et percutante, est ce qu'il y a de plus important dans les sciences de la nature. L'homme qui n'a pas l'intuition ne peut jamais devenir un grand scientifique. Il ne peut pas non plus faire une grande découverte.

— D'accord. J'ai bien compris, acquiesça le vieux avec sérieux. Prenez congé maintenant. »

Une semaine passa. Un homme d'âge mûr, bronzé, vint au laboratoire de Tadokoro.

« J'ai appris que vous cherchiez un bathyscaphe. »

L'homme entra tout de suite dans le vif du sujet. « Que pensez-vous du *Kermadec* français ? Il peut plonger à plus de dix mille mètres.

— Que voulez-vous dire ? demanda Tadokoro. Je veux utiliser un engin japonais.

— Je ne parle pas de le louer, mais nous pourrions l'acheter et vous le prêter. Inutile de vous préoccuper des travaux de l'Océanisme mondial. Je vous en prie, éloignez-vous-en en petit à petit. Rendez-leur ce laboratoire. Je sais que l'Océanisme mondial n'est qu'une couverture de l'U.S. Navy afin de vous fournir des subsides. Nous prendrons tous vos frais de recherches à notre charge, autant que vous le voudrez.

Vous pourrez aussi choisir vos collaborateurs. Seulement, vous nous laisserez veiller au secret. Jusqu'à aujourd'hui, vous avez veillé à ne pas laisser échapper un secret *du Japon vers l'étranger*. Vous collaborerez avec nous afin de maintenir ce secret au Japon, n'est-ce pas ?

— C'est Yukinaga ! gémit Todokoro. Qui êtes-vous ? Quelle relation avez-vous avec lui ?

— M.Yukinaga collabore avec nous. Voici ma carte de visite.

— Bureau d'enquête du cabinet... » gémit Tadokoro. A ce moment-là, un jeune chercheur descendit bruyamment l'escalier en courant.

« Qu'est-ce que c'est ? Du calme ! fit Tadokoro, choqué.

— Ah... maître... » Il lui montra un morceau de papier. « Maintenant encore, en Kansai... »

A cette heure-là, Onodera se trouvait à Kyoto. Il était venu assister à la fête des morts en compagnie de ses camarades d'université. Des caractères figurés par des feux décoraient les collines environnant la ville envahie par une foule immense.

MM. Kimura, électronicien, Ueda, philosophe, et Nozaki, architecte, discutaient sur le caractère des Japonais qui conservent encore leurs anciennes coutumes. Nozaki voulut en profiter pour embrasser une danseuse traditionnelle assise à son côté, afin de montrer un exemple de ce conservatisme.

Onodera écoutait distraitement la conversation de ses camarades. Il avait pris trois semaines de vacances au lieu de deux, et il était allé assister aux funérailles de Go. On avait découvert son testament présumé, ce qui portait à conclure au suicide. Bien que rien ne parût l'indiquer, Onodera soupçonnait vaguement que Go avait découvert *quelque chose*.

(*Pourquoi* est-il mort ?) Les lettres de feu s'éteignaient peu à peu, éparses sur les collines, et c'était comme si l'âme de Go elle-même s'éteignait. (« Les Japonais conservent d'anciennes coutumes. » Est-ce vrai ? Ne disparaîtront-elles pas ? Par exemple, cette ville de Kyoto a survécu mille ans. Mais dans l'avenir ? Encore mille ans ?)

Une geisha lui servit de la bière.

Ito, un journaliste, tourna la tête vers Onodera : « Comment ? Tu ne bois pas ?

— Je bois... » Onodera prit le verre de bière.

« Tu ne veux pas te soûler ? demanda Ito à qui l'on venait d'apporter un service de saké. Tu penses à Go ?

— Oui.

— Moi aussi, je pensais à lui. J'ai une copie de son présumé testament dans ma poche. Tu ne trouves pas ça bizarre ?

— Quoi ?

— Je pense qu'il a été assassiné... Un suicide ?... Il n'était pas aussi faible. Je le connaissais bien depuis le lycée.

— Tué ? répliqua Onodera étonné. Pourquoi ?

— Rien d'autre qu'une histoire de pot-de-vin concernant le super-express. Il a découvert une négligence d'arpentage et des travaux de base. Alors un de ses supérieurs l'a tué, craignant qu'il ne fasse un rapport. Et il a camouflé son geste en suicide... Voilà mon idée. »

(Non ! pensa vaguement Onodera. Go n'a pu arriver aussi vite à une conclusion. De plus, pourquoi l'aurait-on tué, lui ?)

« Tu ne penses pas comme moi ? De retour à Tokyo, je vais poursuivre cette piste jusqu'au bout, dit Ito.

— Il me semble que les choses sont un peu différentes... murmura Onodera.

— Différentes ? Alors tu crois au suicide ?

— Non.

— Ni suicide ni assassinat... alors quoi ?

— Je crois à un *accident mortel*. » A présent Onodera comprenait bien. Il se souvenait nettement de la position du mort dont il avait entendu parler au moment de la cérémonie funéraire. Go était sorti soudain de l'hôtel à Hamamatsu, sans rien dire à personne, à 2 heures du matin, le 23 juillet. Un garçon de l'hôtel l'avait vu prendre un taxi. Le chauffeur, interrogé, avait déclaré l'avoir transporté jusqu'à un sentier près de Sakuma. Trois jours plus tard, son cadavre avait été découvert dans le fleuve Tenryu, sur son cours inférieur à quelques kilomètres du barrage Sakuma. On avait trouvé dans sa chambre d'hôtel ce qu'on avait appelé son « testament »...

Go avait l'habitude de réveiller son entourage, même au milieu de la nuit, lorsqu'il était saisi par une pensée. Une idée avait dû le tourmenter au cœur de la nuit. Il était parti pour la vérifier. Il avait dû arriver près de Sakuma à l'aurore. Il avait renvoyé le taxi. Il voulait voir quelque chose dans la vallée. Il avait glissé sur les herbes imprégnées de rosée. Il était tombé dans le fleuve...

Onodera croyait que c'était là la vérité. Alors, quel était ce *quelque chose* qui avait fait courir Go jusqu'à Sakuma au milieu de la nuit ?

La brise s'arrêta et soudain la température monta. « Monsieur Onodera, on vous appelle de Tokyo ! » cria une serveuse.

Il alla à la réception pour prendre la communication. « Monsieur Onodera ? C'est Yukinaga à l'appareil. Je voudrais vous voir d'urgence. Rentrez-vous à Tokyo demain ?

— Si c'est urgent, je prendrai le train demain matin. C'est à quel sujet ?

— Je vous le dirai quand vous serez là. Je compte sur votre collaboration. Il s'agit des travaux de M. Tadokoro... »

Juste à ce moment, la communication fut coupée à l'improviste.

« Allô ! Allô ! Allô ! Allô ! » cria Onodera dans l'appareil.

Il tituba comme s'il était ivre. Il entendit des danseuses hurler quelque part. Les portes coulissantes, ébranlées, faisaient grand bruit. Un grondement se fit entendre des profondeurs du sol. La maison entière commença à tourner. Les murs et les plafonds s'effondrèrent. Onodera, ne pouvant plus rester debout, s'aplatit sous une table robuste. (Ce séisme n'a pas comporté de petits tremblements annonciateurs, son épïcêtre est donc très proche de Kyoto. Combien de minutes cela va-t-il durer ?)

Malheureusement, ce « grand séisme de Kyoto » se produisit en pleine période de fête et une foule énorme se trouvait là. Le nombre des sinistrés épouvanta tout le monde : quatre mille deux cents personnes trouvèrent la mort et treize mille furent blessées.

Le gouvernement

Un jour de mars de l'année suivante, le bureau d'Interpol de Tokyo reçut un télex de son quartier général de Paris :

D. Martin, antiquaire belge, est parti le 20 à destination du Japon par le vol Sabena 301. C'est un membre important d'un réseau international de vol, trafic, contrefaçon et vente d'objets d'art volés. A surveiller attentivement.

Puis suivaient sa description, son curriculum vitae et des photos.

Le sous-directeur murmura : « D'après cette note, il semble important. Mais dans quel but vient-il au Japon ? »

Il demanda à Paris de lui envoyer de plus amples informations sur Martin et des policiers s'empressèrent de rejoindre l'aéroport de Tokyo. Mais ils ne purent découvrir D. Martin parmi les deux cent trente passagers du Boeing. Ils questionnèrent en hâte le bureau de la Sabena et obtinrent en réponse qu'il était descendu à Calcutta. Immédiatement, la police contacta l'aéroport d'Osaka où beaucoup d'avions arrivent en provenance du Sud de l'Asie.

« Connaissez-vous un certain Martin, antiquaire ? demanda le sous-directeur de la police au policier américain d'Interpol en mission au Japon juste à ce moment-là pour enquêter sur un criminel.

— Martin, antiquaire ? D. Martin, d'Anvers ? » L'Américain qui était à la fois journaliste et policier depuis dix ans resta surpris, les yeux tout ronds. « C'est une grosse légume ! Tout le monde le connaît dans le monde des arts. Qu'est-ce qui se passe à son sujet ?

— Le quartier général d'Interpol de Paris nous a avertis de son arrivée au Japon. »

L'Américain siffla. « Je suis très étonné. L'Extrême-Orient n'était pas son domaine jusqu'ici. Il faut le surveiller. Il ne se déplace que très rarement, mais quand il se dérange en personne dans un pays, il en repart avec plusieurs trésors nationaux. Est-ce la première fois qu'il vient au Japon ?

Le sous-directeur effrayé ordonna une surveillance plus stricte aux aéroports de Tokyo et d'Osaka.

Mais D. Martin avait déjà quitté l'aéroport d'Osaka avec un faux passeport. Une voiture le conduisit à Kobe, où un Japonais l'attendait dans un club situé au flanc du mont Rokko.

« J'ai bien reçu les Hogai et les Hiroshige, dit Martin en un anglais teinté d'un vague accent. Magnifiques ! J'ai demandé une expertise aux spécialistes.

Ils sont vrais.

— Je suis content qu'ils vous plaisent.

— Vraiment, c'est un cadeau ?

— Oui. Pour fêter notre première rencontre.

— Hum ! » Martin ne put deviner la véritable pensée de son interlocuteur. « Vous m'avez laissé entendre que vous pourriez me procurer en grande quantité des œuvres d'art du Japon...

— Oui. Je sais que vous ne vous intéressez qu'aux

œuvres d'art de premier ordre. Je crois que nous pourrions être dignes de vos choix.

— Ce sont des peintures ?

— De tout. Des peintures, des sculptures, des statues de Bouddha, des œuvres artisanales... »

Martin réfléchit un moment. Cette proposition était trop belle. N'y avait-il pas un piège ?

« Pour quand ?

— Je ne peux pas le dire exactement. Peut-être dans un an ou deux... Mais il est certain que nous pourrons nous les procurer. C'est pourquoi j'ai voulu entrer en contact avec vous dès maintenant. Je vous ai prié de vous déplacer vous-même, car il vaut mieux éviter les intermédiaires. Personne ne doit savoir qu'il s'agit de trésors nationaux. »

Qui est cet homme ? se demanda Martin en lui-même. Un Chinois de Hong-Kong le lui avait recommandé. Cet homme n'a pas l'allure d'un gangster. Est-il le patron ? Ou y a-t-il quelqu'un au-dessus de lui ?

« Quelle somme offrez-vous ?

— Cela dépendra des objets... répondit Martin. Par exemple, vingt-cinq pour cent du prix international ?

— Nous demandons le double. Nous nous chargeons également du transport au lieu sûr que vous nous indiquerez. Vous pourrez les revendre à de très riches collectionneurs bien plus cher que les prix internationaux. Ou bien vous pourrez les conserver pour vous-même. Ce ne sont pas des faux comme vous savez si bien en fabriquer, mais vraiment des originaux.

— Ordinairement, je n'ai pas l'habitude de traiter avec quelqu'un que je rencontre pour la première fois. Mais parfois je joue le jeu. Seulement, ne me contactez plus avant que vous ayez les objets.

— Bien. Alors, où et comment vous contacter ?

— A cette adresse à Bruxelles. Je vous enverrai mon code dès que vous me ferez signe.

— Parfait. Moi aussi je jouerai le jeu. » Le Japonais présenta un carnet de photos. « Regardez et choisissez au hasard... »

En l'ouvrant, Martin fronça les sourcils de stupéfaction.

« Un Sharaku ! murmura-t-il. Mais je ne peux pas croire...

— Regardez bien ! » Martin sortit une loupe de sa poche et examina attentivement la photo.

« Il me semble vrai, dit-il, intrigué. Mais ce tableau appartient au Musée national...

— Naturellement, nous l'avons remplacé par une copie. Pour le premier essai, nous le transporterons à Anvers. Quand vous le recevrez, effectuez le règlement en dollars dans une banque suisse.

— Mais comment pourrez-vous le sortir du Japon ?

— Il n'est pas grand. Ce n'est pas si difficile... Nous aurons l'appui d'un diplomate. »

Depuis le grand séisme de Kyoto du 16 août, Onodera avait disparu. Sa mère et sa société le recherchaient, mort ou vif, en usant de tous les moyens.

Un jour, le président de la Société d'exploitation des fonds marins reçut une lettre par avion en provenance de Naples. Elle était d'Onodera ! Il présentait sa démission.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? cria le président au directeur Yoshimura. On disait qu'il était mort à Kyoto, non ?

— Oui. Tous ses camarades qui étaient là-bas à ce moment-là sont morts...

— Pourquoi est-il parti en Europe sans rien nous dire ?

— Sa démission est vraiment un choc pour nous...

— Dans quel but est-il allé en Europe ? » Quelques jours plus tard, le directeur Yoshimura reçut des informations. Il se présenta devant le président.

« Je crois que j'ai compris le comportement d'Onodera. Nous avons appris qu'une société de sauvetage japonaise avait acheté le *Kermadec* à la Marine française.

— Quelle société ?

— C'est bizarre... une très petite firme de Kobe.

— Si elle est si petite, comment peut-elle l'avoir acheté si cher ? Où s'est-elle procuré les fonds ?

— On cherche en ce moment... Et cette société nous a enlevé Onodera, envoyé en Europe pour recevoir le *Kermadec* à Naples... »

Le directeur de la section d'information entra dans le bureau.

« Cette petite firme de Kobe a été fondée avec un capital de vingt millions de yen... »

— Qui les lui a fournis ?

— Quelques banques... De plus, il semble que le département de la Défense soit derrière.

— Le département de la Défense ? répéta le président. La Marine ?

— Oui. Je suppose qu'en réalité le département de la Défense voulait acquérir lui-même le *Kermadec*. Mais il veut absolument garder le secret. Donc il fournit des fonds à cette petite société presque en faillite pour acheter le *Kermadec*.

— D'accord. Mais quel but le ministère de la Défense vise-t-il ? Pourquoi ne loue-t-il pas directement lui-même à l'étranger ? Quelles recherches veut-il faire si vite ? »

Le directeur Yoshimura poursuivit son enquête à ce sujet. Mais elle se termina très vite en queue de poisson. La piste se perdit dans l'ombre du « secret militaire ».

Le projet de Tadokoro fut appelé « Plan D » et il s'entoura de MM. Yukinaga, Nakata, Yamasaki, Kunieda et Yasukawa comme collaborateurs. Selon ses prévisions, ce *quelque chose* pouvait avoir lieu *grosso modo* dans cinquante ans au maximum ou dans deux ans au minimum. Les données qu'il avait pu recueillir étaient encore limitées et ses calculs incertains, mais son intuition était très aiguë. Aussi le délai de deux ans était-il absolument terrifiant. La probabilité de déclenchement de la catastrophe au Japon n'était que d'un ou deux pour cent pour le moment, mais il fallait prévoir le pire afin de mieux faire face à l'avenir. Le premier travail du groupe consistait donc à vite étudier les données recueillies par Tadokoro et à établir plus précisément la *date* probable de cette catastrophe.

Le Plan D devait être exécuté dans le secret le plus absolu. En dehors du Premier ministre, seuls trois secrétaires d'Etat avaient connaissance du Plan D : le secrétaire d'Etat attaché au cabinet du Premier ministre, le secrétaire d'Etat attaché au conseil et le secrétaire d'Etat à la Défense. Plus tard, le plan serait soumis au contrôle du département de la Défense, car lui seul peut bien garder un secret et mobiliser un grand nombre de machines et de personnes. Mais le département de la Défense lui-même a aussi ses limites : s'il en faisait trop, l'armée américaine flairerait l'existence du Plan. Au début, le budget serait discrètement attribué par le bureau d'enquête du cabinet, le bureau du Premier ministre et le département de la Défense. Mais si dans l'avenir le budget devait aller en s'amplifiant pour atteindre un milliard, comment pourrait-on le cacher aux yeux des politiciens et des journalistes ?

« J'ai appris que le vieux Watari avait vendu une partie de sa collection de peintures, dit Kunieda à Yukinaga.

— Est-ce là l'origine d'une partie de nos fonds ?

— Je suppose. On dit qu'il possède des tableaux dignes des plus grands musées. »

Le vieil homme était de la même province que

Kunieda, qui avait obtenu son poste au bureau du Premier ministre grâce à lui. Kunieda avait présenté Yukinaga au vieillard. Et celui-ci avait obligé Yukinaga à lui obtenir un entretien avec Tadokoro. Si le vieil homme n'avait pas senti quelque chose dans les paroles de Tadokoro au *Palace Hotel*, le Plan D n'aurait pas démarré.

Un centenaire vivant en ermite pouvait encore influencer le milieu politique ! Yukinaga en avait été très surpris. Il avait vu de ses propres yeux Watari appeler le Premier ministre à son domicile et lui faire décider sur-le-champ l'exécution du Plan D. Des gardes du corps protégeaient le vieillard et une belle fille vivait auprès de lui. C'était un monde fabuleux, incompréhensible pour Yukinaga.

« Il est possible, dit Kunieda, que le vieux ait une idée personnelle en dehors de notre plan.

— Qui est-il donc ? demanda Yukinaga.

— Je ne sais pas grand-chose de lui. Plusieurs livres ont déjà été écrits sur lui. Il a toujours été derrière des politiques et des financiers. Il a cessé toute activité à l'âge de quatre-vingts ans. Le Premier ministre le connaît depuis le début de sa carrière politique. C'est pourquoi il s'incline très bas devant lui.

— Et lorsque votre vie a duré un siècle, que peuton souhaiter ? Que peuvent être ses desseins ?

— Je ne sais pas. Mais il est certain que grâce à son pouvoir, le Plan D est en marche. » Sur ce, Kunieda sortit.

Demeuré seul dans son bureau, Yukinaga était plongé dans ses pensées. (Un centenaire détient les ficelles du monde politique ! Un Premier ministre est venu chercher ses conseils. Mais moi, je vis en dehors de la politique. Je la trouve sale, mais aujourd'hui, je suis dans le bain. Je touche au plus haut secret d'Etat. Je n'aime pas les affaires humaines tumultueuses.

C'est pourquoi j'ai choisi les sciences naturelles. Que deviendrai-je plus tard ?)

« Sortons du Japon ! »... A la fin de septembre, cette phrase commença à circuler à la Diète, puis dans les milieux financiers et journalistiques.

Qui avait prononcé cette phrase en premier ? Un reporter curieux fit des recherches qui aboutirent au Premier ministre.

Les journalistes interrogèrent le ministre de l'Information sur les intentions du Premier ministre en prononçant cette phrase. Le ministre de l'Information expliqua dans les grandes lignes la pensée du Premier ministre :

« Avant la guerre, il y avait au Japon la vie publique et la vie familiale. Lorsqu'un homme élevé au sein de sa famille atteignait l'âge adulte, il se formait au contact de la société. Mais après la guerre la situation a changé. La société elle-même est devenue comme une famille, le but est devenu son chez-soi. L'homme s'est dévirilisé et il est devenu inconsistant. Dans cette société du chez-soi, il est naturel que la femme occupe la place principale. Et il ne reste plus à l'homme que le *monde* pour se former. Sortons du Japon ! Pour la santé de la race japonaise, il est nécessaire que l'homme se revirilise au contact de l'étranger, et abandonne les affaires intérieures aux femmes et aux vieillards ! »

Un journaliste lui demanda : « Donc votre nouvelle politique est en faveur des jeunes ? »

— Vous pouvez l'interpréter comme vous voulez.

Je n'en limite pas la signification. En tout cas, pour l'économie et la société japonaises, il faut aller travailler à l'étranger à l'avenir. Se limiter au Japon conduirait à l'intoxication.

— Mais les exportations japonaises sont considérées comme des invasions par l'étranger. Elles nous sont reprochées. On ne peut pas trouver autant de place libre dans le monde que vous le prétendez...

— Alors, allons sur d'autres planètes... » Le ministre de l'Information fit rire tous les journalistes.

« Ça marche ! » Nakata rit à son tour en lisant le texte prêt à l'impression de l'entretien du ministre de l'Information avec les journalistes.

« Est-ce encore un de vos plans ? demanda Yasukawa.

— Non. Ce n'est pas de moi. C'est à la fois une idée de politicien et de fonctionnaire.

— Mais avez-vous lu ceci ? Quelqu'un peut arriver à le dévoiler... » Kunieda indiquait du doigt un coin du journal. On pouvait y lire une chanson.

Si tu y vas,

J'y vais aussi.

J'en ai assez

Du Japon branlant.

C'était une parodie d'une chanson à la mode cinquante ans plus tôt, lorsque les Japonais étaient affreusement attirés par le continent. Le texte original était « du Japon *étroit* » qu'on avait changé en « *branlant* ».

C'était amusant !

Nakata se mit à rire. « Faire la relation entre "Sortons du Japon" et les séismes. Quelle sagacité !

— Aujourd'hui le Premier ministre réunit les ministres de l'Economie, murmura Kunieda. Aprèsdemain, le comité des Finances se réunira. Le plan des investissements outre-mer sera établi...

— C'est une bonne idée qui ne peut sûrement pas échouer. Seulement, si nous y mettons trop de hâte, les

étrangers vont se demander ce que cela cache. Il est difficile de faire face aux deux, dit Nakata.

— De toute façon, il n'est pas mauvais d'investir à l'étranger. Les circonstances vont contraindre les Japonais à s'internationaliser à grande échelle. Ainsi du malheur naîtra le bonheur », dit Yasukawa.

A ce moment-là, tous ressentirent un petit tremblement de terre. Yamasaki entra dans le bureau en disant : « Les monts Aso et Kirishima de l'île de Kyushu viennent d'entrer en éruption. Je l'ai vu tout à l'heure à la télévision. Un grand séisme a attaqué Komoro. Tous les lieux touristiques du Japon seront bientôt fermés... Des entreprises, petites et moyennes, vont être en faillite...

— Comment cela a-t-il marché au département de la Défense ? demanda Kunieda.

— Le secrétaire d'Etat a obtenu à grand-peine l'accord des états-majors. Ceux-ci considèrent cette opération comme un non-sens. Evacuer *tous* les Japonais est une opération impossible, une nécessité improbable. Selon eux, l'étude d'une telle opération est complètement inutile. Leur jugement était juste de la part de militaires. Le secrétaire d'Etat à la Défense se trouvait donc dans une impasse. A ce moment-là, quelque chose est venu à l'esprit du chef des états-majors. Il a crié : « J'ai compris. D'accord ! Je vais donner des ordres ! » Alors le secrétaire d'Etat s'est senti vraiment soulagé.

— A-t-il vraiment compris ? demanda Kunieda.

— Je ne crois pas. Simplement, il a senti quelque chose... Ainsi le Plan d'opération D-2 sera établi en très grand secret.

— Quelle situation imagine-t-on ? demanda Yukinaga.

— Bombardement par bombes H ! C'est anachronique. Mais même s'ils comprennent vaguement, ils ne diront rien... »

La porte s'ouvrit bruyamment et Tadokoro fonça dans la pièce comme un tank.

« Où est le *Kermadec* ? Il n'est pas encore arrivé ?

— Ne vous inquiétez pas ! Il a déjà dépassé Okinawa et arrivera demain à Moji, dit Nakata en agitant le télégramme envoyé par Onodera.

— A Moji ? » Tadokoro écarquilla les yeux en rougissant. « Pourquoi y passe-t-il ? Nos recherches concernent la fosse du Japon ! Moji est situé à l'extrémité ouest du Japon. Nous perdrons deux jours pour que le *Kermadec* arrive de là-bas.

— Pour éviter les regards indiscrets, dit Nakata.

S'il arrivait à Kobe ou Yokohama, les journalistes s'exciteraient. Tandis que des nouvelles en provenance de Moji n'ont qu'une valeur locale.

— Il faut se dépêcher. Je viens de recevoir la nouvelle de la submersion d'une partie de la côte du Rikuchu à la vitesse de cinq millimètres par jour. De toutes les côtes du Hondo, c'est la plus proche de la fosse du Japon. Combien de jours faut-il pour installer des appareils d'observation ?

— Même en allant très vite, il faut compter une semaine à dix jours.

— Dix jours ! » Tadokoro gémit comme une bête.

« Merde ! Pendant ce temps-là, le sous-sol de l'archipel du Japon se modifie sans cesse. Je veux saisir ce changement le plus tôt possible. Si notre Plan D-1 n'est pas prêt, que va-t-on devenir ?

— Nous avons les mêmes craintes, dit Kunieda.

Mais nous ne pouvons rien faire contre le temps.

— Monsieur Nakata, intervint Tadokoro, je vais aussi à Moji. D'accord ?

— Mais, maître... » Nakata arrondit les yeux.

« Même si vous venez...

— Je veux voir encore une fois la situation à l'ouest du Japon. La zone volcanique Aso-Kirishima m'inquiète.

— Bon ! Prenez un avion de la Marine. Le Plan D-2 sera bientôt mis en route. Alors la Marine nous prêtera des hélicoptères et des avions. »

Tadokoro ne cacha pas sa joie.

« Monsieur Tadokoro, ajouta Nakata, j'ai une nouvelle inquiétante : des sismologues, des physiciens du globe et des météorologues du ministère de l'Education nationale commencent à étudier la modification de l'écorce terrestre de l'archipel du Japon avec l'approbation des députés.

— Le président de l'Institut japonais *le* sait, ajouta Kunieda. Si le problème s'élargit, l'Institut s'en chargera aussi.

— De plus, les chimistes et les physiciens du globe, les géologues et sismologues peuvent s'en apercevoir de leur côté, dit Yukinaga.

— C'est naturel. C'est ça la science. Même si l'on garde bien un secret, *quelqu'un* s'en aperçoit. Non seulement les Japonais, mais des scientifiques étrangers peuvent s'en apercevoir. Aujourd'hui, on ne peut garder un secret scientifique, dit Tadokoro.

— Notre seul avantage réside dans leur manque de pouvoir. Nous atteindrons le but avant eux, dit Nakata.

— Nous pouvons aussi leur mettre des entraves.

Nous usons de tous les moyens pour retarder leur information, dit Yamasaki.

— Si nous réussissons, ce sera très bien. Mais si ça ne marche pas, la situation se retournera contre nous, dit Kunieda.

— Je ferai de mon mieux... Mais d'abord, il faut mener une enquête, dit Yamasaki.

— Une autre personne... Il faut absolument une personne de plus dans notre groupe, dit Nakata.

— Qui ? demanda Kunieda.

— Un journaliste scientifique.

— Impossible ! cria Yamasaki. Ce serait dangereux. Introduire un journaliste !...

— Mais un journaliste nous serait très utile. Il pourrait rassembler des informations sur les milieux scientifique et politique, à partir desquelles il pourrait déduire jusqu'à quel point on connaît ce qui menace le Japon. Il nous faut quelqu'un qui n'ait pas de vie privée ni de projet personnel dont il dépende, dit Nakata.

— Je connais M. Hozumi. Il a moins de quarante ans, dit Yukinaga.

— Hozumi ? Moi aussi, je le connais. D'accord. Il gardera bien le secret. Il est connu dans le monde entier. Nous allons le persuader, dit Nakata.

— Peut-on vraiment avoir confiance en lui ? demanda encore Yamasaki soupçonneux.

— Agissons. Yukinaga et moi-même, nous nous chargeons de lui parler. Si quelque scientifique découvre la chose seul, il faudra l'introduire de force dans notre groupe.

— Ça va coûter de plus en plus cher, dit Yamasaki inquiet.

— Notre chef lance un cri d'alarme. Nos travaux sont très secrets. Si nous dévorons trop de budget, les gens s'interrogeront, dit Yukinaga.

— Tôt ou tard, il faudra que nous rencontrions le Premier ministre. A ce moment-là vous m'aidez », dit

Kunieda résolument.

Tadokoro était parti. Yukinaga prit une revue dont un article avait servi de base au Premier ministre pour son allocution.

« Cet article est bien écrit. Les politiciens sont intelligents. Ils procèdent étape par étape. Ce n'est pas vous qui avez écrit cet article ?

— Non ! Je n'ai pas le temps. Ils sont perspicaces, fit Nakata en riant.

— Alors qui a écrit cet article ?

— Un jeune socialiste. Je ne le connais pas bien. » En lisant l'article, Yukinaga pensa : Tôt ou tard, nous aurons besoin des socialistes... Quand ?

Dans un restaurant du quartier Akasaka de Tokyo, le Premier ministre parla au secrétaire d'Etat du Plan de l'Economie et au ministre du Commerce et de l'Industrie.

« Nous bavardons tranquillement aujourd'hui...

Que prévoyez-vous pour l'exportation des capitaux japonais à l'étranger ? »

Le ministre et le secrétaire d'Etat exprimèrent chacun leur pessimisme.

Le Premier ministre : « Pour parler franchement, nous en sommes au moment où les Japonais doivent sortir du Japon. Nous pouvons même négliger les affaires intérieures. Nous ne devons pas nous enfermer dans nos îles. A l'avenir nous devons vivre *éparpillés dans le monde entier*. L'Etat doit prendre l'initiative de l'implantation à l'étranger des entreprises et des investissements. Dans ce but, nous devons même sacrifier l'intérieur.

— Oui. L'internationalisation de la société japonaise est inévitable, acquiesça le secrétaire d'Etat. Les techniques et les moyens de transport et de communication se développeront encore davantage. La situation va évoluer d'elle-même, comme vous dites. Nous devons changer la direction de l'industrie petit à petit...

— Non. Ce n'est pas ce que je pense, insista le Premier ministre d'un ton ardent. Si on attendait l'évolution de la situation, il serait déjà trop tard. Il faut prévoir les tendances et prendre des mesures efficaces, c'est ça la politique. L'homme d'Etat a la responsabilité de maintenir le pays sur son cap et de tenir le gouvernail à court terme, mais ce n'est pas suffisant. Il faut prendre des responsabilités pour *l'avenir de la race japonaise* dans la perspective de la longue échéance des siècles. Je crois plutôt que le devoir de l'homme politique consiste à prendre ce genre de grandes décisions... »

Le secrétaire d'Etat, un peu étonné, fixa des yeux le Premier ministre. (Il est changé. Il a *soudain* changé. Il n'avait aucune pensée positive sur la politique. Quel événement a pesé sur lui ? Quelle influence peut avoir *le vieillard* ? Ou quelqu'un d'autre ? C'est un homme normal et sans idées préconçues. Il a réussi grâce à ses mesures prudentes, sans toutefois s'opposer aux changements rapides et complexes de la société. Il a toujours été circonspect, veillé à l'équilibre des forces, n'a jamais commis d'erreurs absurdes, et s'est toujours montré modéré, surtout en paroles. Or, maintenant il prône lui-même une politique plus positive. Il semble le vouloir vraiment. Que signifie ce changement ? Qu'est-ce qui le pousse ?)

« Mais, dit le ministre du Commerce et de l'Industrie en baissant la tête, à notre époque, tout est très difficile. Les progrès techniques et les changements sociaux sont trop rapides. On ne peut prévoir quels changements de situation se produiront dans dix ou vingt ans.

— Alors, *a fortiori*, ce que je préconise est nécessaire, n'est-ce pas ?

— Naturellement, mais vous prétendez qu'il faut se tourner vers l'extérieur plutôt que pousser le développement intérieur. Je pense qu'il est encore trop tôt. Aujourd'hui, c'est le moment de freiner l'investissement extérieur, libre autrefois, et de voir sans bouger ce que d'autres pays font.

— Ce que je dis n'est pas contradictoire, dit le Premier ministre aussi calme que d'habitude. Le Japon, son peuple et ses entreprises, doivent avancer sur le chemin de la vie en harmonie avec tous les pays, toutes les races et toutes les cultures. Ne pensez-vous pas qu'il vaut mieux étudier la possibilité d'une implantation extérieure sans friction ? Qu'en pensez-vous ?

— Je vais essayer, dit le secrétaire d'Etat. Je trouve cela intéressant. »

(Il songea : Il faut donner une base chiffrée au plan du Premier ministre. Je ne comprends pas ses intentions, mais il est très sérieux. Pourquoi ?)

« Je vais donner des ordres pour la formation d'une équipe qui se consacrera à cette recherche, conclut le secrétaire d'Etat. *De toute urgence...*

— Je vous remercie beaucoup. » Le secrétaire général du parti entra et demanda à brûle-pourpoint : « J'ai appris que vous alliez partir en voyage à l'étranger aussitôt après la session de novembre de l'Assemblée nationale. Etes-vous tellement pressé ?

— Oui. Si possible... Je vais rencontrer des chefs d'Etat et de gouvernement pour parler avec eux de l'avenir du monde et du Japon. Je vole. Nous sommes à l'époque des supersoniques.

— Ne pourriez-vous partir après les élections d'avril prochain ? Nous aurons des difficultés au moment des élections. Alors que nous n'avons aucun problème avec l'étranger. Inutile de tellement vous presser.

— Je ne ferai qu'un simple aller et retour. Le voyage sera très court.

— Depuis quelque temps, vous êtes très attiré par l'étranger, dit le ministre du Commerce et de l'Industrie.

— Bah... Ma fille cadette vient de partir en Europe pour ses études. Ainsi tous mes enfants sont sortis du Japon. Maintenant, c'est à mon tour. »

Tout le monde rit, mais le secrétaire d'Etat perçut dans le rire du Premier ministre une inquiétude profonde.

Pendant l'été, séismes et éruptions volcaniques se succédèrent au Japon, mais par contre les dégâts causés par les typhons et les inondations furent heureusement peu nombreux. Octobre vint. On parlait déjà moins de sinistres et l'intérêt public se reporta sur les sports, la mode, la danse et les chansons, les troubles en Afrique centrale, les nouvelles tendances de la Chine communiste, les coups d'Etat en Amérique latine, etc.

Pour ce qui concernait le Japon lui-même, les pots-de-vin reçus par de hauts fonctionnaires et la drogue qui envahissait de plus en plus le milieu des jeunes captaient l'attention du public.

On s'était déjà accoutumé aux secousses sismiques qui avaient lieu des centaines de fois par jour dans le Japon tout entier. L'automne est la saison touristique.

De nombreux groupes quittaient le Japon ou y arrivaient comme les années précédentes. Les temples, les sanctuaires, les châteaux, les sources thermales étaient comblés de visiteurs comme tous les ans. Tout se passait normalement au Japon. *Même la nature...*

Onodera était sorti miraculeusement sain et sauf du grand séisme de Kyoto. Il avait téléphoné tout de suite à Tokyo. Nakata lui avait demandé de partir immédiatement pour l'Europe afin d'y acheter le *Kermadec*. Il s'était envolé sans même prendre le temps d'avertir sa famille. Il était revenu avec le *Kermadec* et avait effectué plusieurs essais.

Ensuite, il retourna à Tokyo afin de voir où en étaient les travaux de Nakata, de Yukinaga et des autres. Ils travaillaient beaucoup plus rapidement que des employés de sociétés ordinaires, mais leur besogne ne diminuait pas du tout, tant les problèmes à résoudre étaient inépuisables !

Onodera resta bouche bée à les regarder. (C'est une histoire de fous ! Pensez-ils réellement qu'il leur est possible de liquider ces énormes questions avec si peu de chercheurs ?)

« Les chercheurs en géodésie et en météorologie commencent à bouger, dit Yukinaga. Dépêchons-nous ! Depuis le troisième U.M.P. (*Upper Mantle Project*), ils ont énormément élargi le réseau d'observations. De nombreuses universités et laboratoires collaborent avec eux. Une fois qu'ils auront réuni tout ce qui concerne les mouvements extraordinaires de l'écorce terrestre de l'archipel du Japon, ils décèleront notre secret.

— Ça ne fait rien, dit Nakata en riant. Nous avons le journaliste Hozumi, et le président de l'Institut nous fera part de leurs données. C'est-à-dire qu'ils nous aident sans le savoir. De plus, le fond de la mer est leur point faible. Dans ce domaine, nous sommes plus avancés qu'eux.

— Bon, bon... J'ai encore un souci. Une partie de l'I.U.G.C. (*International Union Geodesy Geophysics*) commence à s'intéresser étrangement aux mouvements récents de l'écorce terrestre de l'archipel. Si tous les scientifiques du monde entier commencent à fixer leurs yeux sur le Japon... dit Yukinaga.

— Yukinaga ! Nous ne pouvons compter que sur le temps, dit Nakata en frappant son épaule. Si ce n'est que l'I.U.G.C., ça va encore. Mais si de grandes entreprises ou armées étrangères s'y intéressent, ça deviendra plus compliqué. Mais je crois que nous avons encore le temps. De combien d'années, combien de mois, combien de semaines, combien de jours, combien d'heures... combien de minutes et de secondes pourrons-nous les devancer ? C'est là toute la question.

— J'ai encore un autre souci, dit Kunieda. L'Océanisme mondial consacre tous ses efforts à rechercher l'adresse de M. Tadokoro. Il leur a bien présenté un rapport, son contrat est rempli, mais il a encore

différentes choses à faire pour eux... Ils sont fâchés contre M. Tadokoro qui a manqué à ses obligations et à la politesse.

— Yukinaga et moi-même avons tous deux manqué

à nos obligations et à la politesse, dit Nakata. De ce point de vue, M. Onodera a été le premier. Il a disparu de sa société depuis le tremblement de terre de Kyoto... »

En y pensant, Onodera avait la nausée. Ses chefs devaient être certainement fâchés.

« Nos travaux ne finiront jamais. A partir de demain, nous commencerons les recherches en mer ou plutôt au fond de la mer. Dormons bien cette nuit. Alors... monsieur Onodera... allons boire quelque chose. Vous ne pourrez pas retourner à Tokyo pendant quelque temps, dit Nakata en repoussant ses dossiers et en bâillant.

— Très bien. » Onodera se leva en regardant sa montre. « J'ai une ou deux heures. »

Tous les cinq se dirigèrent vers le bar au dernier étage du gratte-ciel.

« Maintenant trinquons à l'expédition de demain, entama Kunieda.

— L'expédition... c'est un peu exagéré... Faisons un vœu pour la réussite de nos recherches, dit en riant Onodera.

— Je bois à votre bonne santé et au succès du *Kermadec*, dit Yukinaga.

— Et, termina Nakata, à l'avenir du Japon. » Pendant que les autres bavardaient à voix basse,

Onodera restait plongé dans ses réflexions. (Un jour, ce Tokyo aux douze millions d'habitants et l'archipel du Japon qui le supporte pourraient... Oh non... Peut-on le croire ? Impossible à imaginer... Si *cela* arrivait vraiment, comme Tadokoro le craint, que deviendraient les rêves et les espoirs de ces habitants ? Bâtir une maison... élever des enfants... aller à l'université... voyager à l'étranger... devenir chanteuse ou artiste... la pêche... le golf... Amusez-vous bien maintenant ! Vous tous ! Tous vos instants sont infiniment précieux. Amusez-vous bien maintenant. Demain, vous ne le pourrez plus...) Le cœur d'Onodera était plein de prière.

« Allons-nous-en, dit Nakata en jetant un coup d'œil vers la pendule. Dormons tous bien ce soir. »

A la caisse, une fille, petite et mince, s'exclama en voyant Onodera :

« Tiens ! Vous... je crois... monsieur Ono... — Ah !... » Enfin Onodera était parvenu à l'identifier.
« Vous vous appelez Mako, n'est-ce pas ?

— Vous vous souvenez de moi. Merci, monsieur Onoda... non... monsieur Onodera.

— Votre bar s'appelle *Miruto*...

— Vous ne venez plus. Reviendrez-vous un jour ? M. Yoshimura m'a dit que vous aviez démissionné de votre société. Est-ce vrai ? »

Onodera acquiesça, l'air quelque peu sombre.

« Alors... viendrez-vous ? Téléphonez-moi...

N'oubliez pas...

— Jolie fille ! le taquina Kunieda. Est-elle hôtesse ?

— Oui. Elle nous a vus... Pas de chance... Dois-je lui demander le secret absolu ?

— Ça ne fait rien. Il me semble qu'elle ne se doute de rien. Alors, à demain sur la mer... non... au fond de la mer », dit Nakata.

Onodera retourna vers son immeuble. Il prit l'ascenseur et arriva devant la porte de son appartement. Il sentit la présence de quelqu'un chez lui. Sa serrure était endommagée. Sans réfléchir plus avant, il fonça à

l'intérieur. Toutes les pièces étaient brillamment illuminées et des garçons et des filles s'embrassaient, enlacés, à moitié nus, sur le parquet.

« Qui êtes-vous ? » Il reçut un coup sur la nuque. Il perdit conscience quelque temps. Quant il revint à lui, il s'aperçut que ses bras et ses jambes étaient ligotés. Mais les liens étaient lâches.

Le studio était occupé par cinq jeunes garçons et filles. Ils étaient très sales et les deux filles portaient l'une un jean trop étroit, l'autre seulement une combinaison. Elle n'avait même pas de culotte. Ils piaillaient, riaient, jouaient de la guitare et mangeaient avec les mains de la viande extraite d'une boîte de conserve et éparpillée sur le lit. Les filles tentaient d'exciter l'un des garçons.

C'étaient des *dopies* ! Ils étaient complètement drogués. Ils volaient des voitures et squattaient les domiciles vides. Même si la police parvenait à en arrêter, ils étaient relâchés sous prétexte de leur état pathologique.

Maintenant ils occupaient son studio et l'avaient complètement ravagé. La stéréo était cassée, la platine en morceaux, le lit fendu, le poste de télévision renversé, le réfrigérateur vidé et le tapis souillé par les vomissures.

Malgré tout ce qu'il venait de voir, la colère ne montait pas en Onodera. C'était bizarre. Au fur et à mesure qu'il bougeait les mains, les nœuds se détachaient très vite. Puis il se mit lentement à libérer ses chevilles. Ils le regardaient, hébétés, sans faire le moindre geste.

« Tant pis ! s'écria la fille en combinaison. Il s'est détaché ! »

Il se leva doucement. L'homme à la guitare fonça sur lui. Onodera lui arracha son instrument avec lequel il le frappa si fort à la tête que la caisse s'enfonça jusqu'au cou. C'était vraiment comme dans un film burlesque. Il ne lui fallut pas plus d'une minute pour mettre K.O. les deux autres. Il gifla et envoya dinguer à l'autre bout de la pièce les filles qui s'étaient jetées sur lui en hurlant et avaient tenté de le mordre.

« Si vous empruntez les appartements des autres, laissez-les propres au moins ! Nettoyez ! Je vais vous montrer comment faire. »

Il saisit un garçon par la peau du cou et lui frotta le visage dans le contenu de la boîte de conserve répandu sur le lit et les vomissures sur le parquet. Il en fit autant non seulement pour chacun des garçons, mais aussi pour chacune des filles.

« Mange ! Lèche ! Tes semblables procèdent souvent à ce genre de rite ! »

Il les chassa de chez lui. « Je ne dirai rien à la police. Allez-vous-en !... »

Il ferma la porte et, en soupirant, promena ses regards dans le studio. Il faudrait qu'il demande à la femme de ménage de bien nettoyer. Il tria son courrier. Son ami Yuki avait laissé des messages. Il avait dû venir plusieurs fois. Mais Onodera jeta toutes les lettres et les messages dans la poubelle. Le téléphone avait enregistré des appels de sa société, mais le deuxième était d'une femme.

C'était de Reiko !

Elle lui disait : « Je suis à Tokyo. A cette occasion je te téléphone. Mon père est mort juste après le tremblement de terre. La cérémonie funèbre terminée, j'irai en Europe, sûrement durant la seconde quinzaine de septembre. Si tu écoutes ce message avant mon départ, téléphone-moi à Hayama... Je voudrais bien coucher encore une fois avec toi. Au revoir ! »

Il lui sembla que la porte s'était ouverte. Il tourna la tête et découvrit la fille en combinaison dont les joues et le menton étaient encore souillés.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Euh... j'ai oublié mes chaussures. » Il les trouva sous le lit et les lui donna.

« Merci.

— Attendez... » appela-t-il. La fille, effrayée, tourna la tête vers lui. « Lavez-vous la figure. »

Elle hésitait à la porte. Il lui saisit le bras, l'amena jusqu'au lavabo et fit couler l'eau. Alors, elle se lava en pleurnichant. Sur le seuil, il lui mit dans la main tout l'argent qu'il avait en poche.

« Amuse-toi bien avec ça, mais n'emmerde pas les gens ! »

Il sortit, une valise à la main. La terre trembla, l'immeuble fut secoué, le courant électrique coupé, et il entendit quelque part des vitres se briser. (C'est un fort séisme ! se dit-il.) La terre continua de trembler plusieurs fois comme si elle voulait faire tomber l'obscurité elle-même.

Le *Kermadec* plongea une vingtaine de fois en deux semaines au fond de la fosse du Japon. Onodera était extrêmement fatigué : pâle, le teint blafard, les yeux injectés de sang, les joues amaigries, barbu, il avait mal dans toutes les articulations et ne pouvait plus dormir.

Yukinaga se faisait du souci pour sa santé : « Attention à vous. Nous pourrions remplacer les autres, mais vous, vous êtes unique. »

Cependant, résistant à la fatigue, Onodera continuait de travailler sur deux mille kilomètres, du sud au nord et du nord au sud de la fosse du Japon.

Quelquefois, Yukinaga était intrigué. (Dans quel travail nous sommes-nous engagés ! Des puces s'accrochant au ventre d'un géant.)

Plus le travail avançait, plus le visage de Tadokoro se plombait et il était devenu hirsute. Seuls ses yeux brillaient.

Le dix-septième jour, le *Kermadec* tomba en panne.

Tadokoro s'enferma dans le carré des officiers subalternes pour étudier la masse de données. Onodera se consacra entièrement à la réparation du *Kermadec* tout en luttant contre la fatigue physique.

Deux jours plus tard, le navire-atelier *Yoshino* rejoignit le *Kermadec*. Nakata et Kunieda étaient à bord. Yamasaki devait arriver sans délai par avion.

« Il me semble que vous êtes loin de l'ambiance d'un dîner d'accueil, dit Nakata à Tadokoro. Qu'allez-vous faire ? Une conférence ?

— Naturellement ! Je vais saluer le commandant du *Yoshino*. Ensuite la réunion aura lieu immédiatement. »

Vingt minutes plus tard, les chercheurs se rassemblaient au bureau de commandement. Les murs étaient couverts de toutes sortes de cartes de l'archipel du Japon et de la région. Les ordinateurs et les hologrammes étaient prêts à projeter les toutes nouvelles données.

Tadokoro s'assit au coin du bureau. Les coudes sur les genoux, il soutenait sa tête et demeurait perdu dans ses pensées. Son visage barbu était plein d'amertume et il transpirait.

« Monsieur Tadokoro, entama Nakata, excepté M. Yamasaki, tous les membres du Plan D-1 sont présents. Je vous prie de nous expliquer encore une fois le but du Plan et vos idées générales.

— Monsieur Tadokoro... » Yukinaga s'était approché de lui et avait posé la main sur son épaule. « Etes-vous souffrant ? »

Tadokoro trembla violemment comme s'il était électrocuté et sursauta.

« Ah... » Tadokoro expira fort. « Ah oui... » Il s'approcha du tableau et les pria de s'asseoir. En voyant son visage, Yukinaga fut profondément ému. (Ce qu'il a vieilli en deux ou trois mois ! Comme s'il avait pris dix ans d'un seul coup !) Ses cheveux avaient blanchi, son visage avait perdu toute vitalité. Il était ridé profondément, ses yeux étaient rougis et son expression reflétait une extrême fatigue.

« Le Plan D Tadokoro commença d'une voix monocorde consiste en la recherche de l'éventualité d'une grande modification géologique de l'archipel du Japon. A la suite de mes recherches et enquêtes, cette éventualité a pris vaguement forme dans ma tête. »

Il s'interrompit, baissa les yeux et reprit son souffle.

« Il s'agit d'une si grande modification que l'archipel du Japon pourrait être anéanti... »

Un vent glacial passa sur le cœur des chercheurs. « Le Plan D se divise pour le moment en deux parties : D-1 et D-2. Au fur et à mesure, d'autres sections seront ajoutées. D-2 concerne l'évacuation des Japonais et de leurs biens hors de l'archipel. D-1 représente nos recherches... »

Puis Tadokoro expliqua longuement pour les non-spécialistes la constitution interne du globe terrestre : le noyau, la constitution du manteau, la discontinuité de Mohorovicic, les courants de convection dans le manteau, l'écorce, le manteau supérieur, les théories de Wegener, de Runcorn et de Wilson sur l'océan Atlantique...

Il basa ensuite ses explications sur la carte des reliefs du Pacifique. Il évoqua la bathymétrie, les fosses, les dorsales, les plaques crustales, les rides volcaniques, les précipitations annuelles, la répartition des sédiments, les courants de surface, les marées, les tsunamis, les typhons...

Il montra encore cinq images prouvant l'analogie entre le comportement des masses atmosphériques et les courants de convection dans le manteau.

« Or, sur la base de ces connaissances, je vais vous parler des symptômes d'une modification rapide des courants de convection dans le manteau près de l'archipel du Japon, déclara-t-il résolument.

— Monsieur Tadokoro... dites-nous sans rien cacher ce qui va arriver. Des tremblements de terre ? questionna Nakata, incapable d'attendre plus longtemps.

— Des tremblements de terre ? Oui, il y en aura.

Peut-être *nombreux*. Mais s'il s'agissait d'un séisme ordinaire, nous en connaîtrions bien les caractéristiques. Même le séisme le plus violent ne peut dépasser théoriquement la magnitude 8,6. Le séisme le plus violent du Japon a eu lieu en 1933 en haute mer, à Sanriku : il était de magnitude 8,3. Mais attention ! L'histoire de la recherche *scientifique* sur les séismes ne remonte qu'à un siècle à peine. De même, la recherche *scientifique* sur le globe terrestre n'a pas plus d'un siècle. C'est seulement en 1950 que l'humanité a commencé à observer systématiquement à grande échelle le globe terrestre.

« Tant que nos connaissances seront restreintes et imparfaites par insuffisance d'observations, nous ne pourrons affirmer que tel ou tel phénomène n'aura jamais lieu. Peut-être n'avons-nous jamais subi de séisme plus fort que ceux de magnitude 8,6 *jusqu'à aujourd'hui*. Peut-être pourrions-nous penser à l'impossibilité d'un séisme plus fort que ceux de magnitude 8,6 *selon une théorie qui se fonderait sur les connaissances accumulées jusqu'à aujourd'hui*. Mais, *dans l'avenir*, quelque chose qui ne s'est jamais produit une seule fois dans le passé pourrait très bien arriver. »

Tadokoro expliqua alors la théorie du professeur Runcorn de l'université de Newcastle et les calculs de Chandrasekhar, astronome hindou résidant aux EtatsUnis.

Il poursuivait lentement comme s'il voulait enseigner à des enfants et en indiquant du doigt la zone atlantique de la carte.

« Voilà environ deux cents millions d'années, l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, l'Europe et l'Afrique, qui ne formaient qu'un seul continent, commencèrent à se séparer dans les quatre directions. Auparavant, de grands tourbillons dans les courants de convection à l'intérieur du manteau étaient devenus si violents que les terres situées sur le manteau s'étaient rassemblées. Mais lorsque les tourbillons se modifièrent, plusieurs petits tourbillons se formèrent dans le manteau et ainsi les terres s'écartèrent et se dirigèrent vers l'extérieur. C'est mon interprétation. Voilà soixante millions d'années, la formation de la chaîne des Alpes était terminée. Depuis vingt-cinq millions d'années, le mouvement de formation des montagnes plissées s'est stabilisé. Aujourd'hui, sommes-nous revenus à une ère de grandes modifications de l'écorce terrestre ? »

Onodera commençait enfin à comprendre ce que Tadokoro cherchait comme un possédé depuis leur

première rencontre à bord, lors de leur navigation aux îles Bonin. Maintenant l'image que Tadokoro poursuivait sans relâche se révélait petit à petit et Onodera saisissait à peu près la réalité, mais il n'avait pas le courage d'effacer lui-même les dernières brumes de son esprit. Il se sentait glacé, les muscles raidis, les aisselles trempées de sueur et sans s'en rendre compte lui-même, il s'apprêtait à faire face à quelque chose de monstrueux qui allait surgir.

« J'ai parlé d'une rapide et vaste modification, continuait Tadokoro, mais pour l'instant ce n'est pas aussi fort qu'un séisme. C'est un mouvement *lent* allant de dix centimètres à dix mètres à l'heure. Seulement, je ne comprends pas pourquoi les courants de convection dans le manteau près de l'archipel du Japon changent si rapidement, car le manteau est considéré comme toujours solide. »

Onodera restait bloqué sur son idée fixe. (Si ce qui soutenait l'archipel du Japon du côté du Pacifique disparaissait soudain !...)

« Quelles limites donnez-vous à la modification que vous imaginez ? demanda calmement Nakata.

— La dérive de l'archipel du Japon vers le sud-est est d'un centimètre par an. Cette pression en provenance des côtes de la mer du Japon était contrebalancée par les courants de convection dans le manteau du côté du Pacifique. Donc, s'il y a soudain modification de ces courants, les séismes qui en découleront seront très différents de ceux que nous avons connus. Par exemple, de grands tremblements de terre de magnitude 8,5 auront lieu à la fois et successivement dans plusieurs provinces. Ce phénomène ne s'est jamais produit jusqu'ici. Mais cette succession de séismes n'est qu'une partie d'un plus vaste cataclysme...

— Que voulez-vous dire ? Qu'entendez-vous par "un plus vaste cataclysme" ? interrogea anxieusement Kunieda.

— Si le pire se produisait, continua Tadokoro, avalant bruyamment, la façon habituelle de penser aux plus ou moins importants dommages d'un séisme n'aurait plus de sens. Car si le pire se produisait, la plus grande partie de l'archipel du Japon serait submergée. Nous devons penser en termes d'anéantissement. »

Un silence glacial tomba sur la salle. Tous en avaient la respiration coupée. Le gémissement du vent, le grincement du bateau, le bruit des vagues qui commençaient à se briser à travers les ponts tout cela ne faisait qu'intensifier le silence qui les tenait dans son étreinte.

Du coin de l'œil, Onodera remarqua que les lumières rouges des ordinateurs et l'équipement de télécommunication s'étaient mis à clignoter régulièrement. Puisque personne ne prenait les messages, les appareils avaient commencé à faire leur propre rapport. Le télex bruissait. La machine à photocopier émettait de petits claquements secs. Mais personne ne bougea encore.

Tout à coup il y eut un bruit de pas précipités dans le couloir. Lorsqu'ils parvinrent devant la porte de la cabine, on cogna. Quelqu'un dans la pièce ouvrit, mais Onodera n'avait aucune idée de qui il s'agissait. La porte s'ouvrit et un jeune officier au teint hâlé entra. Il salua poliment. Son visage était tendu, et le papier qu'il avait à la main tremblait légèrement.

« Un message vient juste d'arriver en provenance du commandement naval de Yokosuka, dit l'officier d'une voix mal assurée en regardant le papier. Un séisme à vaste échelle s'est produit dans la région du Kanto. L'épicentre est situé à environ trente kilomètres en mer au large de la baie de Tokyo. Sa magnitude est de 8,5. Les raz de marée ont balayé toute la côte de la baie de Tokyo et de la baie de Sagami. A Tokyo, la force du séisme de 6 ou 7, ajoutée à la soudaineté avec laquelle il s'est déclenché, paraît avoir causé d'énormes ravages. Par ordre du Haut Commandement de la Marine nationale, le *Yoshino* change d'itinéraire et appareille immédiatement pour la baie de Tokyo afin d'apporter son aide... »

Archipel du Japon

Cela se passa alors que Yamasaki était sur le point de quitter le siège du Plan D-1.

Il était un peu plus de 17 heures. Son intention était de monter à bord d'un hélicoptère de la Marine nationale à 18 heures et de s'envoler pour rejoindre le navire-atelier *Yoshino*.

Toutes les secrétaires étaient parties à 17 heures précises et dans le bureau, il ne restait plus que Yamasaki et Yasukawa, de la comptabilité.

« Je m'en vais. Je passerai cette nuit sur les vagues. — Vous êtes surmené, répondit Yasukawa en tapotant sur sa machine à calculer. Moi aussi, je travaillerai toute la nuit.

— Attention à votre santé ! Vous êtes jeune. Ne tombez pas malade ! Je laisserai ma voiture au parking situé sur les quais de la baie de Tokyo. Je vous demanderai de bien vouloir aller la chercher demain en taxi. »

Yamasaki s'approcha de la fenêtre pour apprécier l'état d'encombrement de la circulation.

Le ciel était rouge comme le sang à l'ouest. Le centre et l'est étaient couverts de nuages plombés. Il faisait désagréablement humide. Mais on sentait nettement l'approche de l'automne.

Juste au moment où il parvenait à la fenêtre, une masse de petits points noirs, tel un nuage de poivre soulevé, jaillit dans le ciel en direction du bois de Yoyogi. Des pigeons, des moineaux, des corneilles des oiseaux de toutes sortes s'envolaient soudain, comme pris de frénésie.

Un cri s'arrêta sur les lèvres de Yamasaki qui sursauta, mais aucun son ne sortit de sa gorge. A cet instant, des éclairs zigzagèrent, surgissant l'un après l'autre des nuages plombés amassés dans tout le ciel noir oriental, et s'abattant comme des flèches sur le sol. Et le ciel à l'est forma un rideau de flammes.

« Yasukawa ! » Yamasaki, dont les yeux étaient restés rivés sur la scène un bon moment, se retourna vers son ami en criant d'une voix perçante. « Viens là ! Regarde ! Quelque chose est en train de se passer. »

Il n'y avait aucun moyen de déterminer un point de départ, mais cela commençait quelque part à l'est et s'étendait sur la ville elle-même, des colonnes de flammes surgissaient du sol comme si elles en étaient arrachées l'une après l'autre et montaient dans les nuages. Des colonnes deux, trois se fixèrent à une certaine distance l'une de l'autre et flamboyèrent, fulgurantes. Une boule de feu rougeâtre jaillit de l'une d'elles et, décrivant un arc, retomba sur le sol.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Yasukawa en quittant son siège.

Mais à cet instant, un grondement de tonnerre retentit et le plancher sembla se soulever comme des vagues sous eux.

Avant qu'ils aient eu le temps de donner l'alarme, le plancher se souleva de nouveau comme si un marteau

Archipel du Japon géant frappait en dessous, coup après coup, comme pour tout ébranler jusqu'à la moelle. Tandis que les deux hommes luttèrent pour reprendre pied, les verres d'eau, les bouteilles d'encre et d'autres objets bondissaient en l'air à chaque choc. Une boîte de punaises s'ouvrit et son contenu s'éparpilla sur le sol.

« Un tremblement de terre ! dit Yamasaki en regardant sa montre. On dirait qu'il va être plus fort que jamais ! »

Lorsque les coups violents qui ébranlaient l'immeuble diminuèrent, Yamasaki prit vivement conscience de la situation. Le mieux était-il d'utiliser ce moment d'accalmie pour se précipiter dehors ?

Mais ils n'eurent pas le temps de s'enfuir. Après un énorme roulement lointain pareil à des décharges massives d'artillerie, le bâtiment entier gémit en oscillant d'un côté à l'autre. Yamasaki fut projeté contre le mur, puis l'oscillation l'envoya rouler sur le sol. Deux ou trois des punaises éparpillées se piquèrent profondément dans ses paumes. La peur l'étreignait, il se débattait sur les genoux, mais, loin d'être capable de se tenir, il ne pouvait même pas aller à quatre pattes. Le plancher tremblait tout entier à une vitesse folle et Yamasaki fut de nouveau jeté sur le sol.

« Monsieur Yamasaki ! hurla le jeune Yasukawa.

— Sous un bureau, cria Yamasaki. Planquez-vous sous un bureau ! »

Un fracas violent retentit. Une lourde bibliothèque tomba en travers de la pièce. Des craquements parcouraient les murs et les plafonds. Des morceaux de ciment pleuvaient dans des nuages de poussière crasseuse. Protégeant sa tête entre ses bras serrés, Yamasaki regarda de dessous le bureau sous lequel il avait finalement pu ramper. Terrassé par l'épouvante, il suivit attentivement comment la vitre de la fenêtre voisine se fendait à l'intérieur du solide châssis qui la maintenait et éclatait avec une violence terrible. Les lumières s'éteignirent. A l'extérieur, des rideaux d'étincelles incandescentes semblaient tourbillonner dans le ciel gris.

L'oscillation diminua un moment, mais ne tarda pas à reprendre avec plus de force. L'immeuble entier fut agité de bruyantes secousses tandis que des morceaux de ciment dégringolaient du plafond. Yamasaki vit qu'un côté du plancher se soulevait.

Relativement calme, il se demanda : Ça va s'écrouler ? Je suis au cinquième d'un immeuble de six étages. S'il s'effondre, je n'en sortirai pas vivant. Je serai précipité au sol avec des masses de béton. Vais-je mourir ? Si je meurs maintenant, ma vie n'aura été qu'un non-sens !

Petit à petit, le fracas s'estompa. Le plancher était incliné d'environ sept degrés et le bureau obscur rempli de poussière.

Yamasaki promena son regard dans la pièce.

L'ordre qui y régnait quelques instants plus tôt avait disparu en un clin d'œil et elle ressemblait à une grotte dont le plafond se serait détaché.

« Yasukawa, dit-il d'une voix rauque, ça va ?

— Oui, répondit une petite voix. Quelque chose a heurté ma tête... mais ça va. »

Puis, une nouvelle oscillation... Une étagère chuta à grand bruit.

« Que faire ? » La voix de Yasukawa était devenue comme celle d'un enfant effrayé. « Qu'allons-nous faire ? »

Yamasaki sentit une odeur de brûlé, mélangée à celle de la poussière. Il comprit instinctivement le péril.

Archipel du Japon « Tout d'abord, il faut descendre. L'oscillation va revenir et tant que nous resterons ici, nous serons en danger !

— L'ascenseur ne doit plus marcher, fit Yasukawa.

L'escalier est-il encore praticable ?

— Je ne sais pas ! Si on peut ouvrir la porte de secours, il vaudrait mieux partir par l'escalier extérieur. »

A quatre pattes, Yamasaki sortit péniblement, à reculons, de sous son bureau. Sa manche se déchira bruyamment.

« Pouvez-vous sortir ? demanda-t-il à Yasukawa.

— Essayez de dégager l'armoire. » Le sang dégoulinait du front de Yasukawa.

« Du sang... dit Yamasaki, prenant un mouchoir.

— Ce n'est rien, répondit Yasukawa en épongeant son front du revers de la main. Occupons-nous plutôt de sortir au plus vite.

— Oui, cela vaut mieux. Si une deuxième attaque arrive, ce bâtiment deviendra dangereux !

— Comment un immeuble en béton a-t-il pu s'incliner à ce point ? fit Yasukawa, ne pouvant y croire. Est-ce qu'il y a une malfaçon dans la construction ?

Peut-être qu'un glissement de terrain a eu lieu ?...

— Impossible de prendre le grand escalier ! Le plafond s'est écroulé. Une partie est ruinée ! »

L'odeur de brûlé devenait de plus en plus forte dans la cage d'escalier. Yamasaki se rappela qu'il y avait un restaurant au rez-de-chaussée. Et si le feu allait prendre dans la cuisine, avec toutes les graisses !

« L'escalier de secours ! » cria-t-il.

Comme il l'avait prévu, la porte blindée pare-feu de l'escalier de secours était tordue et ne s'ouvrait pas facilement. Il se lança deux fois contre elle de tout son poids et réussit à la faire céder. Mais il faillit tomber à l'extérieur.

« Vite ! » appela-t-il en se mettant à descendre l'escalier au galop. Ses pieds glissèrent plusieurs fois, car l'escalier était incliné comme tout l'immeuble... quatrième étage... troisième... ils tourbillonnaient... deuxième... ils entendirent un énorme grondement résonner dans le ciel et la terre.

« Attention ! C'est dangereux ! Monsieur Yamasaki ! » cria Yasukawa.

Yamasaki glissa, tomba sur le dos. Ses reins furent heurtés violemment. Cette fois, l'oscillation fut si brutale qu'il eut un mal fou à tenir la rampe.

« Yasukawa ! hurla-t-il. Cramponne-toi, Yasukawa ! »

Son esprit était calme. Il regardait avec attention la fente large de quelques dizaines de centimètres qui naissait sous ses yeux, au milieu de la rue...

Le tremblement de terre qui toucha Tokyo, Yokohama et leurs banlieues se déclencha le soir, à l'heure d'affluence dans les transports. C'est pourquoi les premières victimes furent atteintes dans les gares de Tokyo, Marunouchi, Yuraku-cho, Kanda, Ryogoku, Ueno, Ikebukuro, Shinjuku... Les gens qui avaient envahi les quais furent projetés sur les rails par les secousses, et les trains passèrent sur eux. Un train en heurta un autre malgré un brutal freinage. Les mêmes faits se produisirent dans le métro et dans les rues.

Cela fut bien pis encore dans les zones industrielles. Les usines chimiques incendiées laissaient échapper toutes sortes de gaz toxiques qui provoquaient la mort des fuyards au milieu des flammes. Plusieurs réservoirs de pétrole furent éventrés et prirent feu.

Des avions internationaux furent renversés au moment d'atterrir. Peu de voitures de pompiers purent parvenir sur les lieux d'incendie. Elles étaient bloquées par les décombres. Les jets d'eau des lances des pompiers étaient inefficaces. Il ne restait plus qu'à faire sauter les immeubles à la dynamite pour empêcher les flammes de progresser.

La résidence du Premier ministre était souillée par les poussières et le sable, dus à la chute d'une partie du mur et du plafond. Le chef du Comité de sécurité du territoire et le ministre de la Santé, tous deux d'une pâleur mortelle, venaient d'y pénétrer. Le Premier ministre était accompagné du ministre du Commerce et de l'Industrie et du secrétaire d'Etat à la Défense.

« Des accrochages se sont produits entre la foule et les brigades spéciales dans les quartiers de Kanda et de Shinjuku », dit le ministre de la Santé. Je sais qu'on manque de moyens, mais c'était une maladresse de faire intervenir la brigade spéciale.

— En ce moment on n'a pas le choix, répondit le ministre du Commerce et de l'Industrie.

— Une partie de la brigade spéciale sera relevée par l'armée. Elle interviendra sans armes, dit le secrétaire d'Etat à la Défense.

— N'est-ce pas dangereux ? La foule est paniquée. » Le chef de la Sécurité fronça les sourcils.

« Mais non. Je leur ai dit que vous agissiez pour venir en aide à tous, que vous mourriez volontiers pour eux plutôt que de faire usage des armes, je m'occuperai du reste. Je ne suis pas d'accord avec vous, il ne faut pas envoyer des soldats pour assurer la sécurité, mais plutôt les utiliser pour sauver des sinistrés.

— Mais, selon le rapport du préfet de police, la situation est menaçante par endroits, dit le chef de la Sécurité en observant le Premier ministre. Il me semble que cette maison est gardée par toute une armée.

— Seulement derrière la porte, répondit le secrétaire à la Défense. A l'extérieur, c'est la police.

— Je suis d'accord avec le secrétaire à la Défense.

Nous utiliserons l'armée uniquement pour sauver les sinistrés, dit le Premier ministre. En cas de danger, nous partirons en hélicoptère.

— Laissons de côté Tokyo, mais Chiba et Yokohama ont été sévèrement endommagées par un raz de marée », dit le ministre de la Santé avec inquiétude.

Une nouvelle secousse ébranla le sol et la résidence, dans un violent grondement, et on entendit quelque part comme du sable s'écouler.

« Oui. Le littoral est complètement ravagé. La Marine nationale est en opération de sauvetage, dit le Premier ministre.

— Quelques députés se sont rassemblés, dit le ministre du Commerce et de l'Industrie, le récepteur de téléphone collé à l'oreille. Avez-vous des nouvelles du ministre des Finances ? Est-il sain et sauf ? Quand arrivera-t-il ici ? Lui avez-vous envoyé un hélicoptère ? Nous ouvrirons le conseil de cabinet extraordinaire dans une demi-heure. »

Un secrétaire entra et annonça que les chefs des partis politiques ne participant pas au gouvernement étaient arrivés.

« Ce n'est pas le moment ! dit le ministre de la Santé. Avant le conseil de cabinet...

— Je vais les recevoir tout de suite, intervint le Premier ministre. En ce moment je n'ai pas le choix... »

Un standardiste arriva en courant et tendit un papier au Premier ministre qui sourcilla.

« Hum... Mais je ne peux pas m'en occuper maintenant. »

Il passa le message au secrétaire à la Défense.

« Si mon secrétaire d'Etat arrive, montrez-le-lui tout de suite. Vous lui direz de le conserver. »

Il se dirigea rapidement vers la salle où les chefs de l'opposition l'attendaient.

La nuit tomba. Tremblements et grondements se calmèrent petit à petit, mais le désastre continuait de s'aggraver dans l'obscurité complète. A la suite du séisme, des incendies s'allumaient dans des centaines d'endroits à Tokyo et s'étendaient de plus en plus, rougissant le ciel nocturne et terrifiant les habitants.

Toutes les lumières étaient éteintes. La foule se rassemblait en grand nombre dans les jardins publics et sur les places. Les visages étaient marqués par la peur. Au début, ç'avait été des habitués, puis vinrent s'ajouter des sinistrés emportant le peu d'objets indispensables qui leur restaient de leur foyer brûlé...

Reprenant ses esprits, Yamasaki se retrouva boitillant parmi les arbres du sanctuaire Meiji. Il regarda autour de lui, mais ne put découvrir Yasukawa. Par contre, devant lui, derrière, à droite, à gauche, partout, des silhouettes marchaient, pressées, haletant ou sanglotant. Quelqu'un courait en criant dans

l'obscurité. Au-delà des arbres, des flammes montaient et il sentit une odeur de brûlé mêlée à la fraîcheur des arbres. Il semblait qu'un incendie avait éclaté au loin.

Yamasaki réfléchit mollement. (Comment ai-je pu m'échapper ? Il me semble que l'immeuble s'est effondré. Je le revois bien s'écrouler lentement. C'était comme un film au ralenti. J'ai été projeté à terre et mon dos a heurté quelque chose... J'ai senti des odeurs de brûlé et de poussière... J'ai entendu un hurlement d'égorgé... Et puis ?)

Son corps lui faisait mal partout. Il sentait du sang couler sur son visage. Les manches de son veston pendaient en lambeaux depuis les épaules, tout comme sa chemise. Il vit que la jambe gauche de son pantalon était complètement déchirée, qu'à hauteur du tibia, il était couvert d'écorchures. Il ne put se retenir de gémir de douleur. Son cœur battait fort et ses oreilles bourdonnaient.

Arrivé à la sortie du bois, Yamasaki n'était plus capable de se tenir debout, il tomba sur les genoux sans même s'en rendre compte. La sueur lui sortait par tous les pores de la peau. Sa respiration était pénible. Sa conscience vacillait dans les douleurs lancinantes de tout son corps. Il respira deux ou trois profondément et enfin ses idées devinrent plus claires. Dans les bois du sanctuaire Meiji, déjà des milliers ou plutôt des dizaines de milliers de personnes étaient assemblées.

« On dit que la baie de Tokyo ressemble à une mer de feu », dit entre ses dents quelqu'un en passant près de lui.

Il se remit debout, frottant ses jambes douloureuses. Soudain il songea avec angoisse à sa famille.

« Excusez-moi, demanda-t-il à un passant dont il ne put distinguer les traits. Les trains ne marchent toujours pas ?

— Les trains ! dit en crachant grossièrement l'homme qu'il venait d'interroger. Tous les rails sont tordus comme des sucres d'orge. Des trains bondés ont déraillé en pleine vitesse... Les cadavres abandonnés y sont encore. J'ai tout vu de mes propres yeux.

— Que font les policiers, alors ? s'écria un autre.

Où sont-ils ? D'habitude, ils sont partout... »

Un taxi avait été arrêté par la foule.

« Conduisez-moi à Setagaya ! Votre prix sera le mien ! criait un homme.

— Que se passe-t-il à Omiya ? Des incendies ? demandait une femme.

— Partout il y a des incendies ! hurla le chauffeur qu'on venait d'extirper de son taxi. Je ne peux vous conduire nulle part ! C'est impossible !

— Alors, emmenez au moins des blessés !

— Écoutons ce que dit la radio ! » Quelqu'un bondit dans le taxi.

« Plus fort ! » La radio révéla en détail l'étendue des dégâts et la marche des secours.

On entendit crier « Bravo ! » au loin et un bruit de véhicules qui arrivaient. La foule et les arbres apparurent à la lumière des phares. Trois camions militaires s'arrêtèrent et des soldats en descendirent rapidement.

L'un des militaires s'adressa à la foule à l'aide d'un mégaphone : « Nous sommes une section sanitaire de secours. Y a-t-il des urgences, ici ? Nous sommes là pour donner les soins de première urgence. Que ceux qui peuvent marcher se rendent aux postes de secours suivants : stade ou piscine olympique de Yoyogi ou maison de la radio-télévision de Shibuya. Tâchez de rester calmes, sans désordre. Le séisme a cessé. Les incendies sont contenus et il est trop tôt pour que l'on se rende compte encore des travaux à effectuer sur les lignes de chemin de fer. Mais des routes ont été rapidement réparées par le Génie

militaire.

— Ne pouvez-vous nous transporter jusqu'à Mitaka ? Je m'inquiète pour ma famille, cria quelqu'un.

— Une section de transport militaire ne va pas tarder à arriver au centre sportif de Yoyogi. Je vous conseille donc de vous y rendre. Là-bas, vous aurez des nouvelles des dégâts dans chaque quartier et dans les banlieues, ainsi que de l'état des transports rétablis. Des distributions de boissons y sont organisées. Dirigez-vous dans le calme et en ordre vers ce centre sportif. Donc, que ceux qui peuvent marcher nous suivent. »

Ils lancèrent une fusée éclairante. La foule s'exclama inconsciemment. Comme la lumière était bonne et rassurante pour tous ces gens ! En cet instant de lumière, Yamasaki distingua le visage du militaire qui parlait dans le mégaphone. Il semblait ne pas avoir trente ans, il avait le teint hâlé et un visage rude. Malgré tout, sa jeunesse ressortait. Yamasaki entendit un hélicoptère au-dessus de sa tête. Le vent avait commencé à souffler dans le ciel noir. Il songea que cela devait être dangereux pour un hélicoptère.

Un souvenir passa dans son esprit. (Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, un raid aérien sur Tokyo... je n'avais pas vingt ans... dans l'incendie provoqué par le bombardement, j'ai perdu ma mère et mon jeune frère... mais à cette époque-là, on était prêt à faire face, tandis qu'aujourd'hui les habitants de Tokyo ne sont pas du tout prêts. De plus, Tokyo s'est étendu d'une façon gigantesque... Les destructions seront énormes. Si le pétrole se répand dans la baie de Tokyo et s'enflamme, ce sera horrible... Toutes les grandes administrations sont concentrées dans la capitale ; si elles venaient à ne plus fonctionner, toute la vie publique s'arrêterait et le gouvernement serait mis en danger par la populace et les partis de gauche... cela pourrait aller jusqu'à renverser le gouvernement...)

Yamasaki suivit la foule qui commençait à avancer.

Il boitait péniblement. (Ce serait mauvais, pensait-il, si le gouvernement tombait, que deviendrait notre Plan D ?)

Dans la lumière, il vit des nuages de cendres en suspension dans l'air.

« Les cendres commencent à retomber, murmura un vieillard à côté de lui, il faut avancer vite... il va bientôt pleuvoir. Après un grand incendie, il pleut toujours. N'est-ce pas ? C'était toujours comme ça après un gros raid aérien. »

Yamasaki reçut justement une goutte sur la joue.

Une pluie noire commença de tomber. Tout le monde accéléra le pas.

« C'est dangereux ! Ne courez pas ! C'est très dangereux de vous bousculer ! »

Les jeunes soldats eurent beau crier plusieurs fois, ils furent incapables de contenir la foule qui s'était mise à courir.

Une pluie sale tombait à torrents sur l'obscurité des grandes cités ruinées.

Une grande partie des incendies fut freinée par la pluie, mais des centaines de foyers étaient encore actifs.

Au séisme s'étaient ajoutées toutes sortes de circonstances malheureuses : heures de pointe de la circulation, moment de la préparation du dîner, marée haute et enfin un raz de marée haut de huit à dix mètres.

Les deux aéroports de Tokyo avaient aussi été endommagés. Les avions des lignes internationales étaient détournés sur Osaka, Seoul, Taipei, Manille ou Hong-Kong.

A 23 heures de cette même nuit, le *Yoshino* franchissait le chenal Uraga. Ceux qui étaient à bord avaient déjà vu de loin les incendies qui ravageaient le rivage de la baie de Sagami, alors que le *Yoshino* approchait de la péninsule Miura, mais quand le navire entra dans le chenal, la brise salée apporta une puanteur indéfinissable et bizarre. En doublant le cap Kannon, la pluie, qui avait été intermittente jusque-là, se mit subitement à tomber en trombes, et on ne put plus faire grand-chose dehors. Cependant, de la passerelle, Onodera pouvait voir les flammes s'élever des réservoirs souterrains, c'était comme les feux des enfers.

« Tokyo brûle, murmura Kunieda, qui se tenait à côté d'Onodera. Kawasaki, aussi, et Chiba...

— Je suppose que les raz de marée sont montés il y a environ trois heures, dit Onodera, tirant la capuche de son imperméable pour mieux se protéger la tête.

Les dommages doivent être terribles. »

Le *Yoshino* évoluait à vitesse réduite, de sept à huit nœuds. La sirène d'un vapeur retentit au milieu de la pluie. Sur les eaux noires autour du bateau, on pouvait distinguer toutes sortes de choses qui flottaient : caisses, tatamis, bidons, morceaux de bois, débris... même des cadavres...

Dans l'obscurité et la pluie, quelqu'un cria : « Un homme à la mer ! »

Le capitaine donna l'ordre de stopper et d'envoyer un canot de sauvetage au secours du malheureux.

Le projecteur du bateau balaya la mer, mais on ne voyait que vagues et pluie. Quelques minutes passèrent dans une attente anxieuse.

Un matelot cria : « Le canot de sauvetage revient !

— Ça a marché ? L'avez-vous trouvé ? cria quel qu'un du bateau impatientement, sans attendre le retour du canot.

— Oui... mais il est devenu fou...

— Monsieur Tadokoro, dit Onodera en se tournant vers lui, debout, sans imperméable. Quelles destructions ! Le littoral de Tokyo est entièrement anéanti.

— Ce n'est qu'un début », répondit Tadokoro entre ses dents. On voyait la pluie dégouliner sur ses joues mal rasées. « Ce n'est... encore que le commencement...

— Que sont devenus Yamasaki et Yasukawa ? se demanda Yukinaga. Sont-ils saufs ? »

Enfin la nuit de destruction, d'incendies, de raz de marée et de pluie noire s'acheva. La pluie avait cessé, ne laissant plus qu'un squelette atroce à la place de la grande ville. L'incendie continuait encore sur le littoral et une fumée noire s'enroulait, stagnante, audessus de la mer, tel un gigantesque boa.

Pour se rendre au bureau du Premier ministre, Onodera prit un hélicoptère à Yokosuka en compagnie de Tadokoro et de Yukinaga. Il put ainsi contempler toute l'étendue des dégâts à travers les vitres. Sur la piste d'envol, à l'aéroport, il avait nettement distingué les débris d'un DC 8 calciné.

« L'arrondissement de Chiyoda est relativement intact, dit Onodera d'une voix émue. Sur l'autoroute, les voitures peuvent rouler ! »

Sous le ciel bleu de l'automne, Tokyo commençait déjà à travailler. Il put voir depuis l'hélicoptère des bulldozers, des camions et des autocars. (Tout de même, les Japonais sont accoutumés aux sinistres, murmura-t-il pour lui-même.)

« Le gouvernement annonce l'estimation provisoire des dégâts, dit Yukinaga en écoutant la radio.

Pour les morts il y en a plus de deux millions !

— Qu'est-ce que c'est ? s'interrogea Onodera en voyant des choses brillantes tomber des gratte-ciel.

— Ce sont les vitres. Même une fois le séisme passé, elles se détachent des fenêtres et tombent, expliqua Tadokoro, les yeux fixes. Au moment du grand tremblement de terre du Pérou, plusieurs personnes ont eu la tête coupée par du verre longtemps après la fin du séisme. »

Au-dessous de l'hélicoptère d'Onodera, Yasukawa marchait lourdement. Son visage était plein de sang, ses vêtements complètement déchirés, sa tête avait été heurtée violemment par quelque chose et lui faisait très mal.

« Froid... murmura en lui-même Yasukawa. Très froid... »

Il se reposa sous un auvent et se mit à pleurer.

« Blessé ? » Il entendit la voix d'une jeune fille tout près de lui. « Où allez-vous ?

— Je ne sais pas... J'ai mal...

— Il y a une section sanitaire dans l'avenue Aoyama. Allez-y vous faire soigner. »

(Qu'est-ce que l'avenue Aoyama ? Où suis-je ?

Pourquoi suis-je ici ? Où dois-je aller ? En somme, qui suis-je ?)

« Ça m'est égal, murmura Yasukawa en titubant.

Au diable où je vais ! Je n'ai plus envie de rien ! »

Les dégâts du séisme apparurent petit à petit à la lumière. Le nombre des morts et des disparus s'élevait à un million cinq cent mille pour la seule ville de Tokyo, et en ajoutant la banlieue, ce chiffre montait à deux millions cinq cent mille : 2,3 pour cent de la population japonaise était morte en un instant ! Neuf cent mille familles étaient sans abri dans Tokyo et, avec la banlieue, cela faisait un million quatre cent mille familles sans abri.

Dix pour cent du P.N.B. de l'année, c'est-à-dire la moitié du budget national, avait disparu d'un seul coup. Dix pour cent des réserves de pétrole du Japon, c'est-à-dire deux millions cinq cent mille litres, avait été anéanties.

On estimait qu'il faudrait au moins cinq ou six ans pour tout reconstruire.

Des populations énormes quittèrent Tokyo par le train et en voiture pour aller s'installer dans les provinces. Beaucoup de provinciaux tentaient de leur côté de se rendre à la capitale pour avoir des nouvelles de leur proche famille ou d'amis. Les routes étaient saturées par la circulation intense et tous les trains étaient dangereusement bondés.

Mais le centre de Tokyo était étrangement calme.

Le métro avait été ravagé par l'incendie et l'inondation. Des milliers de cadavres commençaient à s'y décomposer lentement dans l'eau boueuse.

La nuit... Le cœur de Tokyo était dans le noir complet. Quelques endroits seulement étaient éclairés pour les travaux. Pour ceux qui avaient connu la gaieté nocturne des quartiers de Ginza, Shinjuku et Akasaka, cette obscurité semblait presque diabolique.

« Dire que Ginza, le boulevard des bars, a fini ainsi ! fit l'un des policiers en patrouille.

— Mais non, dans deux ou trois ans il sera reconstruit. L'homme est obstiné, répondit un autre plus âgé.

— Beaucoup d'hôtesse sont mortes dans ce coin ! Elles se sont précipitées dehors et se sont fait écraser par les voitures. D'autres ont été brûlées vives, enfermées dans l'immeuble. C'est une pitié.

Elles étaient jeunes et jolies, ces filles...

— C'était à prévoir. Le passage était trop étroit et puis c'était vraiment un labyrinthe ! dit le plus âgé en éclairant l'entrée du sous-sol avec sa torche électrique.

— Quelle odeur de cadavres !

— Heureusement que nous sommes en automne. Si nous étions en juin ou juillet, on n'aurait pas échappé aux épidémies !

— Les gens sont plus calmes que je ne l'aurais cru.

— Ils sont encore paumés. Mais bientôt l'inquiétude sociale va éclater. Les mécontentements vont exploser. Dans ces moments-là, il apparaît toujours des agitateurs.

— J'ai entendu dire qu'hier trois jeunes avaient été tués à Shinjuku et Shibuya. » Le plus jeune policier fronça les sourcils dans l'ombre. « Deux étaient étudiants. Ils sont bêtes. Ils étaient casqués et brandissaient un drapeau. Ils ont provoqué une petite émeute en criant "Quartier libéré" ou "Guérilla urbaine". L'autre était un hippy. En regardant un building penché, il a crié : "Bien fait !" La foule qui les entourait les a lynchés tous les trois. Quels idiots... En ce moment où chacun a peine à contenir son irritation, leur conduite était vraiment stupide...

— Ces jeunes ne savent rien. Ni la société ni la famille ne leur enseignent quoi que ce soit. Ils sont

minables ! S'ils n'y prennent pas garde, cette fois, ils vont se faire massacrer par les *citoyens*. Ceux-ci les toléraient ou les soutenaient même, mais dans les circonstances présentes, la colère éclatera sans prévenir. Il est fort possible que les instincts violents de l'homme se déchaînent contre les impudents et les orgueilleux.

— Si à ce moment-là, un Hitler apparaissait, les gens l'acclameraient !

— Euh... oui... répondit le plus vieux en réfléchissant. Certainement, il faut faire attention. Au Japon, il est peu probable qu'un Hitler apparaisse, mais si quelqu'un agitait le peuple dans cette ambiance de violence, cela risquerait d'aller loin. »

Le jeune policier dirigea la lumière de sa torche devant lui.

« Quelqu'un, là-bas ! » Un homme était immobile, accroupi à une vingtaine de mètres en avant d'eux.

« S'il vous plaît, lui demanda le jeune policier, qu'avez-vous ? Beaucoup de choses tombent encore aux environs et vous êtes en danger dans le noir.

— Laissez-moi seul ! s'écria le vieillard en larmes.

C'était ma maison, ma boutique. Ma femme et ma fille sont sous ces ruines.

— Votre femme ! Votre fille ! Mais il est possible qu'elles se soient enfuies. Près d'ici, dans le jardin Hibiya, vous trouverez un centre de regroupement des messages...

— Non. Elles sont mortes ! C'est certain. J'étais en voyage. Je suis rentré hier soir tard. J'ai pu voir encore le kimono et les pieds de ma femme. Et aussi le cadavre de ma fille, recouvert par celui de ma femme. Elle avait seize ans... Elle était malade du cœur et des jambes... Elle restait toujours couchée à longueur de journée... »

Ses mains et ses vêtements étaient sales. Ils songèrent que l'homme avait dû tenter de dégager tout seul les débris.

« Je... venais à peine d'ouvrir... cette boutique... et... j'ai... tout... perdu... dit le vieillard, entrecoupant ses mots de sanglots. Si vous ne pouvez pas m'aider...

à dégager leurs cadavres... laissez-moi seul. Je... resterai ici... toute la nuit... Je ne peux pas... laisser là... ma femme et ma fille... c'est trop de malheur !

— Allons ! Allons ! dit pour la première fois le policier plus âgé. Ici, il fait trop sombre et c'est trop dangereux. Debout ! Nous allons vous chercher un abri pour cette nuit. Voyons, si en plus vous tombez malade... »

Il lui saisit le bras et l'aida à se relever.

« Moi aussi, j'ai perdu ma femme, mes enfants, ma mère, reprit-il. Au cours de la dernière guerre, mon père et mon frère aîné sont morts sous un bombardement. Mais ne nous décourageons pas. Dans des moments comme celui-ci, tout le monde doit être courageux...

— Tiens. Il commence à pleuvoir. » Quelques objets dégringolèrent dans la rue à grand bruit et l'écho retentit dans le désert environnant.

« Voyez. Même le moindre souffle fait tomber quelque chose. »

Le plus vieux policier soutint la marche de l'homme qui pleurait encore comme un enfant. Il murmura en lui-même :

« Nous allons vers les mois froids... ce sera terrible ! »

Onodera, Yukinaga et Nakata se dirigeaient vers le bureau du Premier ministre. Dans la rue, tous les passants portaient des casques, jaunes, blancs, rouges ou d'une autre couleur, pour se protéger de la chute éventuelle de quelque objet sur leur tête.

« Tous les habitants de Tokyo ressemblent à des ouvriers des travaux publics, fit Nakata en riant.

Bizarre ! Il y a quelques années, le casque était le symbole des gauchistes...

— Peut-être allons-nous rencontrer Yamasaki, dit Onodera.

— Je crains que le bureau du Premier ministre ne serve plus de quartier général au Plan D, dit Yukinaga d'une voix morne.

— J'espère qu'on nous donnera des nouvelles du *Yoshino* », fit Nakata.

Parvenus près du bureau, tous trois aperçurent par hasard Yamasaki. Il avait vieilli d'un seul coup, amaigri, barbu, fatigué et sale. Il leur demanda des nouvelles de Tadokoro.

« Il est encore à la Diète. Il voudrait voir le Premier ministre, répondit Onodera.

— Nous aussi, nous nous y sommes rendus quotidiennement pendant dix jours, dit Nakata qui ajouta :
Avez-vous retrouvé Yasukawa ? »

Yamasaki acquiesça d'un bref signe de tête.

« Où ? Sain et sauf ?

— Il a perdu la mémoire. Il a reçu un coup à la tête.

Il est presque fou... »

Le bureau du Premier ministre était encombré de toutes sortes de gens. En se dirigeant vers la salle du Plan D, Nakata demanda : « Avez-vous réussi à contacter le *vieillard* ?

— Oui, répondit Yamasaki, enfin... il est à Hakone.

Il s'y trouvait au moment du séisme. En ce moment Kunieda est allé le voir.

— Très bien ! M. Tadokoro n'a qu'à passer par ce vieillard pour influencer le Premier ministre. Cela vaut mieux que de le rencontrer lui-même.

— En tout cas, le Plan D va être délaissé quelque peu un certain temps, n'est-ce pas ? » Yamasaki, la main sur la poignée de la porte, s'était retourné. « Ce désordre durera encore longtemps. Pendant ce tempslà, nous ne pourrons pas continuer. D'ailleurs, *ce que vous craignez* n'arrivera pas tellement vite, non ?

Dans quatre ou cinq ans... ou plus ?

— Je ne peux rien dire, répondit Nakata calmement. Nous avons fait rapidement quelques calculs sur la base des dernières données et nous avons abouti *grosso modo* au pire des cas : minimum D = 2.

— 2 ? » Yamasaki resta bouche bée. « Ce n'est pas vrai !

— J'ai dit *grosso modo*. C'est le pire des cas... le minimum...

— Je ne peux pas le croire. » Yamasaki promena son regard de l'un à l'autre. « J'ai étudié un peu... Dans ce séisme, beaucoup d'énergie a été libérée, c'est-à-dire que l'on n'a *rien à craindre* pendant quelques années... Mon idée est-elle juste, monsieur Yukinaga ?

— Entrons pour discuter de tout cela », dit Onodera.

Ils entrèrent dans une petite salle à peine meublée. « Réfléchissons au moyen de contacter le vieillard à

Hakone, dit Nakata. Si nous pouvions y aller nous-mêmes...

— Il est impossible de se procurer une voiture, dit Yamasaki. D'ailleurs, on manque d'essence. Même le téléphone n'a été rétabli qu'à soixante pour cent. Le séisme de cette fois a porté un coup sévère au Japon. Je suis sceptique... Est-ce que *cela* va vraiment arriver ? Déjà les ravages de ce tremblement de terre me semblent un cauchemar. Est-ce possible qu'un cataclysme, des centaines de fois plus terrible que ce séisme, nous tombe dessus ? Après ce qui vient de se passer, je ne peux *le* croire. N'est-ce pas l'illusion d'un vieillard gâteux et d'un savant fou ?

— Tout le monde pense comme vous, fit Nakata.

Même des scientifiques... Mais moi j'y crois de plus en plus. *Cela* a un caractère différent du séisme de cette fois. Il s'agit d'un mouvement de l'écorce terrestre d'un type nouveau, encore jamais observé. Nous aurons des séismes, mais la vraie modification aura lieu au-dessous de la couche qui provoque le séisme.

— Je ne peux pas y croire, répéta mollement Yamasaki. Est-ce vrai ? Le professeur Yukinaga... »

Le visage de Yukinaga était rigide et il ne fit qu'approuver imperceptiblement.

« Alors, dit Yamasaki, que faire ?... Cent millions de Japonais... les usines et les maisons... »

— Je suppose, en mettant les choses au pire, que la plupart périront, répondit Nakata. La faute en est à leur incrédulité. On veut d'abord être certain que *cela* arrivera vraiment. Si par bonheur, rien ne se passait, alors nous, nous serons crucifiés par le public. Mais si *cela* arrive réellement... Pendant que nous discutons entre crédules et incrédules, nous ne sommes toujours pas prêts et par la suite, une plus grande quantité d'hommes mourront.

— Vous êtes pessimiste... dit Yamasaki d'une petite voix.

— Pourquoi ? répliqua Nakata. Je suis optimiste. *Si cela* n'arrive pas, j'accepterai volontiers la fureur du public. Mais si *cela* arrive, notre préparation servira à limiter les dégâts, fût-ce d'un ou deux pour cent. Même un pour cent est important ! Un million de ces Japonais que j'aime seront ainsi sauvés.

— J'ai une femme et des enfants, dit Yamasaki en éteignant sa cigarette. Je ne puis sonder votre cœur... Je pense à ma famille... les envoyer à l'étranger... mais dans l'état actuel des choses, j'hésite... Je ne peux y croire. *Cela* va-t-il réellement se produire ? répéta-t-il encore.

— Personne n'a jamais pu prophétiser le *moment* exact où se réaliseraient ses prédictions. Plus on amassera de données, plus la probabilité sera augmentée. Mais il est absolument impossible de prévoir exactement. Enfin, j'ai pris ma décision, dit Yukinaga qui demanda ensuite à Nakata : Etes-vous célibataire ?

— Non. Je suis marié. Je n'ai pas d'enfant. En ce moment, ma femme voyage seule en Europe.

— Êtes-vous séparés ?

— Non ! La famille de ma femme est très riche. Ma famille aussi. Tous deux, nous avons été élevés sans connaître les difficultés de la vie. »

Yamasaki téléphona au mont Hakone.

Lorsqu'ils y arrivèrent, c'était toujours le cœur de la nuit. Les routes étaient si sévèrement endommagées et l'encombrement de la circulation si épouvantable qu'ils n'avaient pu dépasser une moyenne d'une dizaine de kilomètres à l'heure.

Une petite route privée, presque cachée, serpentait à travers la forêt de cèdres japonais à mi-chemin entre Ubako et le col de Kojiri. Alors que la voiture gravissait la pente raide de la route en lacets, une maison sans étage apparut. Une haie bien taillée l'entourait et un air de calme régnait sur les alentours. La voiture s'arrêta près d'un portail surmonté d'une poutre horizontale. Et après que l'un d'eux fut descendu

et eut annoncé leur arrivée par l'interphone, le vantail s'ouvrit. Les lanternes votives Oribe du jardin étaient renversées. Leurs chapeaux de pierre avaient roulé sur le sol moussu.

Le vieil homme était assis dans une petite pièce de dix tatamis, les pieds sous une courtepointe dissimulant une chaufferette. Un coussin recouvert de soie pourpre décorée lui soutenait les reins. Il portait une tunique matelassée sans manches, brun foncé, au-dessus d'un fin kimono de pongé Yuki. Autour de son cou, une large écharpe de lin blanc était négligemment drapée. Sa silhouette solitaire au dos voûté paraissait petite, ratatinée. Ses yeux, sous les sourcils blancs, étaient fermés, et il semblait somnoler.

Le groupe des cinq hommes, y compris Tadokoro, s'agenouilla à l'entrée, mais le vieillard ne fit qu'incliner la tête.

« Il fait frais à Hakone », dit à haute voix Tadokoro selon son habitude et sans se gêner. Il s'avança vers le vieil homme.

« Vous avez subi quelques dégâts. » Tadokoro jetait un regard derrière le vieillard en haussant le cou : une fissure se dessinait sur le mur et il y avait du plâtre sur le sol.

Une jeune fille leur apporta du thé. Sa démarche sur ses *tabi*³ était gracieuse. (Sa manière de marcher révèle l'exercice de la danse traditionnelle japonaise, se dit Yukinaga en la regardant.) Les tasses posées devant eux contenaient non pas du thé mais de l'eau chaude sur laquelle flottait une fleur.

(C'est une orchidée, songea Onodera en buvant une gorgée.)

« Alors, dit le vieillard d'une voix légèrement enrouée, que va-t-il se passer, monsieur Tadokoro ?

— Euh... » Tadokoro se pencha en avant.

« Inutile de me parler de Tokyo, je suis au courant. — Naturellement. » Tadokoro vida sa tasse à l'orchidée. « Mes conclusions sont les mêmes qu'auparavant et voilà longtemps que je vous les ai fait connaître. A partir de maintenant, il nous faut mener nos recherches sur une plus grande échelle et obtenir la collaboration de nombreux hommes de science. Comment allons-nous faire ? Et soumettre un plan au gouvernement sera encore plus difficile...

— Nous ne saurions continuer comme cela avec le peu que nous sommes et les moyens dont nous disposons, murmura Nakata. Si le jour J approche, beaucoup s'en rendront compte et ils avertiront le monde. Mais les gens y croiront difficilement. Néanmoins, le moment venu, cela arrivera...

— Monsieur Tadokoro le vieillard fit un signe du menton –, avez-vous vu cet arrangement floral ? »

Tadokoro contempla une seule fleur rouge magnifiquement harmonisée avec deux ou trois feuilles vertes. Le vieil homme poursuivit : « Cette fleur s'est curieusement épanouie en automne. Monsieur Tadokoro, j'ai le sentiment qu'aujourd'hui la nature au Japon commence à être folle. Les hommes de science ne s'interrogent pas à ce sujet. Mais, moi qui ai vécu au milieu de cette nature pendant un siècle, je sens bien que tout ce qui nous entoure au Japon : herbes, arbres, oiseaux, insectes, poissons... est effrayé par quelque chose et perd l'équilibre. »

On entendit le bruit d'un pas très calme qui s'arrêta derrière la porte coulissante.

« M'avez-vous appelée ? dit une voix féminine.

— Hanae, répondit le vieillard, ouvrez la porte coulissante. Et aussi la porte vitrée. Ouvrez tout...

— Mais... » La fille ouvrait des yeux tout ronds.

« Il fait froid...

— Ça ne fait rien. Ouvrez... »

La fille obéit. L'air froid de cette nuit d'automne en montagne pénétra d'un coup à l'intérieur de la pièce. On entendit le bruit des insectes. Les silhouettes sombres des cèdres japonais crissaient. Au-delà, on apercevait le lac... la chaîne des monts Hakone... dans le ciel la lune brillait, ronde.

« Monsieur Tadokoro !... » La voix forte du vieillard agressa les oreilles des cinq visiteurs qui s'étaient abandonnés à la contemplation du paysage admirable. « Ecoutez ! Regardez bien ! Regardez bien ces montagnes et ce lac. Comme vous le voyez, le Japon est grand. La longueur de l'archipel est de deux mille sept cents kilomètres, il est composé d'une multitude d'îles, grandes et petites, de chaînes de montagnes culminant à trois mille mètres, et la superficie totale du territoire est de trois cent soixante-dix mille kilomètres carrés. Le pays est peuplé de cent dix millions d'habitants et son produit national brut est le troisième du monde. *Ce Japon...* ces grandes îles... pensez-vous, même aujourd'hui, qu'ils vont réellement être submergés ? Croyez-vous vraiment qu'une submersion soudaine aura lieu d'ici peu ?

— Je... » Tadokoro soupira profondément. « *Je le crois.* Ma certitude s'est fortement accrue avec mes dernières recherches. »

Onodera eut un léger frisson. Cela ne devait rien à la fraîcheur nocturne qui avait saisi tout son épiderme. (*Vraiment...* ces montagnes, ces forêts, ce lac, ces villes, ces hommes seront bientôt peu à peu submergés ?)

« Bien... » La voix du vieillard résonna. « J'attendais votre confirmation. Hanae, vous pouvez refermer. »

Onodera qui contemplait la lune brillante dans le ciel sans nuages fronça les sourcils. Il lui sembla tout à coup que le disque de la lune n'était plus net mais devenu flou comme un mirage. Il s'aperçut que les insectes s'étaient tus. Le bruit du vent et des arbres cessa, comme si la mort s'était étendue sur eux. Des corbeaux et d'autres oiseaux poussaient des cris anxieux dans les bois. Les chiens apeurés aboyaient et des coqs les accompagnaient de leurs caquètements inquiets.

« Ça vient... » murmura Tadokoro.

Avant qu'il ait pu terminer sa phrase, les arbres, les montagnes se mirent à gronder. Des tuiles, des piliers et des poutres commencèrent à craquer, puis la maison entière grinça et l'électricité fut coupée. Les armoires craquaient bruyamment et on entendait s'écrouler des débris de plâtre. Quelque chose tomba sur le tatami en faisant un léger bruit. La fille gémit doucement comme si elle était effrayée.

« Ce n'est pas grave. Le niveau du massif de Hakone a baissé mais les sommets se rehaussent pour rétablir l'équilibre. Il ne s'agit donc que d'un petit tremblement de terre. » La voix calme de Tadokoro s'était élevée dans l'obscurité. « *La modification de l'écorce terrestre* dont je parle n'est pas du même ordre que ces secousses. Naturellement, elle sera accompagnée de grands séismes et d'éruptions. »

Le tremblement de terre avait déjà pris fin. Tous demeuraient figés dans l'obscurité sous le clair de lune qui pénétrait à l'intérieur de la pièce.

« Monsieur Nakata... je crois... le jeune homme qui a parlé tout à l'heure... prononça la voix du vieil homme dans le noir.

— Oui, fit Nakata.

— Avez-vous un plan en prévision de la prochaine évolution ?

— Oui, j'en ai un, répondit Nakata de sa voix toujours raisonnable, il n'est pas encore au point mais j'en ai établi les grandes lignes.

— Très bien. Mettez cela en route au plus vite. Je téléphonerai demain au Premier ministre afin de le rencontrer. Et demain, l'un de vous partira pour Kyoto. Il est préférable qu'il soit accompagné. A Kyoto vit un savant appelé Fukuhara. Il est jeune mais, en lisant ses livres, je me suis aperçu qu'il était un *vrai*

savant. Vous lui donnerez ma lettre, et lui demanderez sa collaboration en lui décrivant la situation. Je vous expliquerai ce qu'il faut lui dire demain. Il doit aussi s'attaquer à un problème très important.

Depuis toujours, les savants de Tokyo se limitent au temps présent et ils ne peuvent se concentrer profondément sur *un grand problème s'étendant sur une vaste période...* Pour s'y attaquer, il vaut mieux s'adresser aux savants de Kyoto.

— Fukuhara... murmura Yukinaga. C'est un spécialiste de l'histoire comparée des civilisations, n'est-ce pas ? Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Je ne l'ai pas rencontré, répondit le vieillard en se raclant la gorge. Mais nous avons eu un échange de lettres. Il comprendra bien le sens de votre visite. »

Une vague lueur s'approchait de la pièce. La fille apportait une lanterne :

« Ah ! La fleur est tombée. »

Le lendemain matin. Onodera était parti pour Kyoto en compagnie de Kunieda, emportant la lettre du vieil homme.

Alors que le train franchissait le fleuve Tenryu, Onodera sentit sa gorge se serrer... Il y avait un an de cela, il avait rencontré tout à fait par hasard en gare de Tokyo son ami Go, qui justement devait se rendre à cet endroit précis pour effectuer une correction d'arpentage.

Lui, de son côté, partait en expédition explorer la fosse du Japon. Tout avait débuté à ce moment-là.

Depuis, Go avait perdu la vie à la source du fleuve Tenryu. Son ami journaliste de la rubrique des faits divers avait émis l'hypothèse d'un assassinat de Go afin de dissimuler le laisser-aller des travaux. Mais la mort de Go était due au suicide ou plutôt à un accident.

Go, après des calculs minutieux, avait touché du doigt un fragment du *phénomène extraordinaire*. Sa surprise avait été grande et il avait été désespéré à l'idée que personne ne le croirait. En outre, il s'était senti écrasé par sa responsabilité : il devait conclure à l'impossibilité de poursuivre les travaux du chemin de fer super-express. Les insomnies, la tension nerveuse et l'irritation l'avaient mené à cet endroit dangereux de la source du fleuve... Et là il était mort accidentellement, de façon tout à fait anormale.

Onodera pensa : A ce moment-là, mon vieux, tu n'as perçu qu'un fragment. Tu as eu une vague idée que tu as développée... alors, quelque chose d'*énorme*, de plus en plus *inimaginable* est apparu à tes yeux... tu n'as pas été capable d'aller plus loin...

Il pria pour l'âme de Go. Il se rappela qu'il avait discuté avec son ami journaliste dans un restaurant de Kyoto, pour savoir si Go avait été assassiné ou s'il s'était suicidé. Maintenant il retournait dans cette ville. En songeant à son destin, il éprouva un vertige.

(C'est vrai. J'ai subi le grand séisme de Kyoto au bord de la rivière... ensuite j'ai disparu exprès... puis... combien de temps s'est déjà écoulé... à ce moment-là je n'ai jamais songé à une disparition éventuelle du Japon... je n'avais pas non plus envie de participer à ce genre de projet... mais aujourd'hui... je fais partie du peu d'hommes au courant de ce secret concernant le destin du Japon... Ce pressentiment du danger et ce secret m'écrasent...) Quelle histoire ! Onodera avait poussé ce cri intérieur en épongeant la sueur sur son visage. Vraiment, quelle histoire !

Kyoto avait presque complètement pansé ses plaies de l'année précédente. Mais la gaieté avait disparu de ses quartiers de plaisir.

La maison du savant Fukuhara était située au nord de la ville. Il était confiné chez lui depuis quelques jours à la suite d'une légère indisposition.

Il avait dépassé la cinquantaine, mais sa chevelure et son visage étaient restés jeunes. Il avait relu

plusieurs fois la lettre du vieil homme et écoutait attentivement les explications d'Onodera et de Kunieda. A la fin, il pencha la tête de côté et ne prononça qu'un seul mot.

« Monstrueux ! » dit-il en quittant la pièce.

Ils l'attendirent. Trente minutes, une heure... Il ne parut plus. A bout de patience, ils interrogèrent la servante.

« Monsieur est en train de dormir au premier.

— Tss... ! Ce savant de Kyoto se fiche des autres, ronchonna à voix basse Kunieda. Tous deux, nous sommes venus spécialement lui communiquer cette affaire de première importance et il ne trouve rien d'autre à répondre que : “Monstrueux”, et il s'en va dormir. Qu'est-ce que cela veut dire ? »

3 Sortes de chaussettes où le gros orteil est séparé des autres doigts de pied. (*N.d.T.*)

Le pays en voie de submersion

Dans une pièce de sa résidence, le Premier ministre conférait avec les secrétaires d'Etat de son cabinet et de son bureau. Tous trois étaient moroses et très amaigris par leurs travaux qui les prenaient jour et nuit. Les dégâts causés par le grand séisme à la résidence n'étaient pas encore complètement réparés. Une feuille de papier-machine était placée sur la table devant les trois hommes.

« Comment traiter désormais ce problème ? J'ai reçu un rapport qui insiste sur la nécessité d'un énorme budget pour pousser les recherches plus en détail. » La voix du Premier ministre était fatiguée à l'extrême.

« Nous ne cessons de le demander au département de la Défense. Celui-ci a déjà établi le Plan D. Il faut sans tarder élargir la direction des opérations, répondit le secrétaire d'Etat du cabinet.

— Il est évident que le département de la Défense ne peut s'occuper à lui tout seul de ce plan. Le plus important est de savoir *quand* et *sous quelle forme* cela aura lieu. Pour le savoir, il faut la collaboration de nombreux scientifiques. Comment pourrons-nous l'obtenir ? demanda le secrétaire d'Etat du Premier ministre.

— Il n'y a que l'Institut, répondit le Premier ministre en croisant les bras. Il faut lui révéler une partie de notre secret pour obtenir son aide. »

Mais tous trois ne parvenaient pas encore à croire à la conclusion que Tadokoro exprimait en une seule ligne :

→
min
D ≐ 2

« Vraiment, c'est une histoire incroyable, prononça entre ses dents le secrétaire d'Etat du bureau du Premier ministre. Si cela arrive vraiment, ce sera un cataclysme... Et si c'était une formidable erreur ou plutôt une illusion de ce Tadokoro, qui est un savant bizarre... »

Le secrétaire d'Etat du cabinet examina le visage du Premier ministre afin d'y lire sa pensée. Ce qu'il craignait le plus était que celui-ci ne tombe entre les mains de charlatans. Cette appréhension ne quittait jamais son esprit. Jusqu'ici tout avait été fait en secret, et on aurait facilement pu effacer tous les préparatifs en cas de découverte éventuelle d'une imposture. Mais dorénavant, le budget et l'organisation allaient devenir de plus en plus énormes et dépendre du public. Dans ce cas, le manque de prudence ne pourrait se dissimuler. Le Premier ministre devrait prendre ses responsabilités.

Le secrétaire d'Etat du cabinet poursuivit ses réflexions. (Alors, qui *endossera les responsabilités* à la place du Premier ministre et de son parti ? Je ne pourrai pas me disculper. Mais cette histoire ne s'arrêtera pas là...)

« Les recherches menées jusqu'à aujourd'hui n'ont pas permis une conclusion définitive, dit le Premier ministre en décroisant les bras. En tout cas, je demande la poursuite des recherches. Il vaut mieux augmenter quelque peu le budget et le personnel. »

Sa réponse semblait banale et simple, mais le secrétaire d'Etat du cabinet comprit intuitivement. (Il s'est enfin décidé. Il veut aller jusqu'au bout. Il ose risquer sa carrière politique !)

« C'est une bonne idée, acquiesça le secrétaire d'Etat du bureau du Premier ministre. D'ailleurs nous aurons demain une réunion des doyens de notre parti.

— Un moment... » Le Premier ministre réfléchit quelques instants, puis : « Pouvez-vous contacter dès maintenant le vice-président et le secrétaire général du parti ?

— Le premier doit déjà dormir, murmura le secrétaire d'Etat du cabinet en regardant sa montre.

J'appelle son secrétaire ?

— Non. Plus tard... » Le Premier ministre se leva et sortit une bouteille de cognac et trois verres.

« Je suis fatigué. » Tout en servant, il murmura :

« Nous reparlerons de tout cela demain. »

Tous trois sortirent du bureau. Dans le couloir, le secrétaire d'Etat du cabinet qui marchait derrière le Premier ministre lui demanda : « Allez-vous modifier le cabinet ?

— Oui... c'est une bonne occasion. Demain, lorsque je rencontrerai le vice-président et le secrétaire général du parti... »

Après avoir pris congé des deux secrétaires d'Etat, le Premier ministre retourna dans son bureau et but encore un verre de cognac. Le silence enveloppait la résidence. Le cognac chassa sa fatigue. Il caressa ses paupières des doigts et retomba en méditation.

(Quelle drôle de situation est la mienne ! L'homme d'Etat est un spécialiste et un professionnel du « choix solitaire ». Mais le choix que je dois faire pèse trop lourd. Si un jour, l'homme pouvait arriver à fabriquer un ordinateur qui se chargerait de toutes les décisions, comme nous serions tranquilles ! Mais ce jour-là ne viendra pas.

Jadis, j'ai rencontré le président des Etats-Unis à la Maison-Blanche. J'ai pu déceler dans son sourire aimable l'ombre cruelle du solitaire. A cette époque-là, les Etats-Unis se trouvaient dans l'impasse de la guerre du Viêtnam et il avait à prendre une décision délicate. A ce moment-là, je pensais que le Premier ministre du Japon était beaucoup plus à l'aise que le président des Etats-Unis.

Mais, aujourd'hui, je me trouve dans une situation bien plus compliquée que ne l'était celle du président des Etats-Unis à ce moment-là. *Le Japon peut être anéanti*. Les Japonais pourraient perdre *physiquement* leur territoire, beaucoup pourraient mourir, les survivants perdraient leur pays natal... ils seraient obligés de vivre aux dépens d'un autre pays...

Cette probabilité s'intensifie de plus en plus, mais la possibilité que cela n'arrive pas est toujours aussi grande ! Si *cela* arrive, nous avons juste le temps de nous préparer. Non, si $D = 2$ est juste, il est déjà trop tard... Mais si, d'un autre côté, nous procédons aux évacuations et que *cela n'arrive pas*, dans quelle pitoyable situation vais-je tomber ! Je dois en prendre la responsabilité.

Cette sorte de décision est trop lourde pour *un homme*. *Personne* n'a le courage de prendre une décision face à un problème aussi cruel. Plus la situation sera claire, plus je serai découragé. Mais *quelqu'un* doit assumer les décisions à la place des autres.

Je suis un homme ordinaire. Mon idéal était de mener une politique raisonnable, comme on le fait pour une entreprise, en rassemblant des données et en effectuant des calculs attentifs. Je n'ai jamais aimé faire quelque chose d'extraordinaire. Le Japon a été tranquille sous mon gouvernement et je croyais que ma carrière politique se terminerait aussi tranquillement.

Mais maintenant la situation a complètement changé. Le grand séisme de Tokyo vient de frapper ma vie politique. De plus, une immense et incroyable catastrophe étend son ombre sinistre sur l'avenir du Japon. Un pays important du point de vue de la population, de l'économie et de l'histoire va être *physiquement* anéanti. Un homme a-t-il affronté quelque chose d'aussi inouï dans l'histoire ? Y a-t-il un homme d'Etat capable de faire face à un problème aussi monstrueux ?

Peut-être une telle décision me dépasse-t-elle ?

Aurai-je la force de venir à bout de cette situation difficile ? Au moins, je me dois de mettre les choses en route, mais pourrai-je terminer ? Ne vaudrait-il pas mieux à mi-chemin passer l'affaire à quelqu'un de

plus qualifié et de plus courageux que moi ?

Y a-t-il un tel homme parmi mes connaissances ? Un tel... Un tel... Un tel...

Je ne pourrai pas en trouver un en ce moment. La situation évolue, et si les secousses deviennent plus violentes, alors peut-être apparaîtra-t-il un homme beaucoup plus qualifié que moi. Jusque-là, je dois assumer cette charge cruelle des décisions à prendre.

Je ne suis pas un héros. Je ne veux pas en devenir un. Seulement, il n'y a pas d'homme qualifié pour ce rôle et je suis obligé de l'accepter. Ce n'est pas le moment de tergiverser pour savoir si je peux faire mieux. Ce rôle est mon destin...

Pour calmer mon inquiétude et voir plus clairement dans l'obscurité, je voudrais être dans un endroit calme afin d'y pratiquer la méditation zen... un jour ou deux entre les affaires préoccupantes... oui, j'irai voir le vieux Watari...)

Le monde entier parla du « grand séisme de Tokyo » pendant quelque temps. Dans les journaux, sur cinq colonnes à la une, on pouvait lire sous le titre :

TOKYO : UN DEUXIÈME HIROSHIMA !

Tout sur le séisme.

Tous les chefs d'Etat envoyèrent des messages de condoléances. Les Japonais qui vivaient à l'étranger étaient traités avec compassion, mais il n'était pas rare de découvrir, sous les belles paroles, la mauvaise foi : « Bien fait ! » pensaient au fond les autres.

Un journal anglais écrivit carrément :

Le hara-kiri est une tradition du Japon. C'est le mépris de la vie. Le développement économique du Japon s'est fait à la façon kamikaze. Résultat : le grand séisme de Tokyo ! Le caractère d'une race ne se corrige pas après un ou deux échecs. Le Japon aboutit toujours au même genre de défaite !

En dehors de l'aide étrangère, le gouvernement japonais commanda quinze mille maisons mobiles et cinq mille maisons préfabriquées. Dans le même temps, il commença à acheter à n'importe quel prix des paquebots d'occasion dans le monde entier. Des dizaines de paquebots vieux de vingt ou trente ans furent dénichés, depuis le Sud (Brésil et Australie) jusqu'au Nord (Scandinavie). Naturellement, le prétexte donné aux achats était « des habitations provisoires pour les rescapés ».

Les visites de personnalités étrangères se faisaient de plus en plus nombreuses. Ils voulaient contempler de leurs propres yeux l'étendue des dégâts et leur influence sur le développement économique du Japon.

Deux de ces étrangers venaient juste d'arriver à Tokyo. Ils eurent des conversations avec leur ambassadeur et un secrétaire de l'ambassade.

« Nous voulons étudier à fond l'influence de ce séisme sur la société japonaise. Mon collègue restera à Tokyo dans ce but », dit l'un des hommes, qui semblait avoir atteint la cinquantaine, à l'ambassadeur en indiquant son jeune collègue blond, âgé d'une trentaine d'années.

« Evidemment les dégâts sont importants, mais le Japon est économiquement puissant. Il s'en remettra très vite. Au contraire, le séisme lui servira de stimulant, dit l'ambassadeur en servant du vin.

— L'année dernière, un tremblement de terre a ravagé Kyoto et Osaka. Cette année, ça a été Tokyo. Les deux pôles du Japon ont ainsi été successivement attaqués en un court laps de temps. Les effets se feront sentir progressivement... dit le plus âgé en prenant le verre que lui tendait l'ambassadeur.

— Les attaques des partis minoritaires, freinés pour le moment, vont très vite s'organiser en coopération avec les syndicats.

— Croyez-vous que le parti majoritaire pourra les contenir ?

— Il me semble qu'il a déjà entamé une opération de scission dans le front uni des partis minoritaires. J'ignore si cela évolue bien. Il a une chance de rallier les deux partis centristes... Mais en cas de danger, ils préféreront abandonner le gouvernement...

— Je crois que le Premier ministre actuel a peu de pouvoir politique...

— Pas seulement lui, mais qui que ce soit dans le Japon d'aujourd'hui. Le Japon est à un moment de crise. Le cours de son histoire peut s'en trouver sensiblement modifié...

— Est-ce que vous n'exagérez pas ? protesta le plus jeune. Les dégâts sont importants, mais un tremblement de terre n'est qu'un tremblement de terre. Le taux de développement du P.N.B. du Japon sera ralenti, mais quand on pense à sa puissance économique...

— Il y a un demi-siècle, j'ai travaillé pendant dix ans à l'ambassade de Tokyo. C'était peu après le grand séisme de Tokyo de 1923. Ce séisme a provoqué une panique financière, une récession, et le droit à la parole des militaires s'est accru. Puis il y a eu le renforcement de l'armée, l'invasion du continent. Et cette guerre malheureuse...

— Voulez-vous dire que le séisme de Tokyo de 1923 est à l'origine du fascisme de ce pays ?

— Je dis que cette façon de concevoir les choses n'est pas à négliger.

— Mais aujourd'hui la société et l'économie japonaises sont beaucoup plus développées qu'avant la guerre, protesta encore le jeune.

— Approfondissons encore le sujet, reprit le plus âgé, le changement intérieur du Japon influencera beaucoup la situation en Extrême-Orient. Tout d'abord, pour quelque temps, l'invasion économique du Japon en direction du Sud-Est asiatique va être ralentie et les exportations japonaises vers les Amériques, l'Europe et l'Afrique diminueront beaucoup. Qui comblera ce vide ? La Chine tentera naturellement d'étendre son influence vers le Sud-Est asiatique. La Russie est préoccupée en ce moment par ses affaires intérieures... Tout ce qu'il faudrait connaître, c'est l'attitude que prendra la Chine face à cette régression du Japon. Si le taux du développement économique du Japon diminue et que sa force concurrentielle extérieure s'affaiblit, quelques pays en seront ennuyés, d'autres s'en réjouiront... Déjà, en Europe et dans le Sud-Est asiatique, on spéculé largement sur le yen...

— Voici la liste des nouveaux ministres publiée cet après-midi. » Le secrétaire passa trois feuilles de papier au plus âgé. « Comme vous me l'avez demandé, j'ai étudié en détail leur carrière.

— Tiens ! s'écria le plus âgé après un coup d'œil à la liste. Un grand homme va être ministre des Affaires étrangères. Je le connais bien. Avant la guerre, il était en Mandchourie, puis il a été nommé ambassadeur au Brésil et en Australie.

— Il doit être assez âgé ? s'enquit l'ambassadeur.

J'ai entendu dire qu'il parlait peu, mais qu'il était un grand théoricien.

— Le ministre du Commerce et de l'Industrie est connu pour sa sagacité. Le ministre des Transports est un grand financier... Le secrétaire d'Etat du cabinet et le secrétaire d'Etat auprès du Premier ministre sont reconduits dans leurs fonctions... Qui va être secrétaire d'Etat à la Défense ?... Tiens ! c'est un tacticien réputé...

— Le connaissez-vous ? » L'ambassadeur se pencha sur la liste.

« Je le connais ! Il a assisté l'amiral Yamamoto lorsque celui-ci a acheté du pétrole au Mexique avant la guerre du Pacifique... En réfléchissant bien à cette liste, j'y décèle quelque chose de bizarre. Supposons que vous soyez Premier ministre, comment concevriez-vous l'organisation du cabinet après un séisme aussi terrible ?

— D'abord il faudrait renforcer la sécurité intérieure des citoyens. Puis choisir des ministres ayant de l'influence sur la presse. Sans contrôle des médias, on ne peut avancer. Naturellement, les ministres des Travaux publics, des Transports, de la Santé, des Finances seraient des hommes de la plus grande compétence. Le ministre du Commerce et de l'Industrie aurait plus d'importance, car il faudrait compter sur les importations avant de reprendre la production. Le ministre de l'Agriculture également...

— Très logique, approuva le plus âgé. Pour la reconstruction, il faut qu'ils s'appuient sur une *politique*

intérieure.

— C'est bien ce qui ressort de cette liste, intervint le secrétaire. Les meilleurs hommes ont été placés à tous les postes énumérés par l'ambassadeur.

— D'accord pour ce qui concerne *l'intérieur.*» La physionomie du plus âgé devint de plus en plus sérieuse. « Mais il faut observer le Japon *de l'extérieur.* Alors on s'aperçoit que ce cabinet va être complètement dirigé *vers l'extérieur.* Le ministre des Affaires étrangères n'est pas connu au Japon, mais à l'étranger, il passe pour un homme capable.

— Mais jusqu'à ce que ses affaires intérieures soient rétablies, le Japon devra tenir compte surtout de l'extérieur.

— Non. Il s'agit de quelque chose de plus grave ! Ecoutez-moi attentivement ! Le nouveau cabinet est complètement axé sur les Affaires étrangères, le Commerce et l'Industrie, les Transports et la Défense.

Ces quatre ministres sont plus estimés *à l'étranger* qu'au Japon. Je crois que le choix de ces ministres a été fait pour l'extérieur, tout en étant habilement camouflé. »

L'ambassadeur se mit à réfléchir.

« N'êtes-vous pas intrigué ? dit le plus âgé en glissant la liste sous le nez de l'ambassadeur. Je décèle les préparatifs d'un *grand assaut vers l'extérieur.* Dans quel but ? En plus du bouleversement total à l'intérieur, pourquoi faut-il donc mettre sur pied un cabinet d'*assaut vers l'extérieur* ? Cela n'a pas le sens commun...

— De mon côté aussi, j'ai recueilli des informations bizarres : les investissements extérieurs japonais avaient diminué au cours de la semaine qui a suivi le séisme, mais depuis ils sont redevenus ce qu'ils étaient auparavant. Le gouvernement japonais y contribue. Plus bizarre encore, il achète toujours beaucoup de terrains à l'étranger, dit le jeune.

— Je savais que le Japon avait acheté de nombreuses mines en Afrique et en Australie, dit l'ambassadeur.

— De plus, il a acheté beaucoup d'étendues sauvages.

— Il pense à une émigration. Afin d'éviter une augmentation excessive de sa population... dit l'ambassadeur.

— Attendez ! Le taux d'augmentation de la population japonaise est tombé sous zéro depuis deux ans. *Je ne comprends pas entièrement.* Il faut chercher plus en profondeur, dit le plus âgé.

— A quoi pensent les Japonais ? Je n'arrive pas à les comprendre, murmura l'ambassadeur.

— Il y a *quelque chose.* Je sens que quelque chose de bizarre se passe en ce moment au Japon... derrière l'action du gouvernement... quelque chose est dissimulé... » Le plus âgé plongea dans ses réflexions.

L'hiver s'étendit sur Tokyo sinistrée. Cette fin d'année était, par une triste ironie du sort, particulièrement froide. Les travaux de reconstruction étaient menés de jour et de nuit, mais le réseau d'autoroutes n'était rétabli qu'à moins de vingt-cinq pour cent et le métro à dix pour cent. Les logements, le pétrole, le charbon très demandé à nouveau manquaient.

Onodera marchait sous la neige, le col de son pardessus relevé. Il se dirigeait vers les bâtiments de la Marine nationale. Les alentours du building de la Diète étaient encombrés de manifestants.

Onodera perçut une inquiétude dans l'allure morne des manifestants, qu'il n'avait jamais sentie chez les étudiants. Ils marchaient simplement en silence en portant des banderoles avec ces slogans : *Procurez-nous des logements Réquisitionnez les immeubles de bureaux et Indemnité aux sinistrés pour l'hiver*. Leurs visages sales étaient crispés sous le froid et reflétaient une étrange angoisse.

Onodera songea : Ces gens-là peuvent avoir flairé quelque chose. Les ravages provoqués par le séisme ont été importants, mais comme le gouvernement l'a annoncé, tout redeviendra comme avant en quelques années. Or, il semble que la société entière commence à s'interroger sur la marche normale des choses. Chacun paraît porter en lui quelque sinistre présage. La presse critique tout vertement et se montre pessimiste selon son habitude. Lorsque les gens sentent que le monde marche bien, personne ne prête attention à cette littérature journalistique. Mais cette fois, il me semble que les gens ont flairé quelque chose de différent. C'est là l'origine de la mine sombre, inquiète, bizarre de ces manifestants. Les slogans de leurs banderoles sont violents, mais comme ils sont silencieux pour des manifestants... Ils sont sur le qui-vive, comme s'ils guettaient quelque part le moindre symptôme d'un possible nouveau sinistre. Ils se désintéressent des gros titres des journaux : *Va-t-il y avoir une vaste récession ? Hausse de quarante pour cent sur l'alimentation Crise alimentaire au printemps prochain*, mais ils voudraient découvrir d'autres signes en dehors de la presse. En les croisant, Onodera ressentait à travers sa peau leur inquiétude et son cœur se serra.

(Quand ces gens apprendront ce qui doit arriver avec cinquante pour cent de certitude... que se passera-t-il ? Cela provoquera une immense panique.)

Dans un bureau du ministère, il apprit qu'un journaliste était passé au laboratoire de sismologie, avant de se rendre à la Marine nationale où il collait littéralement aux pas d'un membre du bureau d'information. Il sut également que la septième flotte américaine avait commencé des recherches sur le fond marin près de l'archipel du Japon à l'aide d'un bathyscaphe. Tout cela n'éveillait-il pas des interrogations ?

En sortant du ministère, il se heurta à son ami le pilote de bathyscaphe Yuki, qui lui fit de violents reproches. Il était furieux qu'Onodera ait disparu sans rien dire. Son inquiétude avait été trop grande, il l'avait cherché partout et était allé plusieurs fois chez lui en laissant un message. Et malgré tout, Onodera n'avait donné aucun signe de vie. Onodera lui expliqua les raisons de son complet silence, du secret qu'il devait absolument garder. Alors la colère de Yuki tomba et ils décidèrent sur-le-champ de travailler ensemble sur le *Kermadec* ; Yuki démissionnerait de sa société.

Comme ils se rendaient au domicile de Yuki, celui-ci se tourna soudain vers Onodera.

« Ah ! que je n'oublie pas. Tu connais une certaine Reiko ? Elle est venue plusieurs fois à la Société pour te voir. »

Reiko ? Il ne se la rappela pas tout de suite. Mais la mémoire lui revint lentement : l'intérieur du funiculaire, sa présence tout près de lui, sa chair nue et la musique de la radio...

« Quelle relation entretiens-tu avec elle ? Avanthier encore, elle est venue demander de tes nouvelles.
— Avant-hier ? » répéta Onodera surpris.

A ce moment-là la terre recommença à trembler *encore une fois*. Les lumières s'éteignirent toutes d'un seul coup.

Kunieda et Nakata étaient importunés par les journalistes qui voulaient recueillir quelque information sur l'éventualité d'un transfert de la capitale. Il semblait que le parti au gouvernement laissait intentionnellement circuler cette rumeur. Les Marines américaine et russe croisaient aux alentours de l'archipel du Japon.

Onodera apprit l'éruption de l'île Hachijo alors qu'il se trouvait à bord du *Kermadec* qui avait plongé à une profondeur de deux mille mètres, en un point de l'océan situé à environ cinquante kilomètres au nord-nord ouest de l'île Tori. Le message arriva par téléphone du *Yoshino* et, à cause du bruit, il eut des difficultés à l'entendre. Il put cependant comprendre que l'éruption avait déjà fait beaucoup de victimes parmi la population de l'île qui s'élevait à douze mille habitants.

Exactement au moment où il recevait ce message, il sentit un choc frapper le *Kermadec*. Les chercheurs qui se trouvaient à bord du bathyscaphe constatèrent alors que la température du fond marin était en train de s'échauffer rapidement. Ils y virent les prémices d'une éruption.

La remontée brusque qu'ils décidèrent fut pénible, et le mât de charge du *Yoshino* mit finalement à l'abri le *Kermadec*. Onodera vit que la surface tourmentée de la mer était couverte de pierres ponces.

« On parle de l'éruption des rochers Kosshu, dit l'un des membres de son équipe qui se trouvait sur le pont. Quelques bateaux de pêche ont été légèrement endommagés. Il est rare pourtant qu'il y ait des éruptions dans cet endroit.

— Il semble que nous devrions partir d'ici le plus vite possible, dit Onodera, essuyant son visage avec une serviette. Quelque chose bouge ici.

— Que s'est-il passé à l'île Hachijo ? demanda un ingénieur.

— L'éruption du mont Ouest a causé deux cents morts. On craint une autre éruption importante. Des paquebots et des unités navales vont évacuer l'île.

— Tous les habitants ?

— Oui. Les écoliers en premier... mais en fait les douze mille habitants seront tous évacués et devront ne rien emporter avec eux. D'autres îles de l'archipel Izu seront également évacuées sur la région de Shizuoka. »

(Douze mille, se dit Onodera. Si trois ou quatre paquebots sont envoyés, tous ces gens pourront partir... mais pour ceux qui vivaient là depuis des générations, quitter leur île sera tellement atroce ! Encore plus si cette île disparaît à jamais !)

Un hydravion anti-sous-marins qui approchait appela le *Yoshino*, demandant qu'Onodera monte à son bord avec toutes les données.

Onodera rejoignit rapidement le pont balayé par un vent plus fort. Les vagues avaient grossi. L'hydravion quadrimoteur était en train de descendre. Malgré la mer mauvaise, l'appareil amerrit facilement tout près du *Yoshino*.

Onodera, un imperméable sur le dos, embarqua dans le canot pneumatique, qui était tellement secoué qu'il fut obligé de s'y agripper de toutes ses forces. Pendant le court laps de temps qu'il mit à rejoindre l'hydravion, ses efforts le trempèrent de sueur.

L'hydravion reprit l'air immédiatement. Onodera se retrouva dans la cabine de pilotage avec l'équipage ; l'un des hommes, un nommé Kataoka, dit tout en regardant les instruments du tableau de bord :

« Maintenant, c'est certain. C'est un gros sous-marin... de quatre mille tonnes... ou plus.

— S'il s'agit d'un quatre mille tonnes, alors c'est un sous-marin atomique... Suit-il le *Yoshino*... ? Distance, huit cents... C'est très proche !

— Un sous-marin ? N'est-ce pas l'*Uzushio* qui participe au Plan D ?

— L'*Uzushio* est actuellement près de la péninsule Kii. De plus, il n'est pas aussi gros. Il ne jauge que mille huit cent cinquante tonnes.

— Que fait donc ce sous-marin ? Veut-il savoir ce que nous faisons ?

— C'est possible. Il vaut mieux prévenir le *Yoshino* en code.

— A quel pays peut bien appartenir ce sous-marin ? Il semble s'intéresser à nos travaux.

— C'est vrai. Il suit le *Yoshino* à deux kilomètres de distance depuis longtemps. Ne vous en êtes-vous pas aperçu durant la plongée ?

— Pas du tout... Nous craignons une éruption sous-marine et, aussi, la remontée posait des problèmes.

— Devant nous, à gauche, une fumée monte vers le ciel, hurla un haut-parleur dans l'hydravion. Une éruption sur une île... »

Onodera et les autres se précipitèrent aux hublots. « C'est l'île Ao, dit Kataoka. Hier, il y a eu une première éruption et aujourd'hui, en voilà une seconde.

Cette fois, l'île va être détruite.

— L'île Ao ? Elle était habitée !...

— Elle avait environ deux cent soixante-dix habitants. Tous vont périr. A moins que quelques-uns aient pu fuir sur leurs bateaux de pêche. »

(Onodera songea en frissonnant : Ce genre de phénomène se produira désormais et deviendra dix millions de fois plus grave que sur cette île Ao...)

« La zone volcanique du mont Fuji connaît tout à coup plusieurs éruptions. »

L'hydravion prit de l'altitude. On put alors voir des colonnes de fumée qui s'élevaient dans le ciel.

Lorsque l'hydravion aborda la région de la baie de

Tokyo, le haut-parleur annonça : « Un tremblement de terre de magnitude 7 secoue les régions de Niigata et de Toyama. L'épicentre est situé à soixante kilomètres au nord de Niigata à une profondeur de cinquante kilomètres.

— Cette fois, un séisme ravage la côte de la mer du Japon, murmura Kataoka. Le Japon est pris dans un étau. »

Dans la villa d'un haut fonctionnaire du gouvernement australien, située à Red Hill, dans la banlieue de Canberra, le Premier ministre australien demeurait silencieux depuis près de cinq minutes. Accoudé à la table, il appuyait son menton dans ses deux mains. On était en février, le mois le plus chaud en Australie. Deux personnes étaient en face de lui : le haut fonctionnaire et un visiteur de petite taille.

Le Premier ministre tapota nerveusement des doigts comme s'il voulait écarter le poids de ses pensées. Il se leva vivement de son fauteuil. Il faisait près de deux mètres. Il croisa les poings dans son dos et considéra ses pieds en se mettant à aller et venir dans la pièce. L'air frais du climatiseur faisait voler les quelques cheveux qui lui restaient.

Arrivé devant le climatiseur, il murmura : « Le Japon... même cet appareil est *made in Japan*... »

Puis il se retourna vers son petit visiteur en disant :

« Ce que vous dites est incroyable, monsieur Nozaki.

De plus, c'est un problème très difficile. »

Ce petit Japonais tout maigre, aux cheveux grisonnants, au regard doux, avait proposé, par le truchement du haut fonctionnaire australien, une rencontre secrète avec le Premier ministre. Très peu de personnes au sein du Commonwealth ou du gouvernement australien savaient qu'un rendez-vous pris par l'intermédiaire de ce haut fonctionnaire n'était jamais refusé par le Premier ministre. Celui-ci ne sut jamais comment ce Nozaki avait connu le haut fonctionnaire ni comment il avait préparé le rendez-vous. Ce Nozaki avait dû se dépenser beaucoup pour y parvenir. Finalement il l'avait reçu et le vieillard lui avait présenté des messages secrets de la part du Premier ministre et du ministre des Affaires étrangères du Japon. D'entrée, il lui avait révélé cet incroyable secret qui le prenait totalement au dépourvu.

« Comme vous le savez, dit le Premier ministre, la population australienne a augmenté d'un million au cours des dix dernières années. Elle dépasse les douze millions.

— Je sais, répondit Nozaki. Pendant ces mêmes dix années, la population japonaise a augmenté de huit millions. Elle s'élève actuellement à cent dix millions.

— Dix fois plus que la nôtre.

— La densité de population est chez nous deux cents fois plus grande. L'espace est vingt fois plus vaste dans votre pays que dans le nôtre.

— Mais vous savez bien que les deux tiers de cet espace sont occupés par un désert qui ne produit rien. »

En regardant à travers la fenêtre, le Premier ministre pensa qu'il fallait trouver un sujet de conversation plus solide.

« Le Japon, murmura-t-il, pays miracle, est le pays le plus industrialisé en Extrême-Orient et à l'ouest du Pacifique. Le Japon et l'Australie sont relativement voisins. Vous souvenez-vous du thème du pavillon de l'Australie à l'Exposition universelle d'Osaka en 1970 ? Nous voulons conserver des relations amicales avec votre pays. Nous collaborons avec vos industries et vos capitaux pour le développement de l'Australie et de l'Océanie. Les mines de fer du Nord, le pétrole, les industries de l'Est... Toyota, Nissan, Mazda, vos automobiles circulent beaucoup dans notre pays. Soixante mille Japonais vivent déjà en Australie.

— Je sais. Au cours des vingt dernières années, l'Australie a été notre meilleure voisine. Nous connaissons bien les sentiments amicaux de Votre Excellence pour notre pays.

— Nous nous sommes efforcés de faire de ce continent un continent tourné vers l'avenir et ouvert au monde, mais mon grand-père et mon père appartenaient tous deux à ce qu'on appelle la *White Australia*. » Le Premier ministre tira un cigare de sa poche et le huma sur toute sa longueur. « Au début de ce siècle, une ruée vers l'or eut lieu au nord de ce continent. Tout de suite, de la main-d'œuvre chinoise arriva nombreuse du Sud-Est asiatique. Je pense que ni mon grand-père ni mon père n'étaient foncièrement racistes. Mais songez ! L'Australie était à l'origine un pays de déportation où ne vivaient que des kangourous et des aborigènes. Les Blancs envoyés ici vivaient dans cette immensité où ils élevaient des moutons et des bovins. Leur rythme de vie ne pouvait pas coïncider avec celui de la main-d'œuvre chinoise très nerveuse. Cela les irritait et la mode était au péril jaune dans le monde. Une étincelle en avait jailli jusqu'en Australie... L'émigration fut énergiquement limitée... non sans quelques drames... et donc, depuis que l'avance japonaise a commencé au Sud-Est asiatique et en Océanie, nous n'avons cessé de conseiller à vos industriels : Ne vous précipitez pas... doucement... doucement. »

Le Premier ministre s'aperçut trop tard qu'il avait, sans s'en rendre compte, abordé le sujet le plus important et s'en impatienta.

Ce vieux Nozaki, en dépit de son flegme, avait porté habilement la conversation au cœur du sujet.

« Alors... demanda le Premier ministre en allumant enfin son cigare, votre désir ? Combien ?

— Première tranche, un million, répondit le vieillard d'une façon directe. Plus tard, si possible, nous espérons aller de deux à cinq millions. »

Le Premier ministre réfléchit. (Cinq millions ! Plus du tiers de la population actuelle de l'Australie !)

« Un million... c'est huit pour cent de la population australienne... en deux ans ?

— Peut-être en moins de temps. » Des rides douloureuses se dessinèrent pour la première fois sur le visage du vieillard. « Nous sommes déjà prêts à faire émigrer une partie dès cette année. Même vous n'acceptiez que cent mille personnes, nous serions très contents. Vous pourriez prendre le prétexte de la mise en valeur du centre de l'Australie.

— Ce serait un mauvais prétexte, interrompit pour la première fois le haut fonctionnaire. Une émigration sans raison véritable ne pourra pas passer à l'Assemblée nationale.

— Au contraire, c'est très possible. » On aurait dit que quelque idée venait de surgir dans l'esprit du Premier ministre. « Voilà !... le chemin de fer transaustralien.

— En effet, acquiesça le haut fonctionnaire. Les plans pour la section Tea Tree-Newcastle Waters ne sont pas terminés. Nous avons eu plusieurs propositions internationales et le Japon devra nous proposer les meilleures conditions.

— Auparavant, dit le Premier ministre, nous devons signer des accords avec le Japon pour l'exploitation du centre de l'Australie. Nous irons plus loin que pour les accords économiques actuels.

— Oui, fit Nozaki, mais il ne faut pas que ce soit trop tard. Je vous prie de concrétiser ce plan le plus tôt possible. Le Japon apportera toute sa coopération en offrant les meilleures conditions de matériel et une technique ferroviaire de pointe. Je vous demande instamment d'obtenir l'accord de votre Assemblée avant six mois. »

Le haut fonctionnaire intervint : « Si vous vous pressez trop et offrez de trop bonnes conditions, cela suscitera des interrogations chez nous.

— Nous saurons y répondre, répliqua Nozaki.

Nous dirons que, à cause de ces perpétuels séismes au Japon, nous sommes obligés de reconsidérer les plans du nouveau super-express dans tout l'archipel. En vérité, ce plan est déjà suspendu. Nous pourrions offrir à l'Australie une partie de nos surplus aux meilleures conditions. Nous allons entamer le même genre de négociations en Afrique et en Amérique du Sud. Si quelqu'un proteste et parle de *dumping*, nous pourrions riposter que le Japon achètera de la laine et des moutons en grande quantité sur une longue période. En effet, les moutons seront nécessaires aux sinistrés.

Nous avons en projet la construction de vastes entrepôts frigorifiques en Iran de l'Est. Nous conserverons là-bas... »

Le Premier ministre réfléchit. (Cette proposition est intéressante, ce serait même une affaire très avantageuse. Nous importons des techniciens de haut niveau, très travailleurs, en même temps que des matières et des machines très perfectionnées. Le temps s'écoulant, ils n'auront plus nulle part où retourner, leur pays lui-même aura disparu. Mais c'est tout de même un gros souci. Après les travaux du chemin de fer, que ferons-nous d'eux ? Quelle influence auront-ils sur notre avenir ?)

« Mais... cent mille personnes d'un seul coup, ce sera difficile. » Le Premier ministre secoua la tête. « A plus forte raison, pour un million d'émigrés, il faudrait une loi exceptionnelle. Que se passe-t-il du côté de l'ONU ? Naturellement, vous avez dû déjà manœuvrer là-bas.

— Nous avons eu trois négociations secrètes avec le secrétaire général. Je ne sais pas s'il y en a eu avec l'Unesco. Nous allons bientôt entamer des négociations avec les membres du Comité permanent. Les Nations Unies établiront des résolutions, mais quelle efficacité cela aura-t-il ? Pour le moment, nous sommes en train de négocier très secrètement avec le président des Etats-Unis et avec quelques pays d'Amérique du Sud et d'Afrique. Nous pourrons ainsi envisager de faire émigrer quelques centaines de milliers de nos ressortissants avant que *cela* n'arrive. C'est une demande vraiment unilatérale. Je... non, le Japon sollicite à genoux votre aide, celle de votre pays, celle du monde entier... la vie de nos gens... au bord de la destruction... leur avenir... sauver par tous les moyens... »

La voix du vieil homme s'enflammait, laissant déborder ses sentiments. Il sembla aux autres qu'il était sur le point de crier, de pleurer, de s'agenouiller, d'embrasser les jambes du Premier ministre, de supplier le front contre terre.

Mais, en réalité, le vieillard poursuivait, correctement assis, les mains sur les genoux, et son visage calme souriait. Seuls ses yeux brillaient plus qu'auparavant avec des éclairs de triste supplication.

Le Premier ministre pensa : C'est une admirable maîtrise de soi. Aujourd'hui peu d'hommes savent si bien se maîtriser. Une des caractéristiques de ce peuple étrange... du moins quand je me trouve en présence de l'un d'eux, je remarque tout d'abord cette maîtrise de soi étrangement forte dissimulant tous les sentiments derrière un sourire oriental. Ils sont handicapés sur la scène internationale parce qu'ils ne savent pas s'extérioriser... ce n'est pas non plus un moyen de faire disparaître son sentiment intérieur...

« En tout cas, c'est une histoire terriblement étonnante, dit le Premier ministre en écrasant le bout de son cigare dans le cendrier et en respirant fort comme s'il voulait échapper à ce problème difficile. Vraiment, le Japon... va être submergé comme l'Atlantide ? Vos savants l'affirment ?

— Je ne peux pas encore être totalement affirmatif. » Le vieux Nozaki grimaça devant cette question gênante. « Les recherches sont menées nuit et jour en grand secret. Nous n'avons rien laissé transpirer dans la population. Vous pouvez imaginer facilement quel chaos en aurait résulté si nous avions répandu la nouvelle. Après le grand séisme de Tokyo, nous pouvons voir clairement l'angoisse populaire. Mais heureusement, pour le moment, le grand séisme de Tokyo a contribué à détourner les regards du public de *cette* possibilité. Pour le moment, on m'a seulement averti que *cette* éventualité dépasse soixante-dix pour cent et, de plus, que *cela* se passera dans un délai de *deux ans*. Plus les recherches avancent, plus cette probabilité augmente et plus le délai diminue. Je pense que notre plan est déjà trop tardif. Au fur et à mesure que les jours passent, nous nous en apercevons de plus en plus.

— J'ai compris, monsieur Nozaki, dit le Premier ministre australien en posant sa grosse main velue sur l'épaule frêle du vieillard. Nous ferons tout ce que nous pourrons. Je vous le promets. J'en parlerai aux autres membres du Commonwealth. Du moins, je me charge de présenter le problème au Commonwealth. Naturellement, notre pays qui est le plus proche du vôtre, et qui est grand, fera le plus gros effort.

— Je vous remercie beaucoup », dit le vieil homme en baissant la tête. Il semblait que des larmes brillaient dans ses yeux. « Je vais rester quelque temps à l'ambassade du Japon. Je rends hommage à la générosité de Votre Excellence et nous savons pouvoir compter sur vos sentiments toujours profondément humanitaires.

— Avez-vous entamé des négociations avec les Russes ? demanda le haut fonctionnaire. Ils possèdent de vastes territoires en Asie.

— Je crois que c'est déjà commencé, répliqua le vieux Nozaki toujours aussi calme. A dire vrai, nous ne nous comprenons pas bien avec ce grand pays, mais nous espérons qu'il trouvera une solution pratique à ce problème comme il l'a fait pour des problèmes historiques de minorités.

— Sauf pour le problème juif... murmura le haut fonctionnaire. Je pense qu'on ne réussira pas avec la Chine continentale, car sa population est de huit cents millions d'habitants... De plus, quand on pense au passé et à l'avenir des deux pays...

— J'ai apporté un cadeau à Votre Excellence, dit le vieux Nozaki en se levant. C'est plutôt un cadeau de notre pays que du chef de notre gouvernement. »

Le vieil homme prit une boîte haute d'une cinquantaine de centimètres et souleva doucement le couvercle.

« C'est magnifique ! Du XIIIe siècle ? » dit le Premier ministre qui avait une connaissance étendue des arts de l'Extrême-Orient. Il sortit ses lunettes de sa poche intérieure et les mit afin de mieux voir.

« Oui. C'est une précieuse statue du Bouddha, bien qu'elle n'ait pas été classée, expliqua d'une voix discrète le vieillard. Nous l'avons acquise dans un temple de province. On trouve encore au Japon ces trésors de l'art. Je vous l'ai apportée à titre de souvenir. »

Nozaki partit après avoir promis de revenir deux jours plus tard. Le Premier ministre contemplait fixement la statuette du Bouddha.

« Les Japonais commencent à expatrier leurs richesses culturelles sans attirer l'attention, dit le haut fonctionnaire en préparant un cocktail. Ils organisent trois grandes expositions d'art à la fin de l'année en Europe et aux Etats-Unis. Je suppose qu'elles ont un rapport avec ce secret. Ils font cela dès maintenant, car ils ne pourraient exporter facilement des richesses culturelles au dernier moment.

— Ne pourrions-nous leur acheter quelques temples ? murmura le Premier ministre. Il y a beaucoup de chefs-d'œuvre architecturaux qu'il serait désolant de voir disparaître.

— Il vaudrait mieux agir vite. Dans ce domaine, les musées américains ou leurs fondations privées manœuvrent toujours avec audace.

— Si nous n'avions à accepter que ces statues du Bouddha, ce serait magnifique ! » Le Premier ministre soupira. « Mais un million ou deux millions de Japonais... comment faire ? Si nous en acceptions cinq millions, nous aurions un Etat dans l'Etat.

— Nous aurons de grandes difficultés dans l'avenir avec eux... murmura le haut fonctionnaire. Le meilleur moyen est de les isoler. L'intérieur de l'Australie n'a pas encore été défriché. Nous les installerons là, les éparpillerons et les utiliserons pour mettre le désert en valeur.

— Tout d'abord, comment pourront-ils faire émigrer cent dix millions d'hommes ? Quels pays pourraient envisager d'accueillir un aussi grand nombre d'immigrants ? Si vous aviez la charge de gouverner le Japon, comment agiriez-vous ? Combien de navires faudra-t-il ?

— Plus de la moitié ne pourront pas être sauvés...

Il faudra prendre des résolutions cruelles. Les immigrés seront un fardeau pour tout le monde. Ils seront persécutés... abandonnés... ils se disputeront... Ils perdent leur *patrie*. Ils connaîtront tous les ennuis que nous, les juifs, avons subis depuis des milliers d'années dans le monde entier.

— Mais un si grand mouvement de l'écorce terrestre n'aura-t-il aucune influence sur notre pays ? interrogea le Premier ministre, un verre à la main. Je vais demander à nos spécialistes d'étudier la question. »

Onodera venait de pénétrer dans un bureau du quartier général. Il y sentit une atmosphère bizarre : quelques hommes étaient rassemblés près d'une table et ils parlaient à voix basse.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous ne savez pas ? Lisez... cela a été publié hier au soir. »

Un jeune homme lui tendit un hebdomadaire. Le titre énorme sauta aux yeux d'Onodera.

L'ARCHIPEL DU JAPON VA-T-IL ÊTRE SUBMERGÉ ?

Les prévisions de M. Tadokoro,

le grand spécialiste du volcanisme des fonds marins.

Onodera se sentit pâlir. Le choc fut si fort qu'il ne put comprendre le sens de l'article à la première lecture.

« C'est là dévoiler un secret national, remarqua un de ses collègues. J'ai entendu dire qu'il était ivre lorsqu'il a dévoilé le secret... »

(M. Tadokoro ivre ? Je ne l'ai jamais vu boire d'alcool depuis six mois.)

« Faut-il sévir contre lui ? Qu'en pensez-vous ? » Un officier s'approcha de lui. « Si cela s'était passé avant la guerre, il aurait été immédiatement arrêté et jeté en prison... »

— Attendez... interrompit Onodera. Lisez bien l'article. Il prétend que ce n'est qu'une idée *personnelle*. Il ne parle ni du Plan ni du quartier général.

— Cela ne veut rien dire. Une fois que les journalistes auront commencé à flairer quelque chose, ils ne manqueront pas de venir ici.

— De plus, M. Tadokoro va passer à la télévision cet après-midi, dit le jeune.

— Merde ! » L'officier frappa sur la table. « Ne peut-on pas l'en empêcher ?

— On ne peut rien faire, dit un fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères d'un ton ironique. Si nous manœuvrons maladroitement, les journalistes vont se douter que quelque chose se passe chez nous. Nous n'avons qu'à laisser courir. Et s'ils viennent ici pour nous interroger, nous feindrons l'ignorance.

— Mais... pourquoi M. Tadokoro a-t-il soudain agi ainsi ? murmura Onodera.

— Je pense qu'il est mécontent, dit le diplomate. Je reconnais que c'est un grand savant. Tant que cette affaire a été en gestation, il a été un puissant promoteur de ce Plan. Mais, une fois que l'organisation a été prise en main par l'Etat, il n'y a plus trouvé sa place. Il est trop libre, trop indépendant, trop non conformiste. Petit à petit, il a été tenu à l'écart du Plan. Ce qui l'intéressait était de *vérifier sa théorie personnelle*. Il ne percevait pas le point de vue du gouvernement qui doit faire face au séisme. De plus, il est un savant à l'ancienne mode. Il ne sait pas utiliser un ordinateur. Il est donc devenu superflu dans ce Plan.

Son mécontentement vient d'éclater.

— Je crois qu'il n'a pas pu tolérer que M. Nakata lui ait ôté la direction du Plan malgré sa participation tardive, dit le jeune. Quelqu'un a entendu une dispute serrée entre eux deux voilà quelques jours. »

(Non ! Ce n'est pas cela, se dit Onodera au fond de lui-même. M. Tadokoro n'est pas aussi excentrique. Il n'est ni fou ni puéril. Son cœur est plus vaste... Pourtant, pourquoi a-t-il fait cela ?...)

« Ça y est ! s'écria quelqu'un en ouvrant la porte.

M. Tadokoro a porté la main sur son interlocuteur au cours du débat télévisé !

— Quoi ? Qui a-t-il frappé ?

— Le professeur Yamashiro ! » Tout le monde se précipita dans la pièce voisine où se trouvait un téléviseur, sauf Onodera qui demeura plongé dans ses pensées. (Le cœur de M. Tadokoro est aussi vaste que la nature. Il n'est pas du tout attaché à des questions de préséance ou de pouvoir. Il n'est pas rancunier. Il est même plutôt généreux... Malgré tout, pourquoi a-t-il fait cela ?)

Quelqu'un d'autre cria : « M. Tadokoro a été arrêté ! — Quoi ! fit machinalement Onodera. Comment cela est-il arrivé ?

— Il a encore frappé quelqu'un à l'entrée de l'immeuble de la télévision. Un policier en civil se trouvait là pour une autre affaire. Il l'a appréhendé. Il paraît que M. Tadokoro était déjà complètement ivre avant de passer à la télévision. »

Ne pouvant en entendre davantage, Onodera s'en alla en compagnie de Yukinaga afin d'avoir une explication avec Nakata. Tous deux voulaient en savoir davantage de sa bouche. Or, les explications de celui-ci étaient raisonnables.

« Nous ne pourrons plus cacher longtemps nos activités. J'ai donc lancé un ballon d'essai. Je laisse filtrer un peu d'informations et, en même temps, j'observe les réactions. Il était préférable de publier cela dans un hebdomadaire populaire plutôt que dans un grand quotidien. C'est ce que j'avais pensé jusque-là, mais c'est M. Tadokoro lui-même qui s'est chargé de l'exécution. Il a accepté de jouer ce rôle à scandale et son action a eu les répercussions que j'avais prévues.

Seulement, il a un peu dépassé...

— M. Tadokoro s'est proposé de lui-même... dit Onodera. Je le comprends.

— Il est bizarre, mais c'est un caractère tout de même, murmura Nakata. Naturellement, étant sans famille... il n'est attaché ni à une situation sociale ni à sa réputation.

— Il y a quelque chose de plus chez lui, dit Onodera d'un ton convaincu. Je crois qu'il est triste.

— Triste ? » Yukinaga se tourna vers lui du côté de la fenêtre. « Pourquoi ?

— Parce que c'est lui qui a fait la découverte... » Yukinaga et Nakata furent touchés par les paroles d'Onodera.

« De toute façon, le vieux Watari s'efforcera d'étouffer le scandale, conclut Nakata.

— Le vieux Watari est-il encore à Hakone ? dit Onodera, soucieux. N'a-t-il pas reçu un rapport ? La zone volcanique du mont Fuji commence à bouger au Sud...

— Tiens ! J'avais oublié, s'écria soudain Nakata. Il y a une heure, j'ai reçu ce journal. Tu ne l'as peut-être pas encore vu ? »

Nakata sortit un journal plié du tiroir. Un message sauta aux yeux d'Onodera :

A Onodera Toshio. Notre mère est décédée. Rentre vite ! Ton frère aîné.

« Quel âge avait-elle ? Il me semble qu'il y avait longtemps que tu ne l'avais pas revue.

— Soixante-huit ans... non, plutôt soixante-neuf... Depuis la mort de mon père, elle était restée affaiblie. Il s'agit certainement d'une crise cardiaque. »

« L'alarme vient d'être donnée au mont Fuji. Tous les chercheurs de l'observatoire situé au sommet ont

été évacués, dit Kunieda très pâle.

— Voyons, ne puis-je rien voir ici de l'éruption du mont Fuji ? dit le vieux Watari presque en riant.

— Trois voitures vous attendent toujours sur l'ordre du Premier ministre. Je vous prie de rentrer à Tokyo aussitôt que possible.

— Ne vous inquiétez pas. Je sais que je survivrai.

Surtout, j'attends leurs conclusions pour ce soir.

— Leurs travaux avancent-ils ? Ils ne font que se promener toute la journée, demanda Kunieda incapable de patienter.

— Ils réfléchissent en se promenant. Je suis inquiet pour leur santé. Cela fait trois jours qu'ils n'ont pas dormi du tout. »

Il s'agissait du professeur Fukuhara et de ses deux collaborateurs. Un jour, le Premier ministre était allé leur rendre visite malgré ses lourdes charges et il avait bavardé avec eux toute la nuit en compagnie du vieux Watari. Ils n'avaient parlé que du jardin, des jolies tasses à thé ou bien de leurs aventures de voyage à l'étranger. Il ne semblait pas à Kunieda qu'ils réfléchissaient au problème important de l'avenir du Japon.

La servante Hanae alla avertir le vieil homme qu'ils étaient prêts à le recevoir. Il arriva dans son fauteuil roulant, poussé par la jeune fille.

« Avez-vous terminé ? demanda le vieillard en les saluant. Et Sa Majesté part-elle pour la Suisse ?

— Oui. Un membre de la famille impériale va se rendre en Amérique, un autre en Chine et, si possible, un troisième en Afrique », répondit un petit homme.

Kunieda fut frappé par le changement qui s'était opéré sur le visage du professeur Fukuhara. Il y a une semaine, il semblait encore très jeune. A présent il avait la tête d'un cancéreux !

« Peut-être que la moitié des Japonais vont périr... Les survivants auront aussi de grandes difficultés, dit Fukuhara d'un ton monotone.

— Avez-vous envisagé les trois cas ? demanda le vieillard en regardant les trois enveloppes posées sur la table.

— Oui. Le premier cas envisage qu'une partie de la population japonaise pourrait s'implanter quelque part dans un pays nouveau. Dans le deuxième cas, les Japonais s'éparpilleraient partout et ils seraient absorbés par d'autres pays. Le troisième cas envisage que les Japonais ne seraient acceptés par aucun des pays du monde.

— Nous ne pouvons rien tirer de l'expérience des juifs, dit un moine. L'expérience de deux mille ans de diaspora n'est pas applicable au cas de Japonais heureux qui ont vécu refermés sur eux-mêmes dans leur archipel pendant autant de temps. Qu'apprendront les Japonais de la disparition de leur patrie ? Pourront-ils conserver leur identité ?

— Dans cette troisième enveloppe, vous en trouverez une autre où nous avons exprimé une autre idée extrême, poursuivit le moine. A vrai dire, nous avons tous trois failli tomber d'accord sur cette dernière. Mais elle ne correspondait pas au but de votre demande. Donc nous l'avons exprimée à part.

— En un mot, nous pensions qu'il valait mieux *ne rien faire*, expliqua le professeur Fukuhara. Laisser les choses aller telles quelles... *sans chercher de mesures appropriées...* »

Aucun son ne sortit de la bouche de Kunieda, qui avait la chair de poule sous le choc de l'émotion. (Que dites-vous ! Alors, vous admettez que cent millions de Japonais puissent tous périr jusqu'au dernier ? Qu'en pensent ces savants ?)

« Hum ! Cette manière de voir vous est donc venue ! » Le vieux Watari se pencha sur les enveloppes.

« Peut-être est-ce là ce qui différencie les Japonais des autres hommes. Cette idée d'un suicide collectif... murmura le moine comme s'il se répondait à lui-même.

— Lorsque tous les trois, vous êtes parvenus à cette idée, avez-vous pensé à votre âge ?

— Oui, répondit Fukuhara à voix basse, tout en contemplant le paysage à l'extérieur.

— Hanae... Venez ici, s'il vous plaît. » Le vieillard fit un signe à la fille assise dans un coin de la pièce.

« Regardez bien cette jeune fille. Elle a vingt-trois ans. Elle n'a pas encore fréquenté les hommes. Elle est fraîche, elle a un avenir. Avez-vous pensé à ces filles... aux enfants ?

— Oui... » dit Fukuhara.

Kunieda pinçait avec force le tissu de son pantalon à l'endroit des genoux. Ses paumes étaient mouillées de sueur. Il frissonna. (Ces gens... sont horribles.)

« En tout cas, c'est une idée extrême, dit le moine les yeux fermés. Mais, sans aller jusqu'au bout, nous n'aurions pu considérer d'autres idées.

— Nous avons pour principe de ne rien demander aux autres pays, expliqua Fukuhara. L'humanité n'est pas encore prête à établir une égalité sur la Terre. Les Japonais qui auront perdu leur territoire occuperont des coins çà et là dans le monde. Mais si leur demande n'est pas acceptée, ils ne pourront rien exiger de force.

Ils devront survivre par leurs propres moyens. »

Watari acquiesça. « Même s'ils survivent, leurs descendants auront à souffrir de toutes sortes de difficultés. »

Le vieillard partit ensuite en voiture pour Tokyo en compagnie de Kunieda. Il y transportait tous les dossiers préparés par le professeur Fukuhara et d'autres.

Onodera prit le premier avion pour Osaka afin d'assister aux funérailles de sa mère. Il y avait bien longtemps qu'il n'était pas revenu à Osaka. La région était beaucoup plus tranquille que celle de Tokyo qui venait de subir le grand séisme. Mais avant que l'avion atterrisse, Onodera sentit quelque chose de bizarre planer sur la ville. Il en eut l'explication par la conversation qu'il échangea avec son frère aîné dans la voiture qui les ramenait chez celui-ci après la cérémonie d'incinération.

« J'ai l'intention de changer de situation, dit son frère. Dans la région, plusieurs projets ont été abandonnés ou mis en suspens. Mon poste va être supprimé.

— Pourquoi ? demanda Onodera. Le séisme de Tokyo a-t-il provoqué la suppression de projets dans le coin d'Osaka ?

— Tu n'étais pas au courant ? L'abaissement du niveau du sol dans la région a été très impressionnant récemment. Il est connu de longue date, mais aujourd'hui, selon les endroits, il est de deux centimètres en moyenne par jour.

— Est-ce vrai ? » fit mollement Onodera entre ses dents. Toutes ses pensées avaient été concentrées sur ses recherches sur la fosse du Japon et il n'avait jamais eu aucune information sur le Japon en entier.

« C'est vrai. Cet abaissement a commencé il y a un an et s'est accéléré peu à peu. De plus, il n'est pas limité à seulement un ou deux endroits. Impossible de douter du fait que tout l'Ouest du Japon a commencé à s'incliner. Ainsi, la côte entre Osaka et Kobe est très menacée. On procède à de rapides travaux de protection. Mais les travaux ne peuvent parer assez vite à l'abaissement du niveau de la côte qui atteindra les dix centimètres par jour dans six mois. C'est-à-dire un mètre tous les dix jours. Les spécialistes prétendent que cela s'arrêtera avant de devenir catastrophique.

Mais à quel niveau cela stoppera-t-il ? »

Onodera était crispé. (La structure de la base de l'archipel du Japon est différente à l'ouest et à l'est. Donc les caractéristiques du changement sont différentes chez les deux.)

« Déposez-nous à l'aéroport, ordonna son frère au chauffeur. Je vais te montrer ce qu'il en est avec l'hélicoptère de ma boîte.

— Mais aujourd'hui ce sont les funérailles de ta mère. C'est toi, en tant que fils aîné, qui conduis la cérémonie, lui dit sa femme, assise près du chauffeur, en se retournant.

— Ça ne fait rien. Les invités ne sont que des proches. Et nous recueillerons les cendres demain matin. Tu rentreras avant nous. Nous ne nous attarderons pas. »

Le frère aîné fit préparer l'hélicoptère en téléphonant de la voiture. C'est ainsi qu'un quart d'heure après leur arrivée à l'aéroport, ils étaient déjà dans le ciel. D'en haut, Onodera put voir les lames de la mer commencer à engloutir la côte, à petits coups de langue monstrueuse. Cela ressemblait à une vaste inondation.

« Tu as compris ? dit son frère. On pourrait faire quelque chose, mais il faudrait engager d'énormes capitaux. Et ils seraient très difficiles à obtenir avec la reconstruction de Tokyo. La société avec laquelle j'ai des relations d'affaires est en difficulté à cause de l'interruption des travaux d'aménagement du nouvel aéroport d'Osaka.

— Tu parlais de changer de travail, mais pour quelle nouvelle situation ? demanda Onodera, le cœur serré à la vue de ce qui s'étalait sous l'appareil.

— Ma mère est morte. C'est pourquoi je suis maintenant libre d'aller travailler au Canada, dit

mélancoliquement son frère. J'ai obtenu un poste sur les gisements pétrolifères du Manitoba. Ma famille m'y accompagnera, mais ma femme est réticente.

— C'est très bien ! s'exclama très fort Onodera sans s'en rendre compte et en tapant sur la main de son frère aîné. Je trouve ça excellent. Quand partiras-tu ?

— Ils me demandent de partir le plus tôt possible, mais il me faudra bien un mois ou deux pour régler toutes mes affaires au Japon. J'irai voir ce qu'il en est sur place la semaine prochaine.

— Il vaut mieux partir le plus tôt possible, dit Onodera en serrant encore plus fort la main de son frère qu'il avait conservée dans la sienne. Laisse tomber tes affaires au Japon. Va au Canada... le plus vite possible. Ne t'occupe pas de ce que dit ta femme.

Emmène toute ta famille.

— Tu en parles facilement, mais changer de travail lorsqu'on a plus de quarante ans... » Le frère aîné esquissa un sourire mais s'arrêta, intrigué, en voyant la tête que faisait Onodera. « Pourquoi me pousses-tu tellement ?

— Euh... le Japon... » Il ne parvint pas s'exprimer. Trop content à l'idée que sa famille allait pouvoir être sauvée par hasard, il avait failli laisser échapper le secret, or il *ne pouvait pas encore* le faire, même pour son frère.

Onodera tourna instinctivement les yeux vers le paysage. Il poussa mentalement un cri en donnant une forte tape dans le dos de son frère. (Va-t'en ! Fous le camp ! Si possible, même une heure plus tôt... avec tous les tiens... juste avec ce que tu as sur le dos... le Japon va être submergé... un grave cataclysme va le ravager auparavant... alors Dieu seul sait qui sera sauvé... mais si maintenant je peux lâcher un seul mot : Va-t'en... le Japon... c'est fini.)

Les mots lui brûlaient les lèvres pendant qu'il contemplait la ville à travers les vitres de l'hélicoptère. Il se racla plusieurs fois la gorge mais sans se décider à parler. S'il prononçait un mot ici...

Son frère aîné en subirait un grand choc, il mettrait toute son énergie dans la préparation de son départ, sa femme lui demanderait pourquoi, et son frère aîné confierait le secret à sa femme en lui demandant de le garder pour elle...

Ou bien il laisserait échapper un mot au cours d'un repas d'adieu à l'un de ses collègues...

Ou bien, obéissant à son bon cœur, il déciderait de sauver quelques-uns de ses employés...

Le secret volerait de bouche à oreille très rapidement et se répandrait à l'infini...

Les poings serrés, Onodera laissait aller ainsi ses pensées. (Mais il n'y a rien de mal dans tout ça. Cela provoquera le départ de quelqu'un, et au moins, celui-là sera sauvé. Pourquoi cela serait-il mal ? Au contraire, n'est-ce pas préférable ?)

Il était tourmenté par ce secret qu'il devait garder même vis-à-vis de son frère, mais... l'organisation obtiendra les meilleurs résultats... ou ce sera l'action spontanée du peuple... il était incapable d'en décider.

Les poings serrés à s'en blesser, il prit sa décision.

(Tant que j'appartiens au quartier général du Plan D, je garderai le secret en obéissant aux ordres de l'organisation.)

« Qu'as-tu ? Descendons. » Le frère aîné avait déjà dégrafé sa ceinture de sécurité. Il avait donné une tape sur l'épaule de son frère pour le faire sortir de ses pensées. « Il est un peu trop tôt pour dîner. Allons au restaurant. Que penses-tu de manger du tétrodon ?

— Tu veux interrompre le jeûne funéraire ? demanda distraitement Onodera.

— Je crois qu'après l'incinération, on peut interrompre le jeûne. J'ai observé le jeûne toute la journée d'hier et la matinée d'aujourd'hui, dit l'aîné en descendant de l'hélicoptère. N'en parle pas à ma femme. Ces derniers temps, elle est devenue très stricte sur ces choses-là. C'est peut-être l'âge ? »

Après le repas, l'aîné voulut le mener à un bar et l'inviter à passer la nuit chez lui. Mais Onodera refusa ses deux propositions sous prétexte qu'il devait prendre dès le lendemain matin le premier avion en partance pour Tokyo. Il avait déjà retenu sa chambre à l'hôtel de l'aéroport et il avait son billet d'avion.

« Demain, recueille un peu des cendres de ma mère pour moi. J'ai tant de remords. La famille me jugera encore mal.

— Ne t'en préoccupe pas. Ça ne fait rien. Laisse-moi faire. Tu t'en vas encore loin d'ici.

— Oui. Je vous donnerai des nouvelles... Il vaut mieux partir au Canada. C'est mieux, absolument ! »

Sa voix résonnait avec passion.

« Qu'est-ce qui te prend ? Au lieu de t'occuper des autres, marie-toi... Les célibataires de plus de trente ans deviennent crasseux. »

Onodera quitta son frère à la sortie du restaurant. Il faisait très froid en ces jours de fin février. Il se promena parmi la foule de la rue animée. Il avait envie de hurler :

« Fuyez tous ! » (Le printemps est proche, mais il n'est pas certain que vous connaissiez l'été prochain. L'automne est encore plus incertain. Il est possible que vous ne soyez plus l'an prochain sur cette terre que vous foulez maintenant... Un bouleversement inimaginable et gigantesque vous privera de tout avenir. Abandonnez tout et fuyez tout de suite, même tout nus, de ce sol maudit !)

L'alcool qu'il avait bu lui procurait une douce ivresse. Il marchait les deux mains sur la tête en titubant. Il faillit heurter un passant, qu'il évita de justesse, mais manqua d'en renverser un second. Un sac à main tomba et tout son contenu s'éparpilla sur le sol.

« Excusez-moi ! » Il commença à ramasser le rouge à lèvres, la poudre, un mouchoir. Son équilibre étant très instable, il resta un moment accroupi.

« Monsieur Onodera...

— Hein ? » Ses regards se portèrent sur les chaussures, le pantalon. La femme posa une main douce sur son épaule.

« Je vous ai beaucoup cherché, dit-elle d'une voix affectueuse. Je dois vous parler. »

C'était Reiko.

Maintenant le quartier général du Plan D occupait onze bureaux du bâtiment des services de la Défense répartis sur trois étages. Nakata était installé dans le plus vaste. Il y travaillait jour et nuit, prenant son repos dans un sac de couchage. Après de nombreux calculs compliqués, lui et ses compagnons étaient parvenus à la conclusion que *cela* arriverait dans dix mois. En prenant connaissance de ce chiffre fatidique, chacun sentit son sang l'abandonner et le sol se dérober sous ses pieds. (En dix mois, que peut-on faire ?)

Nakata resta debout, tel un poteau, les bras croisés.

Tout à coup, l'air très résolu, il s'empara du téléphone.

Il était environ 4 heures du matin.

« Etes-vous en train de réveiller le secrétaire d'Etat à la Défense ? demanda Yukinaga.

— Le Premier ministre, répondit brièvement Nakata en composant un numéro sur le cadran du téléphone.

— C'est... on ne doit pas procéder ainsi. Il faut d'abord reprendre nos calculs, protesta un autre.

— Ce n'est pas le moment de discuter. Il faut faire face au pire. » Nakata écoutait attentivement au téléphone.

« Tu penses que la standardiste réveillera le Premier ministre à cette heure-ci ? prononça Yukinaga entre ses dents.

— On m'a donné le numéro de téléphone spécial du Premier ministre, celui de l'appareil placé auprès de son lit », dit Nakata, le regard fixe.

A 7 heures du matin, les plus grands journalistes de la presse et de la télévision étaient rassemblés à l'hôtel *Hilton* de Tokyo. Le vice-secrétaire d'Etat du cabinet et ses adjoints les avaient accueillis.

« Monsieur le Premier ministre et monsieur le secrétaire d'Etat du cabinet ne vont pas tarder à arriver, dit l'un des adjoints. Le conseil du cabinet dure un peu plus que prévu, mais il va bientôt prendre fin.

— Un conseil de cabinet ? dit en sourcillant un directeur de quotidien. Si tôt le matin ?

— Oui, il s'est réuni à 5 heures ce matin. » Tous prirent place autour de la table et s'interrogèrent du regard.

« Je vous le demande encore une fois, messieurs, dit le Premier ministre en promenant son regard sur tous les ministres assemblés. Nous rendrons public ce texte dans deux semaines. Si la situation nous presse, nous le rendrons public plus tôt. Etes-vous d'accord ? »

Aucun des ministres ne pouvait cacher sa peine ni ne savait s'il fallait répondre oui ou non.

« C'est terrible, dit le ministre des Finances. La marche à la mort a diminué soudain de plus de la moitié.

— Accordez-moi au moins un mois, demanda le ministre du Commerce et de l'Industrie, ou même trois semaines. J'en ai parlé très discrètement à quelques personnes appartenant au monde de l'industrie. Les préparatifs ne pourront pas être terminés en deux semaines. Si, avant cela, la population sombra dans le chaos sous l'effet de la publication...

— De toute façon le chaos est inévitable, déclara le secrétaire d'Etat du cabinet. Dans l'état actuel des choses, nous devons plutôt nous méfier d'une révélation par des journaux étrangers.

— Quelles sont les probabilités d'une telle publication à l'étranger ? s'inquiéta le ministre des Transports.

Par exemple, une équipe scientifique étrangère pourrait-elle publier avant nous ?

— Ces probabilités sont grandes, dit le secrétaire d'Etat du bureau du Premier ministre. Nous ne savons pas quelle organisation de quel pays est au courant ni jusqu'à quel point, mais, récemment, le nombre des bateaux, des avions et des satellites qui effectuent des recherches autour de l'archipel a soudain augmenté. Naturellement, nous avons envoyé çà et là des messages secrets afin de nous renseigner sur les possibilités d'émigration. Donc des hommes d'Etat de certains pays sont au courant, bien qu'ils gardent le silence.

— Je crois, pour ma part, intervint le secrétaire d'Etat à la Défense, qu'il vaut mieux retarder la publication jusqu'à la dernière minute. L'état-major est du même avis que moi. Il faut garder le secret jusqu'au bout, tant que la population ne s'en aperçoit pas, et pendant ce temps, avancer le plus vite possible les préparatifs. Sinon le chaos appellera le chaos, sans que l'on puisse parvenir à une solution.

— Je pense que deux semaines conviendront, dit le ministre des Finances, et d'après les symptômes de la Bourse internationale, il me semble que des fuites sont venues de gouvernements ayant reçu nos envoyés spéciaux. Si c'est vrai, il vaut mieux que l'initiative vienne de nous. Donc, nous sommes d'accord pour la publication dans deux semaines.

— Il vaut mieux avertir plus tôt la Corée du Sud, Formose et la Chine, ajouta le ministre des Affaires étrangères. Surtout que la Corée du Sud subira elle-même des dégâts. Pour conserver la confiance internationale, il vaut mieux les avertir d'ici une ou deux semaines. »

Puis, à la demande du Premier ministre, le ministre des Affaires étrangères expliqua en détail les débats en cours à l'ONU et surtout les positions de l'Australie, de la Chine et de l'Indonésie.

Un secrétaire entra et vint parler à l'oreille du Premier ministre qui acquiesça.

« Alors, conclut celui-ci, je pense que nous sommes tous d'accord pour la publication dans deux semaines. Désormais, faites tous attention aux journalistes. Je vais moi-même les affronter maintenant. »

« Naturellement, dit l'éditorialiste de l'*Asahi*, nous devons mener une campagne à l'intérieur du Japon, mais le problème le plus important est d'attirer l'opinion internationale.

— Certainement, répondit le secrétaire d'Etat du cabinet. M. le ministre des Affaires étrangères en avait grand souci.

— Si vous demandiez l'avis de quelques-uns des plus grands journalistes mondiaux, par exemple : Graham du *New York Times*, ou Komalsky du *Monde*? proposa un directeur de journal.

— Vous ne pourrez pas retarder la publication plus de deux semaines, dit un autre. Depuis le grave séisme de Tokyo, les journaux étrangers ont augmenté le nombre de leurs envoyés spéciaux au Japon. Des journalistes étrangers vont sûrement flairer quelque chose maintenant. Nous avons pris un engagement entre nous mais, malgré cela, ils peuvent découvrir la vérité d'eux-mêmes. Il y a quelque temps, un hebdomadaire populaire a publié les dires d'un scientifique en état d'ivresse. Vous vous rappelez ? Cela m'a glacé. Des journalistes étrangers ont exploité cette affaire.

— Ce scientifique appelé Tadokoro travaillait au Plan, n'est-ce pas ? ajouta le directeur de la chaîne de télévision. Depuis, il a disparu. Si cette sorte de scandale se reproduit, ce sera très dangereux.

— Quand le plan d'évacuation sera-t-il porté à la connaissance de tout le monde ? demanda le représentant d'une autre chaîne.

— Cette fois, le Japon sera comme le Viêtnam, les pays arabes et le Bangladesh, dit un grand reporter. Tout le monde aura les yeux braqués sur lui pendant quelque temps... »

Ses yeux vagues fixaient le vide comme s'il était dans ses souvenirs. Il avait vu la guerre au Viêtnam et au Proche-Orient. Il se souvenait de la vie des réfugiés vietnamiens, palestiniens et des camps du Bangladesh. Ils partaient en exode, à bout de fatigue, emportant peu de biens... leurs yeux noirs et

désespérés, dans les camps misérables de réfugiés. Ils étaient sans espoir pour le lendemain. Ils vivaient au jour le jour. Et il voyait à présent défiler devant lui ses compatriotes écrasés de malheur...

« Pour conclure, d'ici seulement dix mois... tous les Japonais... nos cent dix millions de compatriotes... pourrez-vous les sauver tous ? interrogea le doyen des journalistes.

— Monsieur Yamashita, répondit le Premier ministre, votre question me touche au plus vif. Dans ma situation, je ne peux pas répondre que c'est impossible. Vous devez bien comprendre que je peux seulement vous répondre que je ferai pour le mieux, de toute mon énergie. »

Ensuite le Premier ministre eut un entretien avec les chefs des quatre partis de l'opposition, et le ministre des Finances avec les directeurs des grandes banques.

Le Premier ministre et le ministre des Transports eurent un entretien avec les financiers au cours d'un déjeuner qui eut lieu le même jour dans un restaurant situé au sommet d'un building. Mais personne ne faisait honneur au repas.

« S'il n'y a que ce délai très limité devant nous, dit le président des financiers, les biens que nous serons capables d'expatrier ne représenteront que cinq pour cent du total, qui viendront en plus de tous ceux qui ont été sortis en secret jusqu'ici. Ainsi les biens japonais qui se trouveront à l'extérieur au moment de la submersion ne représenteront qu'environ un dixième du total.

— De plus, ajouta un banquier, le gouvernement a l'intention de contrôler rigoureusement la répartition des bateaux. De ce fait, nous n'atteindrons même pas cinq pour cent... tout au plus trois pour cent... peut-être même moins. J'espère que nous pourrons faire prévaloir nos idées sur la répartition des bateaux.

— Le transport des personnes est de la plus haute importance, dit le Premier ministre. Et nous ne pouvons pas les faire embarquer en n'emportant que ce qu'ils ont sur eux comme sur les bateaux d'esclaves du XVI^e siècle. Il faut tout au moins leur laisser emporter un minimum de choses pour leur permettre de vivre. Surtout cent dix millions d'hommes.

— Mais on peut transporter les personnes en avion.

— Il y a des limites là aussi. Nous sommes en train de consulter les armées de l'air américaine et soviétique en vue de l'intervention des plus gros cargos aériens, mais ce sera loin d'être suffisant. Le Japon n'a pas le pouvoir de mobiliser tous les avions commerciaux du monde entier. Il en va de même pour les bateaux. De plus, à cause du récent dernier séisme de Tokyo, les installations portuaires de Tokyo et de Yokohama ne fonctionnent qu'à quarante pour cent.

— Après-demain, je partirai pour Londres, indiqua le ministre des Transports. Je prévois que nous ne pourrons pas louer beaucoup de bateaux pour expatrier les biens japonais vers l'étranger, car les marchés européens et américains sont en expansion, et les affaires africaines marchent bien. En conséquence, les bateaux manquent dans le monde.

— Quand paraîtra le décret décidant de la répartition des bateaux ? demanda l'un des membres de la conférence en observant le visage des ministres.

— Je le ferai publier en même temps que la conférence du Premier ministre, répondit le ministre des Transports, dans deux semaines. »

Une certaine agitation se produisit parmi les financiers présents. Ils chuchotaient entre eux d'une façon très animée.

« Ne vous méprenez pas sur mes intentions, reprit le Premier ministre. Cette marge de deux semaines ne vous laisse pas une entière liberté. Si vous alliez procéder à des opérations en grand sur les bateaux pendant ces deux semaines, le coût des navires et des transports monterait en flèche dans le monde entier. Cela nous ennuerait beaucoup. Je pense que vous serez fidèles à la promesse faite il y a un an d'une

action coordonnée. Vous pourrez seulement, d'ici ces deux semaines, commencer tous les préparatifs, sans rien en laisser paraître aux étrangers. Nous insistons : le gouvernement a la responsabilité de tout le peuple japonais. Vous, financiers et industriels, n'êtes qu'une partie de l'Etat. J'attends de vous une entière collaboration.

— Selon mon expérience, dit le président des financiers, un contrôle serré mené par un gouvernement et des fonctionnaires ne marche pas bien quand il s'agit d'économie. Ne pensez-vous pas qu'il faille laisser cela au secteur privé ?

— Je sais que vous êtes de bonne foi, répondit le Premier ministre, mais une fois que le monde industriel sera lancé à la poursuite du profit, pourrez-vous le contrôler ? »

« L'explosion du mont Fuji se produira beaucoup plus tôt que prévu. On a enregistré un petit tremblement de terre assez limité aux alentours. L'énergie s'est accumulée là-bas. La température au sol monte beaucoup aussi, dit Yukinaga, les yeux rougis par le manque de sommeil de la nuit précédente.

— Si la zone volcanique du mont Fuji commence à s'agiter violemment, la circulation terrestre d'est en ouest sera coupée », dit Nakata.

A ce moment, Onodera entra. Il portait les marques d'une grande fatigue.

« Bonjour ! Vous avez été vite de retour. Je pensais que vous resteriez deux ou trois jours. Les funérailles de votre mère se sont-elles bien déroulées ? » demanda Yukinaga.

Onodera, sans lui répondre, murmura en appuyant les paumes de ses mains sur ses sourcils :

« Il ne reste que dix mois ?

— Ah, vous en avez entendu parler ? Dans deux semaines, nous aurons une conférence du Premier ministre.

— Monsieur Yukinaga, que vais-je faire désormais ? Je ne servirai plus à grand-chose à ce quartier général. Que deviendra-t-il ?

— M. Nakata et moi-même allons travailler au quartier général créé par le secrétaire d'Etat du cabinet. Naturellement, j'ai l'intention de vous emmener.

— Je ne suis pas un fonctionnaire. Je faisais partie de votre groupe en tant qu'ami... je ne suis qu'un vagabond qui s'est moqué d'une société privée... je ne suis qu'un pilote de bathyscaphe... »

(A demi somnolent, Yukinaga songeait : Il est vrai qu'Onodera n'a été engagé que temporairement. Quel a été son salaire ? Je n'y ai jamais pensé. C'est moi qui l'ai introduit dans ce travail. Depuis il ne m'a jamais rien dit au sujet de ses rémunérations. Est-ce là son caractère insouciant de l'avenir ? Ou bien celui de sa génération qui a vécu dans l'abondance ?)

« Hein ? fit-il distraitemment.

— Avez-vous encore besoin de moi ? Je pense avoir terminé mon travail... Nous avons éclairci dans l'ensemble le phénomène et la date de ce qui va se produire. Le gouvernement s'en occupe désormais sérieusement. Nous avons dépassé le stade où un petit groupe était obligé de travailler discrètement, caché du monde.

— Allez-vous nous abandonner ?

— Je vais me marier, répondit Onodera en rougissant un peu. Je vais fuir avec elle à l'étranger avant l'annonce officielle. Cela vous gênera-t-il ? »

Brusquement, Yukinaga se mit à rire.

« Suis-je donc si ridicule de me marier ?

— Non. Félicitations ! A dire vrai, j'ai divorcé voilà tout juste une semaine.

— Et... vos enfants ? demanda Onodera surpris.

— Ma femme les a emmenés hier à Los Angeles.

Son oncle, sans enfant, y habite.

— Ah... c'est ça...

— Vous démissionnez, dit Yukinaga en écrasant sa cigarette. Votre départ nous attriste. Si nous organisions un banquet d'adieu avec MM. Nakata et Kunieda...

— Avez-vous des nouvelles du professeur Tadokoro ?

— Non. Je pense que le vieux Watari en a. » Onodera se leva. Yukinaga demanda derrière lui :

« Quel âge a votre future femme ?

— Je ne sais pas. Vingt-six ou vingt-sept ans... Ou peut-être plus. »

Yukinaga voulut ajouter encore un mot : « Si vous réussissez à quitter le Japon, c'est bien. Mais si vous échouez, il vaudrait mieux conserver votre poste actuel. Réfléchissez bien ! » Mais Onodera avait déjà disparu et Yukinaga perdit toute chance d'insister.

« Viens ! » dit Reiko d'une petite voix à l'oreille d'Onodera.

Ce chuchotement lui rappela la nuit passée sur la plage avec elle. A ce moment-là, la musique provenait de son soutien-gorge. Ce soir, elle provenait de la stéréo installée dans une petite chambre de l'hôtel de l'aéroport.

« Tu veux m'épouser ? dit Reiko, nue, en sueur, toute palpitante entre les bras d'Onodera. Je voulais te le dire depuis la nuit de la plage... et je n'ai jamais cessé de te chercher...

— Pourquoi moi ? Tu avais plusieurs copains magnifiques. Tu ne m'as vu qu'une seule fois.

— Et j'ai fait l'amour avec toi sur la plage, la nuit de notre première rencontre, sourit Reiko. Il est vrai que j'étais ivre... Mais pourquoi ? Pourquoi ai-je eu envie de toi qui m'avais été présenté ce soir-là ? Je connaissais depuis longtemps tous ces copains qui se trouvaient dans ma villa, mais je n'avais jamais couché avec aucun d'entre eux.

— Parce que tu étais ivre... » dit en riant Onodera. Reiko lui pinça le dos. « Après j'ai eu très honte.

J'ai craint que tu me prennes pour une nymphomane qui veut coucher avec tout le monde. »

Mais Onodera se répétait la même question : Pourquoi t'a-t-elle choisi ?

« Je ne comprends pas. Mais quand j'ai fait l'amour pour la première fois avec toi, j'ai vu *la mer* en toi. »

Elle aimait beaucoup la plongée. Elle aimait ce sentiment de solitude qu'elle éprouvait dans l'eau lorsqu'elle flottait dans cet espace de pénombre et de silence.

« A ce moment-là je me sens seule au point de pleurer, mais je suis très heureuse. J'ai l'impression vertigineuse d'être un fragment d'étoile incandescent en pleine chute à travers l'univers. Je suis toute seule mais je me sens en union avec l'eau bleue, les algues ondulantes et les poissons. Quand j'étais petite, j'aimais la gravure représentant *Adam et Eve chassés du Paradis*, de Daumier je crois. L'as-tu déjà vue ? La scène montre au fond Lucifer s'abattant tout droit sur le jardin d'Eden afin de se venger de Dieu qui l'a condamné à cause de son orgueil et jeté en enfer. Chaque fois que je vois cette gravure, je ne sais pourquoi, je pleure toujours. Quand je suis seule en plongée au fond de la mer, je pense toujours à cette gravure. Quelquefois j'ai pleuré dans mon masque. Dans ces moments-là je me disais : "Ah ! J'ai compris." Il m'est difficile de l'exprimer nettement. Je ne suis qu'une créature aussi infime qu'un grain de sable, mais je ne fais qu'un avec l'univers, la nature, avec quelque chose de gigantesque. A ces moments-

là, je me sens solitaire, isolée, mais heureuse. Quand je me suis trouvée dans tes bras pour la première fois, j'ai ressenti les mêmes choses sans comprendre pourquoi. J'ignorais que tu étais pilote de bathyscaphe. Mais j'ai senti la mer en toi... j'ai pensé "c'est ça"... La mer vaste et profonde, qui m'avait tant attirée jusqu'alors, venait à présent de me posséder sous la forme d'un jeune homme... »

Puis elle le regarda dans les yeux et dit avec des mines de petite fille :

« Tu veux m'épouser ? » Au lieu de lui répondre, il serra contre lui le corps nu de Reiko à lui briser les os. Après des étreintes répétées, passionnées, il sentit la fatigue l'envahir doucement.

« Tu es fatigué... » dit soudain Reiko.

(Oui, c'est vrai. Il faut que je me repose. Je vais m'endormir près d'elle...)

Elle lui raconta qu'après la mort de son père, sa mère était morte elle aussi. Alors elle avait transformé tous ses biens immobiliers en espèces. Après leur mariage, ils iraient en Europe.

« Il faut retirer tout cet argent de la banque et le transférer le plus vite possible à l'étranger. Nous achèterons les billets d'avion dès demain.

— Il me reste encore des terrains en montagne et des forêts. Est-ce qu'il vaut mieux les vendre aussi ? demanda Reiko dans les vapeurs du sommeil.

— Il faut les réaliser au plus vite en argent liquide, même à bas prix, cela n'a pas d'importance. »

(Il avait failli dire : Il n'y a qu'à tout laisser. Bien vite, tout cela n'aura plus aucune valeur. Tout sera brûlé, détruit et sombrera au fond de la mer.)

Au moment de la quitter à l'aéroport, il lui dit :

« En toute honnêteté, je ne sais pas si je t'aime. Je ne comprends pas bien ce qu'est le mariage. C'est la première fois que je me trouve confronté à cette aventure, mais je crois que nous nous comprenons bien.

— C'est suffisant. »

Trois ou quatre jours après la décision prise par le gouvernement de rendre publique deux semaines plus tard la nouvelle de la catastrophe, de sinistres rumeurs se répandirent dans les rues : ... Un séisme plus grave que le précédent va éprouver Tokyo et ses environs qui seront submergés... il vaut mieux laisser passer ce sinistre en partant à l'étranger pour quelque temps.

Les journaux ne leur accordaient même pas une ligne, mais les bruits circulaient très vite. Les gens chuchotaient entre eux, horrifiés, au bureau, chez eux, dans la rue...

Les inscriptions pour les départs vers l'étranger s'effectuaient par familles entières dans toutes les compagnies aériennes. Les lignes aériennes internationales qui passaient par le Japon affichaient complet chaque jour. Même les vols spéciaux ne réussissaient pas à répondre aux demandes. Tous les départs étaient complets pour plus de trois mois. Il ne restait plus de places disponibles sur les paquebots non plus.

Les employés des bureaux n'arrivaient plus à se concentrer sur leur travail. Sous n'importe quel prétexte, les gens se rassemblaient pour discuter. Les familles qui avaient retrouvé leur équilibre quelques mois après le séisme recommençaient à s'inquiéter. Les femmes se demandaient entre elles : « Que va-t-il arriver ?... qu'allons-nous faire ?... le gouvernement s'occupera-t-il de nous ?... »

Même les chauffeurs de taxi demandaient à leurs clients : « Tokyo sera-t-il vraiment submergé ? »

Tout le monde commençait nettement à sentir que quelque chose allait bientôt se passer et maintenant plus personne ne doutait que *cela* allait vraiment se produire.

Le monde des finances commença à bouger en grand secret immédiatement après l'entretien secret avec le Premier ministre. Ce mouvement se ressentit nettement à travers le monde une semaine plus tard. A

n'importe quel prix, le Japon se mit à acheter tous les bateaux disponibles, même les vieilles carcasses. Les compagnies maritimes étrangères accumulaient les contrats avec le Japon. Toutes les sociétés japonaises augmentaient fortement leurs envois d'argent à leurs filiales à l'étranger, ainsi qu'à leurs associés.

Mais ce nouveau mouvement financier du Japon attira l'attention du monde. Des ordres de rechercher les intentions des financiers japonais arrivèrent aux succursales des sociétés étrangères. Toutes les questions posées étaient axées sur un seul point : « Que veut faire le Japon ? »

D'un téléphone à l'autre, une sombre information se répandit à Tokyo :

« La conférence du Premier ministre sera avancée de deux jours.

— Est-ce décidé ?

— A peu près. » Quelques heures s'écoulèrent.

« Il est même possible que la conférence ait lieu encore vingt-quatre heures plus tôt. L'assemblée de la Diète également. Tous les députés sont déjà arrivés à Tokyo. La nouvelle sera publiée plus tôt aux Etats-Unis et en Europe afin d'éviter un choc trop brutal aux Japonais... »

Le 11 mars, c'est-à-dire trois jours avant la date décidée par le gouvernement japonais, la Société américaine de géodésie annonçait qu'un mouvement énorme de l'écorce terrestre allait se produire dans l'archipel du Japon. L'exposé était très prudent, mais à la question des journalistes : « Quel genre de mouvement ? », le rédacteur répondit : « Nous pensons à quelque chose dans le genre de l'Atlantide. »

Frappés par ces paroles, les journalistes envoyèrent immédiatement des télégrammes sous le titre sensationnel :

Un grand mouvement de l'écorce terrestre se prépare sous l'archipel du Japon. Le Japon va-t-il devenir l'Atlantide de l'Asie ?

Mais à cause du décalage horaire, cette nouvelle ne fut imprimée au Japon que dans la dernière édition des quotidiens du matin, au bas de la première page.

Trois heures après la publication aux Etats-Unis, l'AFP annonçait de source certaine, sous ce titre qui éclata comme une bombe :

Le jour de l'anéantissement du Japon est proche !

L'AFP donnait de plus amples explications, en commençant par la structure de l'archipel du Japon et en terminant par l'influence politique possible de la disparition du Japon.

Cette nouvelle de l'AFP parvint au Japon sur les ondes à 8 heures du matin. Trente minutes plus tard, la radio et la télévision annonçaient qu'à 13 heures, le Premier ministre ferait une déclaration de première importance à la Diète.

Tous les journaux préparèrent immédiatement une édition spéciale. Toutes les chaînes de radio et de télévision étaient présentes dans la salle de conférence.

Dans toutes les sociétés, les employés commentaient les nouvelles du matin et personne ne pouvait travailler. Dès la sonnerie du déjeuner, tous s'assemblèrent devant le poste de télévision du réfectoire.

Toutes les chaînes avaient écourté les programmes de variétés et, à 12 heures 45, des scientifiques, des critiques et des journalistes étaient réunis sur le plateau du studio pour commenter les nouvelles du matin parvenues des Etats-Unis et de l'Europe.

Dans la salle de conférence de la Diète, les députés étaient tous présents également à 12 heures 45, contrairement à leur manque de ponctualité habituel. A 13 heures justes, le président de l'Assemblée déclarait la séance ouverte. Le Premier ministre monta immédiatement à la tribune, le visage très grave. Il avait en main une copie de son exposé et commença à parler d'une voix sombre :

« Messieurs les députés, investi de la plus haute responsabilité du gouvernement japonais, je dois vous faire part d'une situation tragique que notre pays n'a jamais encore connue... »

Au moment où le Premier ministre commençait à parler, Onodera arrivait au quartier général du Plan D. Tout le monde se trouvait réuni dans la salle de télévision, sauf Yukinaga et Nakata.

En voyant Onodera, Yukinaga leva la main.

« Le départ est pour aujourd'hui ? »

— Oui, à 15 heures 30 *via* Moscou... » Onodera souriait mais son visage était triste et nerveux.

« Vous avez bien fait. Après la conférence du Premier ministre, l'argent étranger et les billets d'avion seront introuvables. Déjà, depuis ce matin, les compagnies aériennes étrangères ne vendent leurs billets que contre des dollars en espèces. J'ai entendu aux dernières nouvelles qu'à l'étranger on ne veut plus

échanger les yen.

— J'ai été très étonné que la conférence ait été avancée de trois jours. J'arrive juste à temps.

— Vous avez bien fait, dit Nakata en lui donnant une tape dans le dos. Où vous en allez-vous ?

— Pour le moment, nous allons en Suisse. Elle a transféré presque tous ses biens dans une banque helvétique.

— En Suisse... Si vous allez en Suisse, vous pourrez trouver un emploi. C'est un pays de montagnes, mais les Suisses s'intéressent aux recherches sousmarines et à l'exploitation des océans.

— La conférence a commencé... dit Onodera en indiquant du menton le poste de télévision sur la table.

— Comme vous l'avez appris par des nouvelles en provenance de l'extérieur, disait la voix du Premier ministre, nos scientifiques et les organisations gouvernementales donnent pour certain un grand mouvement de l'écorce terrestre sous l'archipel du Japon. L'amplitude et la date de cette modification ne sont devenues claires que tout récemment. Selon les prévisions de nos groupes de recherches, le phénomène se produira dans un an. Le Japon connaîtra un immense séisme et le territoire japonais sera entièrement submergé... En tant que plus haut responsable du gouvernement, j'ai demandé la coopération de tous les partis politiques. Les représentants de chaque parti ont bien compris la situation et nous avons ainsi pu établir un système de collaboration qui s'est placé audessus de l'esprit de parti. Nous avons également demandé la collaboration de l'ONU et des gouvernements de toutes les nations du monde afin de sauver toutes les vies humaines et une partie des biens de chaque Japonais...

— Avez-vous encore du temps ? demanda Yukinaga.

— Nous avons rendez-vous à 13 heures, répondit Onodera d'une voix assourdie en regardant la pendule.

— Vous n'avez pas l'air gai. Que se passe-t-il ?

C'est votre lune de miel, ce départ pour la Suisse, non ? Ne faites pas cette tête !

— Oui, c'est vrai... » Onodera portait vraiment un masque douloureux. « Qu'allez-vous devenir ?

— Euh... » Yukinaga se retourna vers Nakata.

« Nous allons nous installer au quartier général de l'expatriation et nous y poursuivrons les observations scientifiques jusqu'à la disparition complète du Japon.

— C'est bizarre... » Onodera eut un sourire pénible.

« Il y a quelques jours, j'aurais dit : adieu ! adieu ! mais depuis hier, je n'ai plus du tout envie de partir.

— Il ne faut pas penser cela ! s'écria Yukinaga.

Cela ne vous va pas. Celui qui a une chance de s'échapper par ses propres moyens *doit* partir. Si une personne peut s'enfuir, cela sert davantage le Japon que de rester. Et la charge du pays diminue d'autant et un Japonais de plus survivra sur le globe. Si vous voulez faire quelque chose pour le Japon, vous pourrez le faire en Europe.

— Mais vous, Yukinaga et Nakata, vous allez rester ici ?

— Nous savons ce que nous avons à faire. Nous ne sommes plus des enfants. Nous sommes adultes et pouvons mener nos affaires. Nous sommes vos aînés et ne pouvons suivre le même chemin que vous. Mais ne vous inquiétez pas, nous n'avons pas l'intention de sombrer avec l'archipel du Japon. Le moment venu de partir, nous nous en irons par n'importe quel moyen. »

Sur la table, plus loin, le téléphone sonna. Nakata se précipita et prit le combiné. Il prononça deux ou trois mots et raccrocha.

« L'éruption du mont Fuji commence, dit-il en se tournant vers eux. Des colonnes de fumée et de la vapeur ont surgi en plusieurs endroits du mont Fuji.

— Alors... » Onodera se leva. « Je vous souhaite une bonne santé. Nous nous reverrons quelque part dans le monde et contactez-moi en Suisse. »

A ce moment, les tasses à thé et les bouteilles d'encre qui se trouvaient sur la table s'ébranlèrent. Un crayon roula avant de tomber sur le sol où sa mine se brisa.

« Ça commence ! » Nakata se retourna pour regarder par la fenêtre.

« On dirait. » Yukinaga indiqua du doigt la fenêtre. Un énorme champignon gris s'élevait vers le ciel. Tous trois s'approchèrent en courant.

Une première déflagration secoua les vitres.

« C'est une forte éruption, dit Nakata.

— Montons sur le toit. » Le téléphone sonna de nouveau. Cette fois, Yukinaga prit la communication. Il avait l'air d'avoir du mal à entendre et haussa le ton. Mais lorsqu'il comprit qui était au bout du fil, il se raidit et passa l'appareil à Onodera.

« C'est pour vous ! C'est une femme... » Onodera se précipita sur l'appareil. Il entendit, lointaine, au milieu d'une friture pénible, la voix de Reiko.

« Où es-tu ? hurla-t-il en bouchant son oreille libre de la main.

— Maintenant... à la sortie de la route de Manazuru... au milieu d'un encombrement.

— Route de Manazuru ? Que fais-tu là ? Notre avion va partir à 15 heures 30.

— Hier... pour... à Izu... le train... ce matin très tôt... je suis partie en voiture... à cause de l'encombrement... » Ce fut tout ce qu'entendit Onodera de ce que lui disait Reiko.

« Allô ! Allô ! hurlait Onodera inondé de sueur.

Allô ! Allô ! j'entends mal.

— Ici... l'éruption... des pierres... la route... » Il pouvait entendre dans l'appareil les bruits de collision, les arbres qui tombaient, les vitres brisées, les cris des femmes et les pleurs des enfants.

« Des cendres brûlantes pleuvent. Dehors c'est tout blanc et la cendre s'accumule de plus en plus... des pierres rougies volent... » La voix de Reiko était devenue subitement claire. « Je t'ai donné ton billet d'avion. Tu partiras tout seul pour la Suisse. Je ne pourrai pas prendre l'avion aujourd'hui. Pars avant moi. Je te rejoindrai sans faute en Suisse.

— Idiote ! hurla Onodera hystériquement en ressaisissant l'appareil qui glissait de sa main moite.

C'est idiot ! »

Il entendit dans le téléphone un long grondement provenant des montagnes... des cris, des fracas... il n'entendit qu'un seul mot de Reiko qui hurlait de toutes ses forces pour dominer les bruits alentour.

«... Genève... » La communication fut coupée. Onodera demeurait coi sur place. Il sentit tout le sang de son corps refluer vers son cœur. Il était trempé de sueur et des larmes coulaient de ses yeux grands ouverts, tournés vers la fenêtre.

« Qu'est-ce qui vous arrive ? » lui demanda Nakata en même temps que Yukinaga lui disait :

« Hé ! Où allez-vous ? » Onodera avait déjà commencé à courir vers la porte. Il ne savait pas lui-même où il allait. Il lui fallait se rapprocher, même un petit peu, de Reiko qui se trouvait en danger sous une pluie de pierres et de cendres chaudes, sur la côte, à quatre-vingts kilomètres de Tokyo.

« Monsieur Onodera ! cria Yukinaga en sortant sa tête dans le couloir. Votre bagage ! Vous oubliez votre

bagage ! »

Mais Onodera avait disparu dans l'escalier.

On entendait maintenant les premiers bruits d'éruption qui parvenaient à Tokyo de là-bas, à quatre-vingts kilomètres. Le bureau tremblait. Yukinaga qui était sur le seuil se retourna instinctivement vers la fenêtre. Le ciel était déjà chargé d'une fumée grise à l'ouest.

Cette grande éruption du mont Fuji eut lieu le 12 mars à 13 heures 11. Le Premier ministre était juste en train de faire sa conférence à la Diète. Cette entrée en activité du mont Fuji était la première depuis sa grande éruption de 1707. Elle commença à une hauteur de deux mille cinq cents mètres et provoqua ensuite l'éruption d'une vingtaine de cratères. La lave envahit les villes et les hôtels situés au pied du mont Fuji. Les cendres s'entassèrent sur vingt centimètres d'épaisseur, même à Tokyo. Une différence de niveau de plus d'un mètre se produisit entre la rive gauche et la rive droite du delta du fleuve Fuji. C'était là le symptôme d'une déchirure possible du Japon d'est en ouest.

« L'archipel du Japon sera submergé dans un an. » Cette annonce officielle du gouvernement japonais fut un grand choc pour le monde entier, mais les Japonais, quant à eux, demeurèrent calmes en général. Pour parler plus clairement, disons que c'était là une histoire inimaginable et qu'ils ne savaient pas comment réagir, malgré l'énorme coup qu'ils venaient de recevoir.

Aussitôt après la conférence du Premier ministre, tous les téléphones du Japon se mirent à fonctionner en même temps.

« Avez-vous vu la télévision ?... Avez-vous écouté la conférence du Premier ministre ?... Le Japon va être submergé... Qu'en pensez-vous ?... Qu'allez-vous faire ?... Que faut-il faire ? Allô ! Allô ! C'est moi !... Tu as appris la nouvelle ?... Oui, je rentre tout de suite.

Tout de suite... Va chercher les enfants à l'école. »

Vers 14 heures, commença une sorte d'heure de pointe anticipée. Tous les travailleurs se précipitèrent vers leur gare, tête baissée sous une pluie de cendres volcaniques.

« A la maison ! » semblait dire toute la ville d'une même voix épouvantée.

En tout cas, à la maison !

Mais, pour quoi faire une fois à la maison ? Personne n'y pensait pour le moment. D'abord, tous les membres de la famille devaient se rassembler au même endroit. Après seulement il faudrait réfléchir à quoi faire !

Les célibataires et les jeunes étudiants faisaient exception. Les étudiants allèrent à l'université pour voir leurs copains et discuter avec eux. Eux seuls continuaient encore à regarder la télévision. Ils formaient çà et là de petits cercles inquiets et mornes. Une partie des étudiants et des célibataires se hâtaient vers la gare pour regagner leur province.

Le Comité d'expatriation avait de graves problèmes à résoudre.

« A cause de l'éruption du mont Fuji, des étrangers propriétaires de navires tergiversent pour fournir les bateaux qui ont fait l'objet de contrats antérieurs. Ils prétendent que leurs syndicats de marins trouvent les eaux japonaises dangereuses et que les marins font des difficultés pour s'y rendre. Ils demandent donc des indemnités spéciales. Mais je ne vois là qu'une manœuvre. En réalité, ils veulent majorer le coût de location des navires, car ils ont compris maintenant la vraie raison, depuis la conférence du Premier ministre !

« Plusieurs aéroports sont complètement hors de service. Il n'y en a que trois ou quatre qui peuvent accueillir les longs courriers transcontinentaux. Quant au nombre d'avions que nous pourrions mettre en ligne, ils ne représentent qu'à peine un tiers de la flotte aérienne mondiale. Impossible d'en avoir davantage, car la circulation aérienne internationale ne peut être interrompue à cause du Japon.

« La Marine nationale indonésienne et le gouvernement chinois nous ont fait des propositions de sauvetage, mais vu leur importance, le résultat sera minime. Nous n'avons reçu aucune réponse officielle de la Russie. Nous avons cependant une information au sujet d'un convoi de bateaux qui aurait appareillé de la mer Baltique pour l'océan Pacifique. Je pense que nous aurons donc une réponse russe dans quelques jours.

« Nous avons confié à un organisme de sondages le soin de découvrir les préférences des Japonais comme lieux d'émigration. L'Amérique, l'Europe et l'Australie ont remporté une majorité impressionnante des suffrages. L'Amérique du Sud et l'Afrique viennent ensuite. Le Sud-Est asiatique, la

Chine et la Russie n'obtiennent qu'un dixième des suffrages. Nombreux sont ceux qui ont désigné les villes de Hong-Kong, Singapour et Bangkok, sans doute en souvenir d'un voyage touristique. »

L'archipel du Japon tremblait encore. Du Kyushu, au sud, jusqu'au Hokkaido au nord, toutes les provinces subissaient des séismes de magnitude allant de 2 à 4. Tous les volcans entraient en activité. Certains des tunnels sous-marins des détroits furent endommagés et l'eau les envahit. Des ponts se disloquèrent. Certaines des côtes, le long du Pacifique, étaient chaque jour submergées d'environ trois mètres. Les gens semblaient calmes et attendaient les ordres du gouvernement. L'expatriation devait commencer le 2 avril. Chaque préfecture et chaque ville indiquait à chacun l'aéroport ou le port maritime le plus proche et les lieux et dates de rassemblement.

Les grandes compagnies aériennes internationales n'acceptaient plus aucun passager particulier depuis l'annonce faite par le Premier ministre, hormis les malades et les fonctionnaires spéciaux qui allaient préparer sur place la réception des contingents d'émigrants déjà officiellement acceptés.

Les gens qui habitaient auprès des aéroports venaient contempler les départs et les arrivées des avions. Leurs regards exprimaient peu à peu l'angoisse, l'irritation et la suspicion. (Malgré le refus des passagers ordinaires, tous les jours, ces avions sont pleins. Qui est à bord ? Sont-ce des familles d'hommes politiques, des gens riches ou qui ont des relations politiques ? Va-t-on nous abandonner ?)

Personne ne disait rien à haute voix, mais les regards vers les avions qui décollaient trahissaient leurs pensées. Les gens s'efforçaient d'avoir confiance dans la société et le gouvernement du Japon.

(Le gouvernement fera quelque chose pour nous...

Il ne nous abandonnera jamais.)

Les lignes de chemin de fer et les routes étaient partout interrompues. Immédiatement les denrées alimentaires se firent rares dans les villes.

« Rationnement ? demanda rageusement un homme d'une cinquantaine d'années à sa femme qui rentrait épuisée du marché. Depuis quand ?

— Il n'y a plus rien à vendre cette semaine. Il paraît qu'il y aura des denrées nouvelles la semaine prochaine. »

La femme sortit de son sac à provisions quelques légumes et quelques paquets de plats cuisinés instantanés.

« Il y a encore trois jours jusqu'à la fin de la semaine. As-tu des réserves ?

— Nous avons quatre kilos de riz. Il faut compter quatre jours, y compris dimanche. Il ne nous reste presque plus de viande et de légumes. Seulement quelques conserves.

— Pourquoi n'as-tu pas fait plus de réserves ?

N'as-tu pas compris ce qui allait se passer ?

— Mais, depuis deux semaines, les magasins d'alimentation n'ont plus rien. Au prix de longues queues quotidiennes, j'ai pu obtenir tout ce que nous avons. Cela m'a rappelé mon enfance. J'étais à l'école primaire quand la Deuxième Guerre mondiale s'est terminée. Parmi les ruines, on faisait la queue çà et là. Les mères de famille y passaient leur temps. Nous avions faim. J'ai cru pendant longtemps avoir fait un simple cauchemar. Je n'aurais jamais imaginé que cela pourrait revenir comme aujourd'hui. »

Tout en parlant, la femme sortit mollement un plat instantané en boîte.

« J'ai réussi à avoir ça. Le magasin ne voulait absolument pas me le vendre sous le prétexte qu'eux-mêmes n'avaient que ça à manger. Je m'étais résignée, mais j'ai pensé à nos enfants si voraces. Je me demandais que faire et je restais debout sans énergie. Alors le patron m'a chuchoté à l'oreille :

“Madame, l’argent ne m’intéresse pas, mais si vous avez des bijoux, je peux faire l’échange.”

— Et tu as fait l’échange ? Avec quel bijou ?

— Pour mon anniversaire, celui que tu m’avais offert avec ta prime.

— Le *katsai*. Ce n’était pas tellement cher, mais tout de même, cinquante ou soixante mille yen. L’astu échangé contre ce plat instantané ?

— Pardonne-moi. Mais à ce moment-là, je ne savais plus que faire... et instinctivement...

— Maman ! Le dîner est prêt ? dirent en chœur les trois enfants qui venaient de descendre du premier étage, on a faim. Qu’est-ce qu’on mange ? »

Le mari et la femme échangèrent un regard embarrassé. Le mari se leva soudain et commença à défaire sa ceinture de kimono.

« Tu ?... » La femme, étonnée, regarda son mari.

« Je sors. Je ne mangerai pas ce soir. Donne ma part aux enfants.

— Mais où vas-tu à cette heure-ci ? » Il erra sans but dans la nuit en direction de la gare.

Il était fâché contre lui-même d’être parti aussi impulsivement de chez lui. Comme il y avait une trentaine d’années, il aurait voulu acheter n’importe quoi à manger quelque part. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, il était adolescent et, à cette époque d’extrême pénurie, il ne pensait qu’à manger.

(Avec mon père nous faisions des kilomètres jusqu’aux petits villages pour acheter des pommes de terre aux paysans. Mes jeunes frères et sœurs, pâles et maigres, devenaient joyeux à la vue de ce que nous rapportions. Ma mère ne mangeait que le moins bon et laissait le meilleur pour nous, les enfants. Je me souviens bien de la voix triste de mes jeunes frères et sœurs : « J’ai faim !... C’est tout ?... Nous n’avons rien à manger ?)

Il avait crié sans s’en rendre compte, couvrant ses oreilles de ses mains. Son cri le rappela à lui. Il regarda alentour, mais ne vit personne dans la rue sombre.

(Devrai-je encore revivre cette époque où tout manquait ? Après plus de trente années d’efforts et d’économies, j’avais réussi à construire ma petite maison. Enfin, ma vie devenait confortable et aisée. Et tous mes biens vont être engloutis dans la mer en quelques mois !

Désormais, quelle vie m’attend ? Aurai-je la force de *recommencer* une nouvelle vie, sur une terre inconnue, avec mes enfants et ma femme épuisée ? Aurai-je la chance de trouver un travail ? J’ai déjà cinquante ans... Ah ! que je suis fatigué !...

Mais je suis un père pour ces enfants. Je suis un mari pour cette femme. Je suis un homme. Je sacrifierai encore une fois ma vie pour eux. Jusqu’à aujourd’hui je n’ai jamais pris aucun plaisir. Nous n’avons pas eu de vraie vie. Vraiment, notre génération est née sous une mauvaise étoile... Refaire notre vie à cinquante ans, nous devons nous y résigner.)

Dans la rue obscure, tremblant, il sanglotait, le visage tordu par la peine.

« Nous avons reçu une réponse de la Chine, dit Kunieda à Nakata au bureau du Comité d'expatriation. Elle accepte deux millions d'émigrants pour le moment mais, plus tard, elle ira jusqu'à sept millions. Le Japon est en train de négocier pour qu'elle en accepte davantage.

— Ce sera impossible. La Chine est vaste, mais sa production par personne est maigre. Pensez à leur problème alimentaire.

— Elle préférerait l'immigration d'agriculteurs, et aussi de techniciens très qualifiés...

— Quelle région a-t-elle proposée ? La province de Canton ?

— Non, la province du Chiang-su. Les Chinois préparent l'installation des immigrés dans l'île Tch'ongming dans le delta du Yang-tseu.

— Et la Russie ?

— La région maritime de Sibérie, l'île Sakhaline, du moins le Sud, et les îles Kouriles subiront des dommages en même temps qu'aura lieu la submersion du Japon. Ils sont tout aussi pressés d'en évacuer les habitants. Ils ne nous accorderont aucun bateau. »

L'ONU avait organisé un Comité du sauvetage du

Japon avec les représentants de dix-sept pays.

M. Nozaki y représentait le gouvernement japonais.

Le Comité avait été obligé, dès le début, de faire face à un problème très difficile : selon quel critère allait-on répartir les sinistrés japonais ?

Le représentant du Canada proposa une répartition proportionnelle : diviser quatre milliards d'hommes (la population totale du monde) par cent dix millions (la population japonaise) donnait un taux de 2,8 pour cent. Chaque pays recevrait ainsi 2,8 pour cent de sa population en immigrés japonais. Selon la situation de chaque pays, une marge d'environ un pour cent serait tolérée.

Mais les représentants des petits pays et des pays en voie de développement protestèrent violemment, sous prétexte que l'idée canadienne était trop systématique. D'après eux, il fallait songer à l'espace dont disposait chaque pays, au revenu par tête, au niveau et au mode de vie.

« Cette idée est peut-être idéale, répliqua le secrétaire général du Comité, mais si l'on adopte vos idées, il est évident qu'on arrivera trop tard. Maintenant je voudrais vous présenter les chiffres donnés par M. Nozaki, représentant du gouvernement japonais.

Depuis un an, le Japon a poursuivi ses négociations personnelles et elles ont abouti dans dix-huit cas qui permettront à vingt millions de Japonais d'émigrer. Les Japonais qui sont à l'étranger depuis quelque temps sont moins de dix millions, y compris ceux qui sont sur le point de partir pour une destination définie. Cela fait environ un quart de la population japonaise, le reste n'a pas encore de destination fixée. D'ici six mois, disons dix mois, nous devons donc trouver, de toute urgence, des pays d'accueil pour quatre-vingts millions de Japonais. Puis il nous faudra commencer à régler l'installation définitive de cent dix millions de Japonais.

— Vous parlez d'expatriation de toute urgence, dit le représentant de la Jordanie. Mais si la situation venait à durer, les pays d'accueil connaîtraient des problèmes : hostilité des populations d'origine, camps qui deviennent des ghettos, épidémies, toutes sortes de conflits, crimes... On n'a jamais connu de catastrophe aussi vaste ni de réfugiés en si grand nombre. Faut-il rappeler nos difficultés avec les

réfugiés palestiniens qui étaient sept cent mille, trente-cinq pour cent de la population de mon pays ? Cette population est de deux millions cinq cent mille habitants. Le problème auquel nous sommes maintenant confrontés est quarante-six fois supérieur... une émigration à cette échelle...

— Après la Seconde Guerre mondiale, dit le représentant des Etats-Unis, j'étais sous-lieutenant et j'ai participé à l'évacuation des Japonais de la Chine au Japon. A ce moment-là, j'ai eu l'impression que les Japonais étaient très dociles dans ce genre de situation. Il n'y a eu aucune difficulté.

— Oui, fit le représentant de l'Union soviétique, tant qu'ils n'ont pas d'armes, ils sont très obéissants et très maniables en groupe. Même s'ils ont des conflits internes, ils savent les résoudre eux-mêmes.

— J'ai entendu dire qu'ailleurs, il y avait eu des troubles, mais c'était dû plutôt à ceux qui avaient installé les camps, répliqua le représentant américain. Comme vous savez, l'occupation alliée au Japon s'est déroulée dans un calme exemplaire.

— Mais, dit le représentant de l'Indonésie, le monde entier sait bien, par l'expérience de la dernière grande guerre, que les Japonais n'ont pas toujours été paisibles. Ils sont très unis, très énergiques... Après l'expatriation, que va devenir l'armée japonaise ? Sera-t-elle désarmée ? Il est hors de question de la répartir comme les autres immigrés japonais.

— Au fur et à mesure que les opérations d'évacuation de la population avanceront, déclara le secrétaire général, elle sera placée sous les ordres de l'ONU. En tout cas, il ne s'agit pas à présent de craindre le Japon mais bien de le sauver. Je retiens l'idée de M. le représentant du Canada. Messieurs, nous ne sommes pas en face d'une catastrophe née de conflits d'intérêts entre nations. Il s'agit d'une catastrophe naturelle, gigantesque, sans précédent, pour 2,5 pour cent de *notre humanité*. Leur terre et tous leurs biens, obtenus par leur travail assidu, vont disparaître. Jusqu'à aujourd'hui, l'ONU a organisé plusieurs sauvetages internationaux à la suite de catastrophes naturelles : un séisme en Grèce, la mousson au Bengale, des nuages de sauterelles en Syrie, et récemment les grands séismes du Pérou et du Nicaragua. Mais, cette fois, c'est un cataclysme énorme, qui dépasse infiniment toutes les expériences du passé. Les spécialistes prévoient que cela ne frappera que l'Extrême-Orient. C'est vraiment très heureux pour les autres parties du monde. Mais nous devons penser que cette épreuve touche l'humanité tout entière. Et l'humanité doit s'unir pour affronter ce problème. Naturellement, il faut tenir compte des caractéristiques de chaque pays, mais nous devons d'abord nous mettre tous d'accord pour faire face à ce problème, sans cela l'échelle de la catastrophe nous dépassera. Je voudrais qu'ici le Comité parvienne à une unité. »

Tous les membres du Comité avaient prêté une oreille attentive et émue au discours idéaliste du secrétaire général. Un message apparut sur le petit écran placé près de lui :

« Pour la première fois depuis l'organisation de notre Comité, nous venons de recevoir une contribution émanant de la République populaire de Mongolie. Elle met à notre disposition l'immigration de cinq cent mille Japonais et peut-être plus selon les possibilités. »

Tout le monde applaudit. Le représentant de l'Union soviétique dit avec un certain sourire :

« Ce pays n'a qu'un million trois cent mille habitants. Il souffre d'un manque extrême de main d'œuvre. C'est un pays constitué de déserts et de steppes, mais il est très tourné vers l'industrialisation. En conséquence, des techniciens japonais lui apporteraient beaucoup. »

Et le secrétaire général du Comité lut un second message : «... Le représentant de la Corée du Sud demande un débat sur les dommages qui s'étendront à son pays. Nous parlerons naturellement plus tard des pays voisins du Japon. »

A côté de la conférence très idéaliste de l'ONU, des entretiens plus réalistes allaient bon train dans le monde... Les téléphones directs entre chefs d'Etat fonctionnaient souvent : Washington, Moscou, Pékin, Paris, Londres... Hommes politiques, diplomates, militaires, journalistes allaient et venaient précipitamment par vols spéciaux. Ce qu'ils cherchaient à éclaircir tournait autour de deux problèmes :

Comment évoluera la situation en Extrême-Orient et dans le monde après la submersion du Japon ?

Surtout, comment évoluera la situation militaire ? Les Etats-Unis, l'Union soviétique et la Chine commencèrent chacun de leur côté leurs propres recherches sur les risques éventuels en Extrême-Orient. D'autres pays étrangers tentèrent des approches discrètes du bureau de la Défense et du quartier général du Plan D afin d'obtenir des informations et des données. Des dossiers disparurent dans la bousculade au quartier général du Plan D, certains membres furent menacés de chantage afin de leur tirer des renseignements, les journalistes étrangers s'agglutinaient de plus en plus au bureau de la Défense, et même des fonctionnaires semblaient s'être volatilisés.

Les Etats-Unis et l'Union soviétique envoyèrent le plus grand nombre possible de leurs bâtiments dans le Pacifique occidental. En Europe également, l'agitation était grande. De grandes manœuvres de l'OTAN se déroulèrent à partir du début du mois de mai. Dans le même temps, à Moscou, à Varsovie, à Paris, à Genève, des rencontres diplomatiques avaient lieu. Leur but était d'aboutir à un accord entre l'Est et l'Ouest afin de geler momentanément toutes actions militaires à l'occasion de la submersion de l'archipel du Japon.

Pour les états-majors américains et russes, la situation future serait plus menaçante. Jusqu'alors, l'archipel du Japon dans toute sa longueur leur servait en quelque sorte de pare-chocs. Désormais, leurs premières lignes militaires s'affronteraient directement au nord-ouest du Pacifique.

La disparition du Japon susciterait des tensions non seulement dans les relations entre grandes puissances, mais également entre les petits Etats.

Suivons une conversation entre le secrétaire général du Comité de sauvetage tanzanien et le représentant de la Zambie.

« Nous avons des problèmes, dit ce dernier. Je viens d'être informé que la République d'Afrique du Sud venait d'envoyer un contingent secret assez important en Namibie.

— Notre accord a-t-il été éventé ? s'inquiéta le secrétaire général.

— Ce n'est pas possible. Un Comité constitué de représentants d'onze pays soutenant la Namibie n'a même pas encore abordé ce sujet. Je pense plutôt que le gouvernement de l'Afrique du Sud a dû penser à la possibilité d'une immigration japonaise en Namibie. »

La Zambie et la Tanzanie étaient en train de dresser discrètement un plan pour introduire des immigrants japonais en Namibie « avec quelques gardes japonais ». Comme le chemin de fer de Tanzanie avait été construit par la Chine communiste, l'implantation de techniciens japonais en Namibie serait très utile pour l'avenir de ce pays. Le gouvernement de l'Afrique du Sud n'avait pas reconnu l'indépendance de la Namibie (Afrique du Sud-Ouest). D'où ce conflit délicat entre l'Afrique du Sud et les pays proclamant « l'Afrique aux Africains ».

« Si l'Afrique du Sud a commencé à manœuvrer ainsi, dit le secrétaire général, il vaut mieux en parler au Comité des onze pays. »

A ce moment-là, on commença à s'agiter autour des deux hommes et l'assistance prit le chemin de la

sortie.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— A partir de 18 heures, c'est l'émission de la télévision mondiale. On pourra voir nettement les modifications de l'écorce terrestre dans l'archipel du Japon.

— Allons voir.

— Attendez ! Regardez là... » Le secrétaire général du Comité indiqua du regard un petit vieillard de type oriental qui contemplait à travers une fenêtre le soleil couchant sur New York. Ses épaules minces étaient affaissées et ses lunettes, dans sa main, tremblaient légèrement. A l'aide d'un mouchoir, il essayait doucement le dessous de ses yeux.

« C'est M. Nozaki du Comité japonais, dit le secrétaire général. Mettez-vous à sa place. Maintenant sa patrie est sur le point d'être submergée. La terre de ses ancêtres, la montagne, la rivière, la jungle, la plaine où l'âme de ses ancêtres repose... tout est sur le point de disparaître à jamais avec le bétail, les oiseaux et tous les animaux. Les maisons, les villages, Tokyo, les tombeaux familiaux... les singes, les hippopotames...

— Y a-t-il des singes et des hippopotames au Japon ? » Il ne voulait ni plaisanter ni se moquer, mais il éprouvait plutôt une sympathie profonde.

« Ce vieillard est triste. C'est naturel. Quand je pense à son chagrin, à ces cent millions de Japonais qui s'efforcent d'échapper au cataclysme... surtout aux enfants qui pleurent d'effroi, à leurs mères qui veulent les protéger... je ne peux pas regarder la télévision commerciale, en spectateur curieux, dans ce bâtiment confortable. N'est-ce pas ?

— Tout à fait d'accord. La télévision n'est qu'une boîte à amuser. Dans mon pays, on discute pour décider si le discours du président doit être télévisé ou non. On pense que l'esprit profond du discours d'un chef d'Etat ne peut pas se transmettre par cette espèce de machin électronique.

— Parlons à M. Nozaki... pas pour le consoler, c'est un homme. Demandons-lui seulement son idée sur le problème de tout à l'heure. »

Ils s'approchèrent tous deux du vieillard qui était toujours face à la fenêtre. Derrière eux, une conversation s'entendait dans le couloir.

« Où a commencé la submersion ?

— Il me semble avoir entendu dire que c'était au Shikoku. »

La submersion du Japon

Le premier grand cataclysme s'abattit sur la région d'Osaka à 5 heures 11 le 30 avril. Depuis un mois, à compter du 1er avril, trois millions cinq cent mille des trente-cinq millions d'habitants de la région d'Osaka avaient été expatriés par air et par mer.

A l'aurore du 30 avril, dans les ports et les aéroports, il y avait déjà de longues files d'attente. Les adultes étaient pâles et taciturnes, mais les enfants étaient joyeux comme s'ils partaient en pique-nique. Juste à ce moment, le séisme et le raz de marée se déclenchèrent et en un instant deux millions de personnes périrent ou disparurent. Seuls les bateaux et les avions qui étaient en partance purent s'échapper.

Ce séisme et ce raz de marée furent observés par quatre chercheurs américains qui passaient à ce moment-là au-dessus du Japon dans un satellitelaboratoire. Ils virent et filmèrent la déchirure du Japon.

Après le séisme, Kataoka prit un avion d'observation afin d'envoyer des photos télévisées au quartier général du Plan D. Là, Nakata analyserait les nouvelles données. En regardant le paysage complètement ravagé et en pensant aux souffrances des habitants, Kataoka ne put retenir des nausées. La ville d'Osaka était déjà sous les flots.

« Regardez bien l'image ! Quelle est cette île que l'on aperçoit là ? demanda Kataoka au quartier général, depuis l'avion.

— Idiot ! C'est le mausolée de l'empereur Nintoku ! Relis le chapitre intitulé "Nintoku" dans le *Kojiki*⁴ !»

Nintoku est un empereur qui vécut à la fin du IV^e siècle et au début du Ve. Son mausolée est vaste et entouré de fossés pleins d'eau. C'est pourquoi Kataoka l'avait pris pour une île. La capitale de cet empereur était l'Osaka d'alors.

Le jour où eut lieu la grande éruption du mont Fuji, immédiatement après le coup de téléphone de Reiko, Onodera s'enfuit en courant du quartier général du Plan D. Il n'avait qu'une seule idée en tête : se rapprocher d'elle, ne fût-ce que d'un centimètre. Il ne put obtenir un hélicoptère militaire, mais réussit à monter dans un char amphibie.

Au pied du mont Fuji, toutes les villes s'étaient changées en un désert gris. La cendre volcanique s'entassait sur un mètre d'épaisseur. Il se mit à hurler et à pleurer sans larmes, en grattant de ses ongles la couche de cendres encore chaude. Le mont Fuji avait totalement changé d'aspect, mais il continuait encore de fumer, de faire pleuvoir des cendres et de vomir ses laves. Onodera ne pouvait supporter l'idée que Reiko avait été enterrée quelque part sous ces cendres chaudes et rugueuses.

Plus tard, il avait participé aux travaux de sauvetage de l'armée. Il demandait qu'on l'envoie aux endroits les plus dangereux. Il travaillait sans prendre aucun repos. Il ne sentait plus aucun goût aux aliments et aux boissons.

Onodera était incapable de se souvenir de ce qu'il avait pu faire ainsi pendant plus d'un mois. Quelquefois, il pensait. (Qu'est-ce que je fais ? Je suis à moitié mort. Non, je suis *déjà* mort. Mon cœur est mort, sinon mon corps. Il lui faut attendre encore quelque temps mais ce ne sera pas long. Comme ton nom, Reiko, que j'ai enseveli au plus profond de moi, mon corps disparaîtra bientôt.)

Le 30 avril, Onodera survolait la chaîne de montagnes située au nord du mont Fuji. Depuis un mois, tous les habitants de cette région avaient été évacués et, de l'hélicoptère, il ne voyait aucun signe de vie

quand, à sa grande stupéfaction, il découvrit près d'une hutte un groupe de personnes qui agitaient les mains. L'hélicoptère descendit et Onodera se trouva devant treize jeunes. Leurs explications le laissèrent muet, pétrifié. Ils étaient venus dire adieu aux belles montagnes qu'ils avaient tant aimées ! Malgré l'interdiction de passer, ils avaient osé avancer sur le chemin en pente en se dissimulant pour échapper à la surveillance sévère. Mais, à cause d'une bourrasque, leur ascension longue d'une semaine avait été dure. Déjà, deux d'entre eux avaient abandonné. De plus, il y avait une pneumonie, deux fractures et des engelures.

Les quatre malades étaient allongés dans la hutte.

Onodera leur fit une piqûre et les fit transporter dans l'hélicoptère.

Il aperçut enfin une fille endormie, appuyée contre le mur dans un coin sombre de la hutte. Il la désigna du menton et un jeune, derrière lui, lui conseilla à voix basse :

« Il vaut mieux ne pas la réveiller maintenant. Elle est devenue à moitié folle. Elle a reçu un trop grand choc. »

Onodera, passant outre à son conseil, s'approcha de la fille blottie et secoua son épaule frêle. Elle se raidit et cria :

« Ne me touchez pas !... Je ne peux plus marcher... Laissez-moi... Maman !... Au secours !... »

Onodera dut la gifler deux fois. Elle se mit à sangloter.

« Courage ! lui dit-il. Un autre hélicoptère va bientôt arriver pour vous sauver. Préparez-vous... Rejoignez les autres... Vous aiderez les malades et les blessés à monter dans l'hélicoptère. »

Il sortit de la hutte afin de surveiller l'embarquement des malades et des blessés. Il échangea quelques paroles avec le pilote. Dans le vaste déplacement d'air produit par les pales tournoyantes des rotors et le bruit du moteur, il entendit derrière lui un grand cri. La voix lui rappela quelque chose et il tourna la tête. La fille qu'il avait vue accroupie dans un coin de la hutte approchait, chancelante.

« Monsieur... Ono... da... » La stupéfaction le bouleversa et il la regarda intensément.

« Monsieur Onoda... Vous êtes M. Onoda... n'est-ce pas ?

— Je suis Onodera... Que faites-vous ici ? » Ses yeux la fixaient, incrédules.

Mako ! Plus exactement Mayako. Il ne l'avait vue que deux fois, mais elle lui sembla toujours aussi petite et enfantine pour son âge, dix-sept ou dix-huit ans, moins peut-être. Elle vint s'abattre sur sa poitrine et commença à pleurer nerveusement.

« J'ai eu tellement peur... Monsieur Onoda... Mako est à bout... ne peut plus marcher... J'ai peur... Vous

La submersion du Japon êtes si gentil de venir me sauver... J'ai cru que je finirais ici... Vraiment... J'avais froid... J'avais peur... »

Onodera était un peu agacé qu'elle n'arrive pas à se mettre dans la tête son nom exact.

« Ça va... ça va... » Il sentait qu'il n'était pas fait pour ce genre de scène, et essaya maladroitement de se dégager du corps de la fille. « J'ai compris... Maintenant, vous voilà rassurée... Eloignez-vous... L'hélicoptère va partir...

— Il m'emmène ? » Elle releva son visage noyé de larmes. « Je ne pourrais pas demeurer même une seconde de plus dans cette horrible montagne ! Je veux aller très vite dans un endroit plus sûr. Mako ne peut plus avancer même d'un seul pas. Il va m'emmener, n'est-ce pas ?

— Non... Il transporte d'abord les malades et les blessés.

— Il peut bien encore m'emmener... Je vous en prie ! Vous êtes le chef, non ?

— Impossible... Nous aurons un autre hélicoptère de sauvetage. »

Mayako tenta de courir hystériquement vers l'hélicoptère au moment où il accélérât le tourbillon de ses rotors.

« Attendez !... Je vous en prie !... Emmenez-moi ! » Onodera étendit le bras et la tira en arrière par le col. Il n'y avait mis aucune force, mais elle s'affaissa doucement dans la neige. Sans plus s'occuper d'elle, il fit signe à l'hélicoptère de décoller.

Par radio, il apprit que l'autre hélicoptère n'allait pas venir avant une heure et demie. Son intention première avait été d'attendre, mais l'odeur de soufre était devenue de plus en plus forte autour de la hutte. Il eut alors peur d'une nouvelle éruption du mont Togakure, situé non loin de là. Il décida de partir immédiatement et de marcher en suivant sa carte jusqu'à Kotani. La neige et le vent étaient violents. Il semblait que Mayako allait s'envoler. Il lui saisit le bras.

« Je... ne peux plus marcher, dit Mayako en sanglots. J'ai froid... Je vais mourir... L'hélicoptère ne vient donc pas ?

— Allons ! Marchez ! Du courage ! Si vous vous effondrez, je vous porterai. »

Au bout de quelque temps, Mayako était complètement épuisée.

« C'est fini... Abandonnez-moi là... » Elle était fiévreuse. Il la prit sur son dos.

A 8 heures 03, le 30 avril, la chaîne de montagnes Togakure explosa.

[4](#) Le *Kojiki*, « Chronique des choses anciennes », a été publié en France chez G. P. Maisonneuve et Larose. (N.d.T.)

Epilogue La mort du dragon

A l'extrémité orientale du continent eurasiatique, un dragon agonisait. Ses côtes étaient déjà submergées sur une profondeur d'une dizaine de mètres. Peut-être à cause de la chaleur dégagée par le sous-sol de l'archipel, la saison des pluies avait commencé cette année-là avant juin. La plaine aux alentours de Tokyo avait été transformée en une mer peu profonde.

Les bateaux jaugeant trois mille tonnes et ayant un tirant d'eau de cinq mètres pouvaient y naviguer.

Les regards de l'ensemble du monde étaient fixés sur « la mort du dragon » en cette partie d'Extrême-Orient. Des dizaines d'avions, appartenant à des télévisions de toutes les nationalités, volaient au-dessus de l'archipel du Japon qui crachait du feu et des flammes. Bien que ce fût un spectacle cruel pour toute l'humanité, il était également excitant. Les journaux, partout dans le monde, attisaient au maximum cette excitation. Un livre intitulé *L'Atlantide et le Japon*, publié aux Etats-Unis, fut vendu très vite à sept millions d'exemplaires. Des ouvrages d'astrologues et de prophètes qui avaient prévu une modification du globe terrestre firent un grand « boom ».

Géologues et géophysiciens du monde entier étaient trop bouleversés pour procéder calmement à des recherches scientifiques sur ce phénomène unique. L'Unesco créa cependant un comité de recherches spécialisées. De plus, les Etats-Unis, la Russie, la Chine, l'Indonésie, l'Australie, la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne de l'Ouest, la Norvège fondèrent leur propre comité à la fois militaire, politique et scientifique. Ainsi, même les étudiants appartenant au domaine des sciences du globe furent mobilisés.

« Sauvons le Japon ! » Tous les organismes internationaux et les gouvernements de tous les pays suscitérent une grande campagne sous ce slogan. Dans les rues des villes de chaque pays, des quêtes furent organisées, mais la plupart des gens n'éprouvaient que de la curiosité, comme s'il ne s'agissait que d'un spectacle tragique quelque part en Extrême-Orient. Leurs sentiments étaient complexes : s'y mêlaient le sentiment d'être sains et saufs, à l'abri, car cela ne se passait pas chez eux, le « Bien fait ! » à l'adresse d'un pays trop prospère, et une certaine inquiétude pour le futur où il faudrait accepter des immigrés en grande masse, difficiles à comprendre et très actifs.

Seuls les sauveteurs poursuivaient sérieusement leurs opérations. Les organisations japonaises travaillaient sans répit ni repos, comme si elles voulaient produire un dernier « miracle japonais ». Le nombre des victimes augmentait au fur et à mesure que le désastre s'étendait. Un officier de la Marine américaine qui commandait la plus grande flotte de sauvetage parmi celles de tous les pays, et qui avait déjà perdu plus de deux cents de ses hommes, avait parlé élogieusement à la télévision :

« Les organisations japonaises de sauvetage font preuve d'un immense courage. Dans des endroits où les marins américains, qui affronteraient pourtant la mort dans des batailles, hésitent à s'aventurer, elles avancent héroïquement. En un sens, c'est normal, car elles vont sauver la vie de compatriotes. Mais elles se risquent au-delà de toute raison dans les endroits dangereux et nous avons souvent parlé entre nous de cette folie causée par le chagrin de la perte de leur patrie. Je pense que les Japonais sont essentiellement des kamikazes, ou plutôt qu'ils sont tous d'intrépides soldats. Il en a été de même pour les jeunes, qu'on jugeait plutôt individualistes auparavant, une fois qu'ils sont entrés dans le combat. »

Le Japon avait lancé un défi en consacrant tous ses efforts à la seconde réalisation d'un « miracle » au fur et à mesure que sa fin approchait. Jusqu'en juillet, soixante-cinq millions de Japonais furent expatriés, au milieu des tremblements de terre, des éruptions et des raz de marée, à raison de seize millions par mois. Ce rendement de l'évacuation devait beaucoup à ses grandes sociétés commerciales, connues dans

le monde entier, qui avaient déjà commencé secrètement leur action avant même l'annonce officielle du cataclysme.

Le Comité de sauvetage du Japon s'était fixé pour but d'atteindre les soixante-dix millions de rescapés en juillet. Mais, à mesure que le temps passait juillet, août –, le taux de succès des sauvetages allait nettement en régressant, à cause de la paralysie de la circulation dans l'archipel et de la destruction des ports et des aéroports, alors que les victimes parmi les sauveteurs et les sinistrés augmentaient de plus en plus cruellement.

Kataoka se trouvait sur la côte, au nord-est de Tokyo. Il s'y était rendu en avion afin d'y étudier avec deux autres chercheurs la contamination due aux déchets nucléaires. Le raz de marée l'avait contraint à prolonger son séjour, en compagnie d'une vingtaine de réfugiés qui s'étaient égarés dans les montagnes. Ils tombèrent sur un bateau américain en train de charger discrètement de grandes caisses. Kataoka, qui était le seul à parler anglais de tout le groupe, demanda aux marins de les prendre à leur bord, mais ils refusèrent, alléguant les ordres très stricts qu'ils avaient reçus. Parmi ces marins américains, un Japonais apparut. Il proposa à l'officier américain d'abandonner une caisse et de prendre à la place six femmes et trois enfants. Finalement, le bateau repartit, laissant la caisse et emportant les réfugiés. Le Japonais resta sur le quai auprès de la caisse. Otant son casque américain, il laissa apparaître son visage. C'était Kunieda ! Aux questions de Kataoka sur le contenu de ces caisses, il répondit qu'en tant que fonctionnaire, jamais de sa vie, il ne pourrait révéler le contenu de ces caisses. Seulement, il laissa entendre qu'elles avaient un rapport avec l'avenir des Japonais expatriés.

En mai, la famille impériale était partie en Suisse et le gouvernement provisoire japonais s'était installé à Paris en juillet. Le quartier général de sauvetage émigra à Honolulu.

Vingt millions de Japonais se trouvaient encore sur l'archipel. Parmi eux, il y avait des vieillards qui avaient cédé leur tour de départ à d'autres personnes. Ils avaient fait leur testament : « J'ai déjà suffisamment vécu. Je gênerais les jeunes. Je ne trouverais aucun sens à la vie hors du Japon. » Et ils avaient tranquillement disparu des points de rassemblement.

Parmi ces vieillards figurait le vieux Watari. Il se trouvait dans un édifice de béton armé, aux environs de Tokyo, qui avait traversé sans dommages les séismes successifs, mais dont l'intérieur ainsi que tous les meubles disparaissaient sous les cendres. Même le visage du vieil homme était recouvert de cendre comme si l'on avait procédé à une sorte de toilette mortuaire.

« Vous dites ? murmura le vieillard entre ses dents.

Quel idiot, ce Kunieda ! Abandonner une caisse ! Et qu'est-il devenu lui-même ? Est-il parti avec les autres caisses ?

— Non, dit un secrétaire, assis poliment devant le vieillard, en lisant le télégramme rédigé en anglais qui disait justement qu'il était resté à terre.

— Le télégramme précise-t-il quelle caisse est restée sur le terrain ?

— Oui, le télégramme précise que M. Kunieda a indiqué la caisse B. »

Le vieillard éclata de rire en découvrant ses gencives édentées.

« Il savait, dit-il en reprenant son souffle, il a l'œil ! Quand a-t-il flairé ? S'il est ainsi, il survivra. Comprenez-vous, Yoshimura ?

— Ah ? Pardon ? »

— Le contenu de la caisse B est presque entièrement constitué de faux. C'est moi qui les ai fait fabriquer, c'était mon idée... Personne n'était au courant... J'ai failli escroquer le musée de Boston... Lorsque vous rencontrerez là-bas le conservateur de ce musée, vous lui direz que la dernière plaisanterie

de Watari a échoué à cause de son assistant qui avait du flair... Etes-vous prêt ?

— Oui. A cause des cendres qui pleuvent, c'est dangereux pour l'hélicoptère. C'est une jeep qui viendra nous prendre.

— Ça va. Partez ! Que fait Hanae ?

— Je pense qu'elle doit être prête maintenant.

— Emmenez-la vite. » La jeune fille parut devant eux.

« Qu'est-ce que c'est ? Vous allez monter en jeep en kimono ? »

Elle s'approcha de lui et s'assit, dissimulant son visage sous sa grande manche.

« Je ne pars pas... Je reste avec vous... — Impossible ! Vous êtes jeune. Vous ne pouvez pas mourir avec un vieillard comme moi.

— Non ! Non ! Si je vous quitte...

— Que dites-vous ? Je ne vous ai pas appris à dire de pareilles sottises au dernier moment... Partez à l'étranger. Il faut survivre avec résolution... Je ne vous demande pas de faire ceci ou cela. Il suffit que vous surviviez. Vous vous marierez. Comme je vous l'ai répété plusieurs fois, j'ai veillé à vous assurer des ressources pécuniaires. Seulement, Hanae, je vous dirai une dernière chose, vivre est une chose dure. »

La fille s'effondra en sanglots sur le tatami. Apercevant son secrétaire sur le seuil, le vieil homme lui ordonna :

« Apportez-lui un blue-jean. » Un tremblement de terre secoua bruyamment la maison.

« Dépêchez-vous ! Le chemin ne sera plus praticable. »

Yoshimura disparut. Une idée sembla naître chez le vieil homme.

« Hanae... » La jeune fille leva son visage trempé de larmes.

« Voulez-vous me montrer ? » La respiration manqua à la jeune fille dans un léger sursaut, puis elle se leva. Elle fit glisser son kimono de ses épaules et son corps nu, blanc comme la neige,

La mort du dragon se dressa lumineux de beauté fière, intact, dans la pièce sombre et ravagée.

Le vieillard ne la contempla qu'un instant et ferma les yeux.

« Fille du Japon... murmura-t-il, Hanae, ayez des enfants...

— Comment ?

— Ayez des enfants. Votre corps est fait pour donner naissance à des bébés sains et forts. Trouvez l'homme qui vous convient... pas nécessairement un Japonais... et ayez beaucoup d'enfants. »

Yoshimura, le blue-jean à la main, hésitait à entrer dans la pièce. Le vieil homme lui fit un signe.

« Emmenez-la... » Yoshimura posa un imperméable sur les épaules de la jeune fille.

« Yoshimura, prenez soin de Hanae.

— D'accord... » dit Yoshimura qui s'assit respectueusement sur ses talons et posa ses deux mains devant lui sur le tatami couvert de cendres. « Excellence... adieu... adieu...

— Ça va, dit le vieil homme les yeux clos, partez vite ! »

Le bruit des pas et des sanglots s'éloigna. Il fut remplacé par un ronronnement de moteur. Puis seuls restèrent les gémissements du vent et des maisons branlantes.

Une silhouette s'approcha. Le vieillard rouvrit les yeux.

« Vous ? Monsieur Tadokoro ?

— Il semble que le typhon se rapproche. J'espère que Mlle Hanae arrivera sans encombre.

— Décidément, vous n'êtes pas parti comme je le croyais », dit le vieil homme en toussant péniblement.

Tadokoro avait terriblement vieilli, comme s'il avait dix ou vingt ans de plus. Ses derniers cheveux avaient complètement blanchi. Si Yukinaga l'avait vu, il aurait été frappé d'un tel changement.

« Si j'avais une jeep, je monterais dans les montagnes.

— Dans la situation actuelle, c'est impossible. La fin approche. Combien de temps reste-t-il ?

— Environ deux mois... mais la vie humaine ne pourra pas subsister plus de deux ou trois semaines. »
Tadokoro sécha ses larmes.

« Monsieur Tadokoro, quel âge avez-vous ? demanda subitement le vieil homme.

— Soixante-cinq ans. Si j'avais pu continuer tranquillement à l'université, j'aurais pu prendre ma retraite cette année, lui répondit Tadokoro, souriant en dépit de sa tristesse.

— Soixante-cinq ans... C'est encore jeune... Pourquoi êtes-vous venu ici attendre la mort ?

— Je ne sais pas. Le chagrin... la douleur. Je suis âgé, mais naïf, dit Tadokoro la tête baissée et d'une voix à peine perceptible.

— Le chagrin ? Hum...

— Au début, je ne voulais rien dire. » Soudain, sous l'effet de l'émotion, Tadokoro se mit à parler avec animation. « Quand j'ai compris intuitivement ce qui allait arriver, un froid glacial m'a envahi. Mais, en même temps, je désirais garder pour moi ce terrible secret, car je ne pouvais rien prouver et personne ne m'aurait compris.

— Mais on aurait fini par le découvrir tôt ou tard...

— Les préparatifs en auraient été beaucoup retardés. »

La voix de Tadokoro était à la fois hésitante et tremblante, comme s'il éprouvait des remords.

« Avant toute chose, si l'on avait retardé l'exploration de ce phénomène et de ses causes, tous les préparatifs auraient été retardés de plus d'un an ou de deux : car dans le système académique existant, j'aurais été en butte aux attaques. Dans le domaine scientifique, l'intuition n'a pas de place. Il faut des mots, des schémas, des équations, des plans... Surtout, j'ai été rejeté par l'académisme.

— Supposons que tout ait été retardé... que se serait-il passé ? demanda le vieil homme très intéressé. Les victimes auraient été deux à trois fois plus nombreuses. Les démarches secrètes des grandes sociétés commerciales auraient été retardées de deux ans. Et on n'aurait pas pu sauver facilement un aussi grand nombre de Japonais. Donc, vous avez tout supporté... vous avez accepté d'être éclaboussé par le scandale fait autour d'un scientifique ivre et fou... ai-je raison ?

— Oui, c'est ça, mais en réalité... » Tadokoro s'arrêta. La conversation lui était pénible. « En réalité, j'aurais préféré dissimuler toutes les données que j'avais rassemblées afin de constituer une base à mes intuitions... J'aurais préféré que beaucoup plus de Japonais meurent avec cet archipel... à cause du retard des préparatifs. »

Le vieil homme demeura muet. Il toussota. Tadokoro poursuivit :

« Quelle drôle d'histoire, n'est-ce pas ? En réalité, j'aurais voulu crier aux Japonais : "Cet archipel va être détruit, submergé, anéanti. Je vous supplie de mourir tous ensemble en même temps que cet archipel bien-aimé." Même aujourd'hui, je crois encore que j'aurais dû faire cela, car quand je pense aux souffrances des Japonais expatriés... »

Le vent soufflait fort dans le jardin. Des cendres tombaient sur les joues de Tadokoro et la moitié de son visage était blanche. Le vent apportait l'odeur de la mer déjà proche.

« Monsieur Tadokoro, je crois me rappeler que vous êtes veuf ? demanda le vieillard toussotant.

— Oui.

— Ah ! Alors, je comprends... vous étiez amoureux de l'archipel du Japon.

— C'est ça, acquiesça Tadokoro, content que le vieillard ait parlé à sa place. Oui... cet amour était pur.

— Vous avez découvert ce que l'on pourrait comparer à un *cancer* dans le corps de votre bien-aimée... C'était trop de chagrin...

— Oui... » Tadokoro éclata soudain en sanglots, dissimulant son visage derrière ses mains. « C'est vrai. Depuis le moment où j'ai fait ma découverte, j'ai résolu de mourir avec l'archipel.

— Ce sera un double suicide. » Le vieillard se racla la gorge, semblant rire de son mot. « Quels drôles de gens que ces Japonais !...

— Pendant quelque temps, j'ai pensé sérieusement

à communiquer mon sentiment... J'ai cru que tous les Japonais comprendraient... Mais, finalement, je suis parvenu à la conclusion que je n'avais pas à pousser quiconque au suicide en même temps que moi pour ce que j'aimais.

— Si vous en aviez appelé à l'opinion publique, nombreux auraient été ceux qui auraient suivi le même chemin que le vôtre.

— En dehors de cet archipel et de sa nature, de ces montagnes, de ces rivières, de ces forêts, de ces herbes... les Japonais n'existent pas. Ils sont unis à eux. Ils ne font qu'un seul corps avec tout cela. Si cette nature délicate et les îles sont détruites et disparaissent, les Japonais n'existent plus. »

La mort du dragon Un grondement sourd d'éruption retentit. Tadokoro poursuivit :

« Je ne suis pas un homme aux idées étroites. J'ai voyagé dans le monde entier, sauf au pôle Sud. Quand je n'avais rien à voir sur terre, je continuais d'étudier le fond de la mer. J'ai aimé ce globe terrestre, c'est la raison pour laquelle j'ai voyagé partout. Au bout de cette expérience, je suis tombé amoureux de l'archipel du Japon. Je ne pouvais pas trouver ailleurs une nature aussi exquise ni une histoire aussi heureuse. Aimer cet archipel était pour moi comme aimer une femme. Si ma bien-aimée meurt, je ne trouve plus aucun sens à la vie. Il en va de même pour l'archipel. Si je ne restais pas auprès de son lit de mort, qui remplirait les derniers devoirs envers lui ? »

Les derniers mots de Tadokoro se perdirent dans les sanglots.

« Les Japonais sont jeunes, dit le vieux Watari.

Vous vous êtes qualifié de naïf, mais tous les Japonais sont naïfs. Ils étaient comme de petits enfants ayant une mère tendre. Mais la mère meurt un jour. De même, les Japonais ont perdu leur patrie. Ils souffriront désormais, connaîtront des épreuves... c'est une chance pour eux de devenir adultes. Ils perdront leur essence dans le monde dur ou bien ils seront plus mûrs à l'avenir. C'est un pari. Mais grâce à vous, des millions et des millions de Japonais ont été sauvés. J'apprécie cela à sa juste valeur. A dire vrai, je n'aurais pas voulu la mort pour vous, mais grâce à vos explications, j'ai enfin compris les Japonais... En réalité, je ne suis pas un pur Japonais. Mon père était un moine chinois. »

Etonné, Tadokoro le regarda. Il attendit la suite, mais le vieillard ne prononça plus un mot.

« Monsieur Watari ! »

Il contempla quelque temps son visage, puis le couvrit d'un kimono. Il ne lui restait plus qu'à croiser les bras mélancoliquement pour veiller ce défunt.

Nakata était à bord du *Haruna* où il poursuivait les travaux du Plan D-1. Yukinaga pénétra dans le carré des officiers.

« Tu travailles encore ? L'opération a pris fin hier à minuit.

— Le Japon est-il déjà submergé ?

— J'ai vu tout à l'heure à la télévision des images de l'archipel envoyées par avion. Les dernières montagnes restantes viennent d'exploser.

— Au total, combien de Japonais ont été évacués ?

— Je ne sais pas. Le calcul de fin août n'est pas encore terminé. La télévision va transmettre tout à l'heure en Mondovision les allocutions du secrétaire général de l'ONU et du Premier ministre du Japon.

— C'est terminé... terminé... L'opération est terminée... Allons sur le pont. »

Il faisait chaud sur le pont. Le bateau prenait la direction d'Hawaï.

« Peut-on voir la fumée du Japon ?

— L'archipel du Japon, c'est terminé... Nos travaux aussi... Hier, pendant la nuit, j'ai vu Onodera en rêve. Je crois toujours qu'il est vivant quelque part.

Qu'en penses-tu ? »

Aucune réponse... Ce ne fut que quelques minutes plus tard que Nakata, près de lui, lui dit d'une voix faible et monotone, basse et lente :

« Je suis vraiment très fatigué... » Yukinaga qui fixait l'horizon porta ses regards à son côté.

La mort du dragon Le gros corps de Nakata était affalé sur le bastingage, une cigarette qu'il avait oublié d'allumer pendait dans sa barbe vieille de plusieurs mois.

« Hé ! Nakata ! » Yukinaga, surpris, posa sa main sur l'épaule de

Nakata qui s'écroula bruyamment du bastingage sur le pont.

Sans changer de position, il se mit à ronfler. Sa bouche grande ouverte recevait les rayons du soleil jusqu'au fond de la gorge.

« Chaud ! » crut s'être écrié Onodera. (Il fait trop chaud. Il faut climatiser la pièce... Non, plutôt une bière bien frappée...)

Il ouvrit les yeux. Dans l'obscurité, un menu visage rond de petite fille lui apparut. Elle était inclinée sur lui, ses grands yeux avaient un air soucieux.

« Tu as mal ? demanda-t-elle.

— Non. Seulement j'ai chaud. » Onodera avait la tête complètement enfouie sous des pansements et seule sa bouche pouvait bouger. « Je parie que nous approchons des tropiques... »

— Oui... c'est ça, répondit la jeune fille au regard triste.

— Nakata et Yukinaga ont-ils pris contact avec nous ?

— Non, pas encore.

— Bon, ça ne va pas tarder, dit Onodera, en tout cas quand j'arriverai à Tahiti, je pourrai revoir tout le monde. Tahiti, il y fait bon vivre... il fera plus chaud... »

Le visage de la jeune fille disparut de son champ de vision. Il somnola un moment. Il sentit quelque chose de froid sur son front.

« Ah, c'est bon... murmura-t-il. Je me sens rafraîchi maintenant... »

Le visage de la jeune fille apparut de nouveau dans son champ de vision. Ses grands yeux étaient emplis de larmes.

Il réfléchissait et peu à peu la mémoire lui revenait.

Les volcans... les éruptions... l'hélicoptère...

Reiko... (Reiko ?)... dans la neige... les tremblements de terre... les montagnes qui s'effondraient... encore des éruptions... les cendres et les pierres volcaniques brûlantes projetées partout... les coulées de lave rouge et incandescente tout près de ses yeux...

« A propos ! dit brusquement Onodera, le Japon est-il déjà submergé ?

— Je ne peux pas le savoir, répondit la jeune fille.

— Tôt ou tard il sera submergé, murmura-t-il, je pense qu'il doit déjà être submergé... »

Il referma les paupières, des pensées pénibles l'assaillaient, des larmes jaillirent de ses yeux et il les sentit couler sur ses joues.

« Il faut bien te reposer. » La jeune fille approcha ses doigts pour essuyer les larmes qui coulaient jusque dans le cou de l'homme. « Non, il faut dormir maintenant.

— Oui, je vais dormir, répondit sagement Onodera, comme un enfant, mais j'ai chaud... tout mon corps me gêne... et vous, qui êtes-vous ?

— Tu m'as oubliée ? » La jeune fille souriait tristement. « Je suis ta femme... »

Onodera réfléchissait dans sa tête brûlante : Ma femme ?... c'est bizarre... c'est une erreur... ma femme... elle a dû périr sous les cendres volcaniques... laissons tomber...

« Tu ne peux pas dormir ?

— Tu ne veux pas me raconter une histoire ? lui dit Onodera avec l'exigence d'un enfant, c'est mieux... je préfère un conte à une berceuse... je m'endormais comme ça quand j'étais petit...

— Un conte... » La jeune fille inclina la tête de côté, l'air perplexe. « De quel genre ?

— N'importe... même une histoire triste fera l'affaire.

— Alors... elle s'approcha de lui en prenant garde à ne pas effleurer le corps couvert de pansements ma grand-mère est originaire de l'île Hachijo de l'archipel d'Izu. Après son mariage, elle est venue habiter à Tokyo ; elle était habile au tissage et elle s'était enfuie de son village en compagnie d'un garçon mais, toute sa vie, elle a regretté son île. C'est pourquoi on a transporté ses cendres à l'île Hachijo après sa mort. Et moi aussi, étant enfant, je suis allée plusieurs fois à l'île Hachijo afin de me recueillir sur sa tombe. Est-ce que ce conte t'intéresse ?

— Oui, continue...

— Dans cette île Hachijo, tout le monde connaît la légende de Tanaba. C'est un conte terrible, triste, lamentable. Il advint une fois que l'île Hachijo venait de subir un grand raz de marée provoqué par un séisme, et que tous les habitants étaient morts. Or, une seule personne, une jeune femme appelée Tanaba, en réchappa en s'accrochant à une rame. Elle flotta et vint échouer dans une grotte de l'île. En ce temps-là, aucun bateau ne venait accoster là. Elle se trouva condamnée à survivre seule dans cette grotte de l'île dont tous les habitants avaient péri. Cette jeune Tanaba était enceinte à ce moment-là. Son ventre grossissait de plus en plus et bientôt elle accoucha, seule avec ses douleurs. Elle eut un fils. Elle le baigna, lui donna son lait et commença à l'élever. Je pense que la vie de Tanaba était devenue encore plus difficile à cause du bébé. Mais malgré tout, Tanaba réussit à l'élever. Et il devint un bon garçon. Un soir, Tanaba appela son fils et lui raconta l'histoire de la fin des habitants de l'île causée par le raz de marée, et comment elle était la seule survivante. Elle poursuivit son récit et lui dit : « A la place des habitants de cette île, qui sont tous morts, nous devons donner naissance à d'autres humains pour la peupler. Donne-moi ta semence en t'unissant à moi et je donnerai naissance à ta sœur. Tu te marieras avec elle ensuite et ainsi nous créerons des générations... » Comme ils l'avaient dit, Tanaba et son fils s'unirent

et eurent une fille. Le fils se maria avec sa sœur et ils se multiplièrent de génération en génération. Ce sont les habitants actuels de l'île Hachijo. »

Une image surgit dans la tête chaude et somnolente d'Onodera. (Tanaba... l'île Hachijo... c'est vrai... les îles Ogasawara... le fond marin froid et obscur...)

« C'est un conte noir, effrayant... Lorsque je l'ai entendu, j'ai éprouvé dans mon cœur d'enfant tristesse et chagrin. Aujourd'hui, non. Jusqu'à il y a peu, le tombeau de Tanaba se trouvait le long d'un chemin de l'île Hachijo. Une pierre ronde était dressée et tout autour on avait entassé des galets ramassés sur la plage de Hachijo. La mousse avait poussé. Il me semble que rien n'était inscrit sur la stèle ronde. Cette stèle était claire sous le soleil lumineux. Ce petit tombeau, joli à voir, n'avait rien de mélancolique, mais dessous, gisait cette histoire d'une affreuse tristesse. »

La jeune fille soupira et pencha la tête.

« J'ai entendu ce conte dans mon enfance, mais je l'avais oublié pendant longtemps. Or, depuis ce qui est arrivé, je me suis souvenue soudain de cette histoire. Et je n'ai pas cessé de songer à cette Tanaba.

La mort du dragon Comme elle est extraordinaire... Ce conte est sombre, triste, abominable, mais il m'a soutenue au fond de mon cœur depuis cela. C'est vrai... je suis originaire de l'île Hachijo. Même si tous les autres meurent, je survivrai seule. Et je recevrai la semence de n'importe quel homme, j'accoucherai et j'élèverai mon enfant, même toute seule. Si cet enfant est un garçon et si mon mari vient à disparaître, je m'unirai à cet enfant et j'aurai d'autres enfants... »

Onodera respirait régulièrement. La jeune fille s'écarta discrètement et descendit de la couchette branlante. Lorsque ses pieds touchèrent le sol sans bruit, Onodera dit tout à coup :

« Il y a du tangage... »

— Oui. » La jeune fille étonnée s'était retournée vers lui. « As-tu mal ? »

— Oui. Sans doute que le bateau traverse le courant noir, au sud du cap Nojima. C'est pourquoi ça tangue... prononça lentement Onodera. C'est long encore jusqu'à Hawaï... Hawaï, et puis Tahiti...

— Oui, dit la jeune fille d'une voix suppliante, patiente et dors un peu. »

Onodera se calma. Mais aussitôt après il demanda d'une voix ferme et pressée :

« Le Japon est-il déjà submergé ? »

— Heu...

— Tu peux regarder par le hublot le plus proche.

On doit encore pouvoir le voir. »

La jeune fille hésitante s'approcha doucement de la fenêtre.

« Tu vois le Japon ? »

— Non.

— Il est déjà submergé... Tu ne vois même pas la fumée ? »

— Je ne vois rien... »

Quelques instants plus tard, Onodera sombra dans un demi-sommeil très agité.

La jeune fille, Mayako, leva le bras droit pour essuyer ses larmes. Sa main manquait et son bras avec son pansement enroulé faisait penser à un bâton rond.

A l'extérieur, au-delà de la fenêtre, la nuit sibérienne, noire, sans aucune étoile, enveloppait le train qui fonçait droit vers l'ouest dans cet hiver précoce et glacé.

La version papier de ce livre a été achevée d'imprimer sur les presses du Groupe Horizon 13420 Gémenos

La version ePub de ce livre a été préparée par Lektï (<http://www.lekti.fr>) en août 2011.